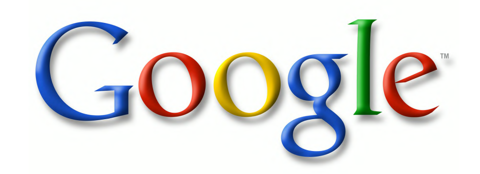
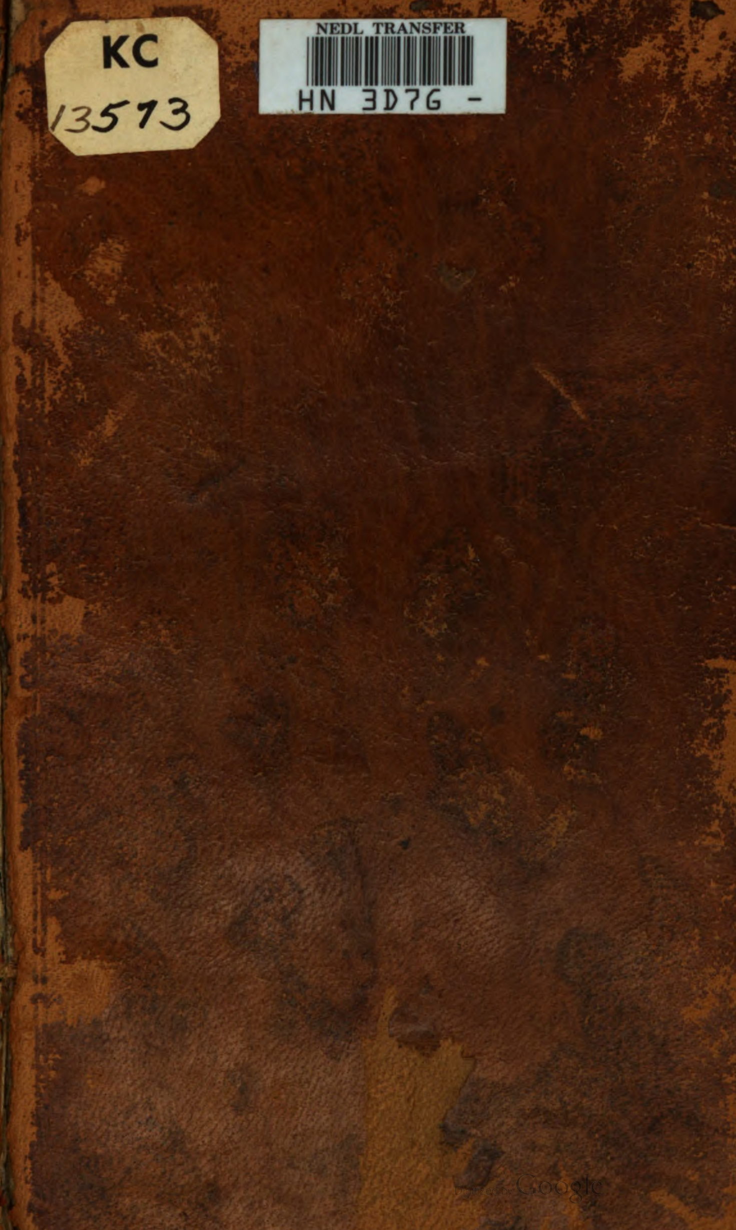
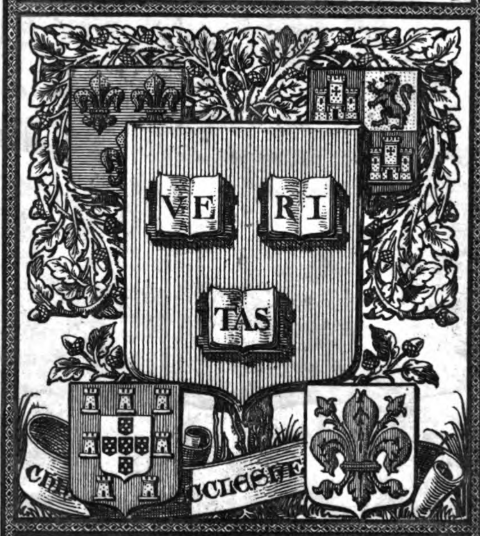
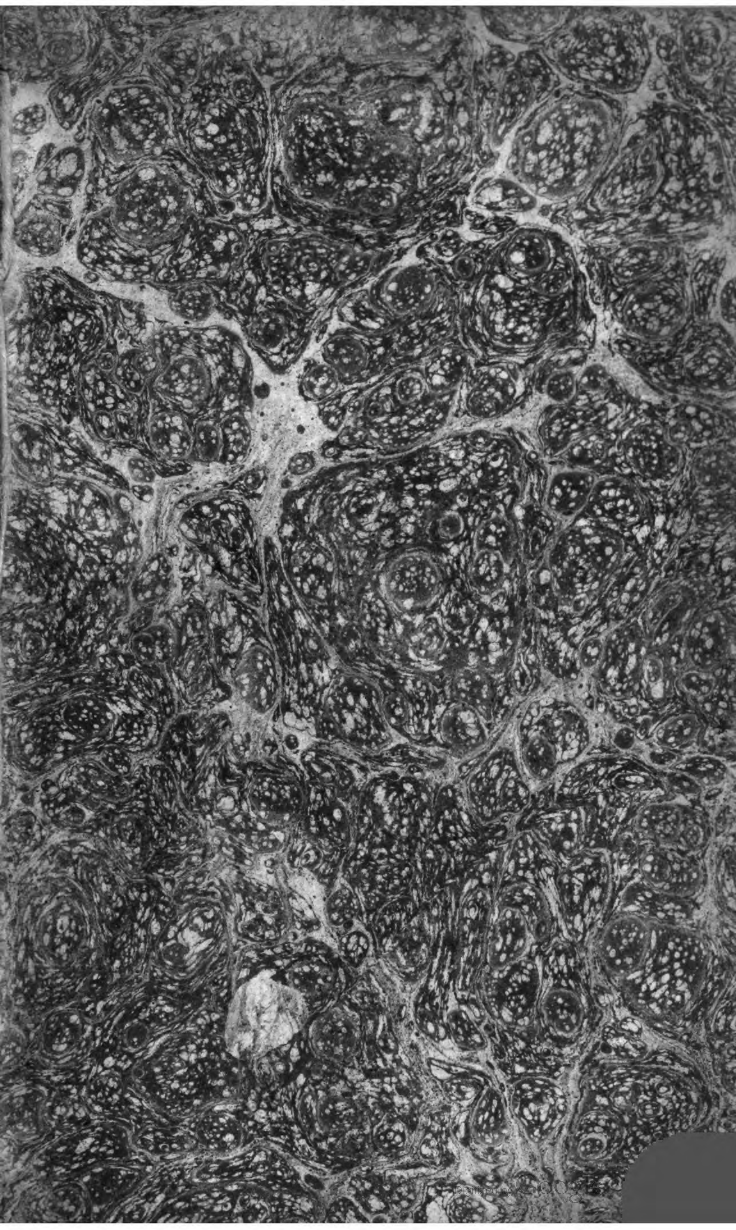





Harvard·University·Library


VE RI
TAS




Digitized by Google

J. R. Lowell

HISTOIRE

LITTÉRAIRE

DES TROUBADOURS,

TOME TROISIÉME.

HISTOIRE LITTÉRAIRE DES TROUBADOURS,

CONTENANT

Leurs vies, les extraits de leurs piéces, & plusieurs particularités sur les moeurs, les usages, & l'histoire du douzième & du treizième siècles.

TOME TROISIÈME.

Jean Baptiste La Curne de Sainte Palaye

A PARIS,
Chez Durand, neveu, Libraire, rue Galande.

M. DCC. LXXIV.

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce troisième Volume.



HISTOIRE



HISTOIRE LITTÉRAIRE DES TROUBADOURS.

XCIX.

GUI D'UISEL.

SELON l'hiſtorien provençal, GUI étoit ſeigneur d'Uiſel, bon château en Limouſin, qu'il poſſédoit conjointement avec ſes deux freres, Ebles & Pierre : outre ce château, ils en avoient beaucoup d'autres. Cependant Noſtradamus, (dont l'inexactitude prend Uzès pour Uiſel,) raconte que les trois freres ne pouvant vivre avec le peu de bien qu'ils avoient, Ebles inſinua que le meilleur

parti à prendre, s'ils ne vouloient pas mourir de faim, étoit de se livrer à la poésie, & de visiter les cours des princes. Ce conseil fut approuvé. Ils communiquèrent leur projet à Elias, un de leurs cousins, gentilhomme pauvre, mais bon jongleur ; & ils le prièrent de se joindre à eux. Elias y consentit volontiers. Avant de partir, les trois freres convinrent que Pierre, habile musicien, chanteroit les chansons de Gui & les sirventes d'Ebles ; qu'ils ne se sépareroient jamais ; que Gui recevroit l'argent, & le distribueroit aux deux autres par égale part.

On voyoit souvent de pareilles associations de jonglerie. Nos manuscrits confirment le récit de Nostradamus sur celle des trois freres & du cousin ; & les représentent tous quatre comme troubadours, Gui composant de bonnes chansons, Ebles des sirventes, Elias des tensons, & Pierre chantant leurs poésies,

Mais l'historien provençal ne dit mot du motif que leur attribue Nostradamus. Les seigneurs du *bon* château d'Uisel, possesseurs de plusieurs autres châteaux, pouvoient-ils craindre de mourir de faim? D'un autre côté, peut-on croire que leur association n'ait eu pour objet que de se faire considérer par leurs talens? Des vues d'intérêt, de gloire & de plaisir, y concoururent vraisemblablement. Plus d'un troubadour, qui pouvoit vivre chez lui dans l'aisance, mais d'une manière obscure, couroit au-dehors après la fortune, aussi-bien qu'après la considération.

Du reste, Nostradamus, sujet à tant de méprises, peut avoir confondu les trois freres avec leur cousin, qui étoit réellement dans le besoin. Nous avons un couplet de Faidit, où il reproche à Elias d'Uisel sa pauvreté & celle de son château. Elias en convient dans sa réponse, & fait d'autres reproches à son adversaire.

Revenons au principal objet de cet article. Gui d'Uiſel étoit chanoine de Brioude & de Montferrand. Le déréglement des mœurs eccléſiaſtiques lui permettoit de ſuivre librement ſes goûts. Il alla en Provence avec ſes aſſociés ; & y devint amoureux d'une dame, nommée Nugidas de Mondus, nièce de Guillaume comte de Montpellier, & couſine germaine de la reine d'Aragon. Cette reine doit être Marie, fille unique du comte, qui épouſa Pierre II en 1204. Nous ne trouvons d'ailleurs aucun éclairciſſement ſur la dame dont il s'agit.

Le troubadour fit pour elle des chanſons, qui le mirent en honneur. Rebuté d'abord, il reçut enfin des eſpérances. Un jour qu'il preſſoit plus vivement ſa maîtreſſe d'agréer ſon hommage : » Vous » êtes un noble homme, lui dit madame » de Mondus ; quoique vous ſoyez clerc, » vous êtes aimé & eſtimé ; & je vous » veux tant de bien, que je ne puis me

» défendre de faire tout ce qui vous
» conviendra. Vous pouvez m'avoir
» pour maîtresse ou pour femme. Voyez
» lequel vous voulez choisir. « Elle ne cherchoit qu'à éprouver le caractère de son amant, qui sans doute n'étoit pas dans les ordres : on doit supposer aussi qu'elle étoit veuve.

Transporté de joie, Gui consulta son cousin Elias ; & voici une tenson entre eux sur cette importante matière.

GUI.

» Or dites-moi, Elias, un amant sin-
» cère qui aime sa dame de bonne foi,
» & qui est aimé de même, doit-il, selon
» les droites lois d'amour, souhaiter
» plutôt d'en être l'amant que le mari,
» dans la supposition qu'on le laisse maî-
» tre du choix ? «

ELIAS.

» J'ai le cœur d'un loyal amant, &
» & non d'un trompeur : ainsi je tiens à
» plus grand honneur d'avoir pour tou-

» jours dame belle & sage, que de ne la
» posséder qu'un an ; & je juge meilleure
» la condition du mari, qui toujours
» posséde sa dame : car j'ai vu bien des
» intrigues d'amour cesser & se rom-
» pre. «

GUI.

» J'estime par dessus toutes choses ce
» qui fait devenir meilleur ; & je ne mé-
» prise rien tant que ce qui fait empi-
» rer. Pour une maîtresse, on s'efforce
» d'acquérir de jour en jour plus de
» mérite ; pour sa femme, on se néglige,
» on perd le mérite qu'on a. Un amant
» est loué de son amour ; & on se mo-
» que de celui d'un mari pour sa femme.
(Il est étonnant de trouver au treizième siècle ce honteux & absurde préjugé, si répandu de nos jours.)

ELIAS.

» Si vous aimiez tant soit peu, vous
» sentiriez l'absurdité que vous venez
» de dire. Un faux amant ne cherche

» que son plaisir, ne se soucie point de
» celle qui en est l'objet. Pour moi, en
» préférant des chaînes qui me lient éter-
» nellement à ma dame, je prouve que
» rien ne me plairoit tant ailleurs; &
» que lorsqu'elle voudra de moi, je ne
» veux point avoir la liberté de lui man-
» quer. «

GUI.

» Je ne fais point d'injure à ma
» dame, en ne souhaitant pas de l'avoir
» pour femme; c'est, au contraire, par
» le respect & l'amour extrême que je
» lui porte. La fidélité d'un amant est
» bien plus honorable. S'il prend une
» maîtresse, il est retenu par la honte
» attachée à l'inconstance. A-t-il pour
» elle des procédés indignes & indécens?
» il pèche contre l'amour; il offense, à
» son déshonneur, toutes les règles de la
» galanterie. «

ELIAS.

» On seroit fondé à me regarder

» comme un trompeur, ſi, pouvant
» avoir ſans ſurveillant, ſans compagnon
» & ſans maître, celle que j'aime, je
» demandois autre choſe. Le mari obtient
» aiſément ce qu'il déſire ; & l'amant
» l'achète bien cher. Ainſi, on a beau
» dire, j'aime mieux être mari joyeux
» qu'amant dans l'inquiétude. «

Je conviens que les idées romaneſques de galanterie, & plus encore la corruption des mœurs, pouvoient faire pencher la balance du côté de Gui. Mais n'eſt-ce pas la honte de ſon ſiècle, comme du nôtre, qu'une pareille queſtion pût devenir problématique ? La ſaine morale n'eſt-elle pas eſſentiellement d'accord avec la nature ? Et qu'y a-t-il de comparable à l'union ſacrée de deux cœurs, que la ſympathie, la tendreſſe, l'eſtime, la confiance, les ſervices mutuels, les innocens plaiſirs, & les gages précieux de l'amour chaſte & conjugal, rendent l'un pour l'autre un principe

constant du bonheur? Jusqu'aux peines du mariage, quand il est assorti par la sagesse, tout doit le rendre cher aux époux sensibles & vertueux. Ce n'est point l'ivresse d'une passion orageuse, où les transports de joie amènent, sinon des fureurs, du moins les dégoûts, les parjures & les remords.

Gui d'Uisel persista dans son sentiment. Mais la dame de Mondus, qui ne croyoit pas sans doute aux visions romanesques, pensa qu'il vouloit se réserver la liberté de l'inconstance. Elle en fut extrêmement choquée, dit l'historien provençal; elle congédia le troubadour, sous prétexte qu'elle ne feroit jamais son amant d'un homme qui n'étoit pas chevalier, & épousa un chevalier de Catalogne.

L'amant disgracié se vengea par une chanson, où l'on ne retrouve plus cette belle flamme dont il se vantoit. Après avoir dit que sa dame le quitte, mais

qu'il ne cesse pas pour cela de chanter; il ajoute :

» Je me repens bien de la douleur » que j'en ai eue. Je suis fort satisfait » de son changement, puisqu'elle m'ap» prend à changer. Ses caresses m'au» roient fait grand plaisir ; mais sa folie » a changé mes idées, comme le tems » changera bientôt ses attraits. On ne » doit plus me reprocher d'avoir menti » en la louant : je me corrige à présent » qu'elle me donne lieu de dire tout » le contraire. «

Sa passion n'étoit cependant pas éteinte ; & la chanson suivante exprime les tourmens d'un cœur sensible & vivement agité.

» Non, je n'aurois pas cru qu'amour » pût jamais me déplaire, ni me rendre » insupportable à moi-même. Je n'avois » pas encore senti ses rigueurs. Insensé » que j'étois ! je faisois gloire d'aimer » sans fausseté & de tout mon cœur. Je

» vois bien maintenant qu'en amour
» rien n'eſt pis que d'aimer. Ainſi je ceſſe
» d'aimer.

» Amour eſt le contraire de tous les
» autres métiers : plus on y eſt habile,
» moins on y gagne. Les foibles amans,
» ſatisfaits de la plus légère faveur, ſe
» trouvent trop heureux & s'abandon-
» nent à la joie. Tous les profits ſont
» dévolus aux trompeurs. Hélas! amour
» eſt une grande folie. Que j'ai été fou,
» moi qui ne pouvois vivre un ſeul jour
» ſans aimer! moi, qui ai reçu de l'a-
» mour les plus grands maux, ſans aucun
» bien!

» Amour eſt tellement dégénéré,
» qu'avant de ſavoir ſi l'on eſt bon ou
» méchant, les dames veulent aimer à
» l'eſſai : auſſi changent-elles ſouvent.
» Une mode encore pire eſt ſurvenue :
» ſans amour on veut avoir une amie.
» N'en diſons pas davantage; car celui
» qui reprend avec douceur, corrige

» toujours mieux que s'il se mettoit en
» colère.

» Ah! si amour étoit ce qu'il avoit
» coutume d'être; non, aucune joie ne
» lui seroit comparable. Il écartoit tous
» les soucis, toutes les agitations dont il
» n'étoit pas la source; il assaisonnoit ses
» peines de mille douceurs. Amour res-
» piroit la générosité, l'honneur, la civi-
» lité, la sagesse, la courtoisie. Tout ce
» qui tendoit à fausser la galanterie, il le
» rejetoit bien loin & avec opprobre.

» Mais, quoique amour m'ait donné
» la mort, je ne dois point trop en dire
» de mal. Car il y a bien encore quel-
» que loyal amant, à qui mes invectives
» feroient une peine mortelle; & l'on
» doit au moins plaindre l'amant sin-
» cère, tant qu'il reste dans le droit che-
» min. «

Une profonde mélancolie, fruit de l'amour malheureux ou de l'orgueil humilié, enchaîna le talent de Gui. Il re-

nonça aux vers, aux chanſons. Les chevaliers & les dames en étoient fâchés, ſurtout madame Marie de Ventadour, qui avoit pour lui une eſtime particulière. Afin de le tirer de cet état de langueur, elle imagina de lui propoſer une queſtion, propre à exciter la verve d'un troubadour. C'eſt le ſujet de la tenſon ſuivante.

MARIE DE VENTADOUR.

» Gui d'Uiſel, je ſuis affligée que
» vous ne chantiez plus; & je voudrois
» bien vous en faire reprendre l'uſage.
» Voici une queſtion qui eſt de votre
» compétence. Une dame doit-elle, ſui-
» vant les droites lois d'amour, autant
» faire pour un loyal amant, que l'amant
» pour elle? «

GUI.

» Madame Marie, je croyois avoir
» quitté à jamais les tenſons, & tout le
» reſte. Mais je n'oſe réſiſter à une invi-
» tation telle que la vôtre. Je vous ré-

» pondrai que la dame ne doit pas
» moins faire pour son amant que l'a-
» mant pour elle. Tout doit être égal
» entre amis. «

MARIE DE VENTADOUR.

» Cependant c'est le devoir d'un amant
» de demander en toute humilité ce qu'il
» désire, & la dame a droit de lui com-
» mander. L'amant doit exécuter les
» ordres de sa mie, comme de sa sou-
» veraine ; au-lieu que l'obligation de
» la dame est de traiter son amant avec
» les égards ordinaires, non avec le res-
» pect & la soumission dûs à un seigneur
» & à un maître. «

GUI.

» Nous prétendons, nous, que la
» dame ne doit pas avoir moins de res-
» pect pour l'amant, que l'amant en a
» pour elle, supposé que l'amour soit
» égal entre eux. «

MARIE DE VENTADOUR.

» Mais ce n'est pas ainsi que les amans

» pensent eux-mêmes. Car quand ils dé-
» butent auprès d'une dame, ils la sup-
» plient à genoux, & les mains jointes,
» d'accepter leurs très-humbles services,
» en protestant de vouloir être leurs
» esclaves. A votre compte, ils seroient
» donc de vrais traîtres, si après s'être
» donnés pour esclaves, ils prétendoient
» devenir nos égaux. »

G. U. E.

» C'est chose honteuse, qu'une dame
» refuse de regarder comme son égal un
» amant, à qui elle s'est tellement unie,
» que les deux cœurs n'en font plus
» qu'un. Ou il vous faudra convenir, ce
» qui seroit bien mal-honnête, que l'a-
» mant doit aimer plus loyalement que
» la dame; ou vous m'accorderez qu'ils
» sont égaux l'un à l'autre, & que si
» l'amant cède, c'est par pure politesse. »

L'opinion du poëte étoit certaine-
ment blasphématoire dans les principes
de la chevalerie, puisque l'amant devoit

rendre à ſa dame une ſorte de culte religieux. Peut-être n'étoit-elle pas moins fauſſe dans les principes de la nature raiſonnable, ſi le véritable amour, du côté de l'homme, eſt un hommage rendu à la beauté, aux grâces, au ſentiment; & ſi la pudeur eſſentielle de la femme commande en quelque ſorte le reſpect à la tendreſſe de l'amant. Uiſel traite bien cavalièrement cette matière, dont on faiſoit la baſe de l'inſtruction.

Il fut cependant auſſi amoureux de deux dames, la comteſſe de Montferrand & la vicomteſſe d'Aubuſſon, qu'il ne manqua pas de célébrer dans ſes vers, avec toute l'humilité de la galanterie à la mode, ou avec tous les ſentimens de l'amour reſpectueux. Il dit au ſujet d'une de ces dames:

» L'admiration qu'elle me donne me » fait ſentir toute ma témérité. Plus elle » me fait d'obligeantes réponſes, plus je » ſuis troublé par la frayeur. Je feins des

» prétextes, comme si j'étois venu pour » d'autres affaires : l'amour extrême en » est la cause. Je ne craindrois pas tant, » si j'aimois moins.

» Toujours mes vœux seront timides, » parce que les prétentions de mon » amour sont bien hardies. On est moins » embarrassé à solliciter un petit don, » qu'à en demander un grand dont tout » le monde a envie. Ah ! si elle vouloit » me l'accorder.....

» Elle pourroit à moins me rendre » très-content. Je ne suis pas fait pour » un tel bonheur ; je ne le demande » point, je ne lui en parlerai pas même. » Mais comme je le désire, je m'en » entretiens avec moi-même. Faute de » mieux, les amans se soulagent en par- » lant. Oui, je fais gloire de parler de » ma flamme ; mais c'est la peur qui » m'en fait parler.

» Du moins dirai-je dans mes chan- » sons, combien sa jolie personne est

» pourvue de mérite. Ah ! si merci, ra-
» cine de tous biens, étoit dans son
» cœur ! mais c'est ce qui lui manque,
» & j'aurois grand besoin de l'y ren-
» contrer. Eh quoi ! aurai-je la douleur
» de trouver quelque défaut à celle que
» j'aime ? Non, il n'y aura rien à repren-
» dre en elle, si elle prend pitié de mon
» tourment.

Envoi.

» Belle Azalaïs, tout le monde vous
» loue tant, qu'il est inutile que je parle
» de vous. Mais que Dieu ne m'accorde
» aucun bien d'amour, si je ne vous
» aime plus & mieux que personne. «

Un légat du pape, qui vint dans le pays, fit jurer à Gui d'Uisel de renoncer à la poésie. L'historien provençal ne dit pas pourquoi. Selon Nostradamus, Gui & ses compagnons attaquoient la tyrannie des princes, & l'abus de l'autorité pontificale ; le légat les obligea de promettre qu'ils n'écriroient plus ni

contre le pape, ni contre aucun prince; ils ſe retirèrent chez eux avec beaucoup de biens qu'ils avoient amaſſés dans les cours; Jacques Motta, gentilhomme d'Arles, célèbre troubadour qui ne ménageoit point les mauvais princes, ſe moqua de la folle promeſſe que les d'Uiſel avoient faite; le moine des Iles d'or & Hugues de Saint-Céſaire aſſurent que, malgré leur ſerment, ils ne ceſſerent point d'invectiver contre la tyrannie.

Nos manuſcrits ne ſont mention nulle part de Jacques Motta, & ne contiennent aucune pièce des d'Uiſel propre à confirmer le récit de Noſtradamus. Cependant le motif qu'il donne de la défenſe du légat paroît fort probable. La liberté des troubadours les expoſoit aux pourſuites, quelquefois aux perſécutions des gens d'égliſe; & quoiqu'il fût indécent qu'un clerc chanoine composât des vers de galanterie, ce n'étoit pourtant

point alors de quoi irriter le zèle d'un légat.

Gui mourut de douleur en 1230, s'il faut en croire Noſtradamus, qui ne nous apprend pas le ſujet de cette grande douleur. Les trois freres & leur couſin fleurirent au commencement du treiziè-me ſiècle. On n'en ſait pas davantage. Il nous reſte ſeize pièces de Gui, & trois tenſons d'Ebles. Elias eſt interlocuteur dans pluſieurs tenſons de l'un & de l'autre. Pierre ſe borna vraiſemblablement à chanter les vers de ſes freres & de ſon couſin.





C.

GUIBERT AMIELS.

GUIBERT AMIELS étoit un chevalier Gascon, pauvre & courtois; il excella dans les armes; il fut bon troubadour, & fit des vers plus exacts & plus corrects qu'aucun autre; enfin, il n'aima jamais de dame d'une naissance supérieure à la sienne. C'est tout ce que nous apprennent nos manuscrits. Les auteurs connus ne parlent point de ce poëte. Une pièce que nous avons de lui confirme son éloge, & prouve qu'il méprisoit la folie de ces amours romanesques, dont on se piquoit pour les dames de haut parage.

» Je suis un troubadour, non de ceux » qui tranchent du grand seigneur, & » cherchent à se faire entendre au loin. » Je veux que mon chant se borne entre

» moi & celle que je veux chanter. Je
» ne me soucie point de l'amour des
» grandes dames : je préfere les person-
» nes de ma sorte. Je n'ai ni la fortune
» ni les qualités qu'il faut, pour aspirer
» à ces hautes conquêtes qui ne me con-
» viennent point, & que je n'obtiendrois
» pas si je voulois y prétendre. J'aime
» mieux un beau petit oiseau que je tiens
» dans la main, que deux ou trois grues
» dont le vol se perd dans les cieux.....
» Je sais telle personne, belle, vertueuse,
» de la meilleure conduite, & qui se con-
» tente de la médiocrité : c'est à elle que
» j'adresse mes vœux ; que je rends mille
» graces, les maintes jointes ; trop heu-
» reux de la félicité dont elle me fait
» jouir. «



C L

FRÉDÉRIC, *roi de Sicile*, & LE COMTE D'EMPURIAS.

NOUS avons vu Richard I, roi d'Angleterre, employer les vers à peindre ses infortunes & ses sentimens de bravoure. Voici un roi de Sicile troubadour, qui en fait le même usage. La poésie fut souvent autrefois l'organe de la politique, aussi-bien que de la galanterie. Le premier de ces deux genres nous offre plus d'objets d'instruction.

Depuis la sanglante tragédie des Vêpres siciliennes, la maison d'Aragon se maintenoit en Sicile, malgré les foudres du Vatican; & les Siciliens haïssoient trop les François, avoient trop à craindre leur vengeance, pour rentrer sous la domination de la maison d'Anjou. Alphonse III, successeur de Pierre III en

Aragon, pour se délivrer d'un interdit toujours dangereux, s'engagea en vain à procurer la restitution de la Sicile, que Jacques son frere possédoit. Jacques & les Siciliens s'y opposèrent ; & le fatal interdit fut renouvelé. Alphonse mourut sans enfans. Jacques alla aussitôt en Espagne pour y règner, & laissa en Sicile Frédéric, son cadet. Alors on renoua les négociations avec Rome.

En 1285, le célèbre Boniface VIII, qui commanda si souvent en maître du monde, fit consentir Jacques à restituer la Sicile, à condition que Charles de Valois renonceroit aux droits que Martin IV lui avoit donnés sur l'Aragon. La paix fut signée. Jacques parut insensible aux remontrances & aux prières des Siciliens. Ils prirent leur parti avec courage, assemblèrent les états généraux à Palerme, & proclamèrent Frédéric.

Celui-ci fut bientôt foudroyé par Boniface. Son propre frere, le roi d'Aragon,

gon, se déclara contre lui en apparence; rappela de Sicile les soldats Aragonois & Catalans, dont très-peu obéirent; se rendit à Rome pour concerter avec le pape les moyens de détrôner Frédéric; accepta même le commandement de la guerre; en alla faire les préparatifs avec un éclat affecté; passa en Sicile avec une grande flotte; battit celle de son frere; & retourna dans son royaume, après ces preuves de zèle qui n'empêchèrent pas de croire, non sans beaucoup de raison, qu'il ne cherchoit qu'à tromper un pontife redoutable.

Dans cette situation critique, Frédéric III composa l'unique pièce que nous ayons de lui. Il l'adressa au comte d'Empurias, seigneur Catalan, qui ayant accompagné Jacques II à Rome, avoit passé de là en Sicile, pour soutenir le même prince dont à Rome on avoit médité la ruine. Voici la pièce du roi:

» Je ne dois pas me mettre en peine

» de la guerre, & j'aurois tort de me
» plaindre de mes amis : je vois une
» foule de guerriers venir à mon ſecours,
» chacun s'empreſſant à me faire recou-
» vrer mon domaine. Si quelqu'un paroît
» m'abandonner, je ne le condamne
» point; car on a fait pour moi de ſi
» belles actions, que ma race en eſt
» comblée d'honneur & de gloire. Je
» puis faire encore retentir le bruit des
» Catalans & Aragonois, & mettre à fin
» l'entrepriſe de mon pere. Je me crois
» en droit d'avoir la couronne. Si pour
» cela aucun de mes parens, armé d'une
» noble ambition, entreprend de me
» pourſuivre, il peut ſe montrer : car je
» ne ſuis pas homme à me gouverner
» par les fantaiſies d'autrui.

» Ebles (c'eſt le jongleur,) vas dire à
» ceux qui n'ont point encore pris de
» parti, que j'aime pour ſujets des hom-
» mes diſtingués par le courage & la
» conſtance des anciens Romains, &

» qu'ils me trouveront aussi fidelle pour » eux qu'ils le feront pour moi. Mais » mes parens agissent à mon égard d'une » façon peu sincère. «

Il comptoit sur les secours du roi d'Aragon; il le voyoit se liguer avec ses ennemis: il ne savoit apparemment que penser de cette conduite artificieuse, & y trouvoit des sujets de défiance. Le comte d'Empurias, aussi troubadour, lui répondit par une pièce où il donne à connoître les véritables desseins de Jacques II.

» Vas dire au roi Frédéric, qu'il ne » sied point à un noble personnage de » rien relâcher de ce qu'on lui veut retenir. Il ne recevra pas maintenant des » secours qu'il attend d'Espagne de ses » parens; mais il peut être sûr que dans » l'été il en recevra.... Non, ses parens » ne désirent point sa ruine, ne veulent » point qu'il perde son royaume, & que » les François s'enrichissent à ses dépens.

» Que Dieu les confonde ces François
» & rabatte leur orgueil ! & que le roi
» de Sicile se couvre de gloire, par de
» hauts faits pour la défense de tous ses
» pays ! Le jeune roi me plaît, de ne
» pas s'effrayer des menaces, pourvu
» qu'il recouvre les terres que son père
» avoit conquises. S'il en vient à bout,
» nous le regarderons comme un brave
» & habile prince. «

Jamais la maison de France ne put recouvrer la Sicile ; & si elle conserva Naples, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine : tant les François s'étoient attiré de haine par leurs violences & leurs débauches.

Le comte d'Empurias, dont il s'agit ici, se nommoit Pons Hugues III. Il mourut sans enfans ; & ce comté, un des neuf que Charlemagne avoit établis en Catalogne, fut réuni par sa mort à la couronne d'Aragon. (*Chronique manuscrite de François Tarafé, chanoine de Barcelone.*)



C I I.

ARNAUD CATALANS.

SELON Crefcimbéni, ce troubadour eft le même que Trémoleta Catalan, dont il eft parlé dans la fatire du moine de Montaudon. Du refte, on ne le connoît que par fix pièces, qui roulent prefque uniquement fur l'amour. Il y parle avec éloge de la comteffe de Provence, & félicite les Provençaux des biens que la Savoie leur a procurés en la leur donnant. Cette princeffe étoit Béatrix de Savoie, femme du dernier Raimond-Bérenger.

Il exalte, dans une chanfon, la beauté de fa maîtreffe, qui ne doit rien aux couleurs empruntées, ni à l'art de fe peindre. » Quand il eft auprès d'elle, *il* » *fait le figne de la croix*; tant il eft » émerveillé de la voir. Elle eft fotte

» avec les sots, & bonne avec les bons ; » de sorte que tout le monde la trouve » à son gré. « Une femme de mérite ne sera jamais *sotte avec les sots*. Elle les évitera tant qu'il lui sera possible, & ce ne sera pas un petit effort de sagesse & d'honnêteté, que d'être indulgente pour leur sottise.



CIII.

GUIONET.

DEUX tenſons de ce troubabour, inconnu d'ailleurs, roulent ſur le ſujet qu'on jugeoit alors le plus intéreſſant, ſur les qualités qui devoient rendre un chevalier préférable à un autre en amour.

GUIONET propoſe à Rambaud cette queſtion : Une dame de haut rang & d'un mérite ſupérieur, eſt aimée de deux chevaliers également nobles ; l'un eſt courageux & intrépide, & n'a pas d'autre mérite ; l'autre réunit en lui toutes les vertus, hors le courage dont il manque tout-à-fait : lequel des deux la dame doit-elle eſtimer davantage ?

Rambaud décide pour le ſecond, & dit en preuve, Que les femmes ſe gagnent d'ordinaire par la douceur & la

complaiſance ; qu'elles n'aiment ni la rudeſſe ni la fierté ; que le chevalier loyal trouve tous les jours occaſion de ſe battre. Guionet ſoutient, Que le pouvoir d'une valeur intrépide eſt ſi grand, que tout l'univers lui eſt ſoumis, & cite l'exemple d'Alexandre. Il eſt vrai que la valeur avoit alors beaucoup d'attraits pour les femmes ; mais, ſelon toute apparence, elles cherchoient comme aujourd'hui des adorateurs plutôt que des maîtres.

Dans la ſeconde tenſon, le troubadour dit à Cadenet : Une dame qui ne veut point d'amant, eſt tendrement aimée par deux hommes, dont l'un abſorbé par le chagrin, perd tout le mérite qu'il avoit, & il en étoit rempli ; l'autre, qui en avoit peu auparavant, devient meilleur de jour en jour par les efforts qu'il fait pour plaire à la dame : lequel eſt le plus amoureux ?

C'eſt le premier, répond Cadenet

car l'excès de son désespoir prouve l'excès de son amour. Guionet prétend que la dame se déshonoreroit en ne préférant pas celui qui devient meilleur ; car si d'empirer, prouvé l'excès de l'amour, on ne songera qu'à mal faire pour prouver qu'on est bien amoureux.

Les braves gens, réplique Cadenet, ne cesseront pas pour cela de chercher à acquérir du mérite ; au contraire ils se perfectionneront de plus en plus : mais si l'amour les tourmente, ils dégénéreront nécessairement ; car l'amour est une ivresse, & celui qui en est saisi ne voit, n'entend rien.



C I V.

GUI DE CAVAILLON & BERTRAND D'AVIGNON.

La ville de Cavaillon, dans le comtat Venaiſſin, avoit autrefois ſes vicomtes, dont l'autorité ſe maintint après que ceux d'Avignon eurent perdu la leur. Gui fut un de ces vicomtes. Nos manuſcrits le dépeignent comme un noble baron, homme gracieux & courtois, chevalier fort aimé des dames & de tout le monde, bon guerrier, qui fit de bonnes tenſons & de bons couplets d'amour & de joie. Ils ajoutent qu'on le crut amant de la comteſſe de Provence, Garſende, dont le mari étoit frere du roi d'Aragon. Garſende étoit petite-fille de Guillaume, dernier comte de Forcalquier. Elle épouſa en 1193 Alphonſe II comte de Provence, frere de Pierre II. C'eſt en vertu

de ce mariage que les comtés de Provence & de Forcalquier furent réunis.

On peut rapporter à la comtesse de Provence une chanson du troubadour, où il dit » que le mérite de sa maîtresse » le fait trembler ; que cette considération seule l'empêche de lui offrir ses » vœux, jusqu'à ce qu'il ait rendu assez » de services pour se croire en droit de » lui adresser quelque prière : il voudroit » que ses actions fussent ses messagers ; » & qu'elle les regardât comme un hommage qu'il lui rend : car de beaux faits » valent bien une déclaration. «

Mais Gui ne se bornoit point à une seule maîtresse. Il le fait assez connoître par une espèce de tenson ou de dialogue avec son manteau, qui lui avoit occasionné quelque chagrin dans des aventures de galanterie. » Il m'a fait tant de » honte, dit-il, que j'en ai encore la » tête basse. Je voudrois que ce manteau eût été brûlé, plutôt que de per-

» dre, pour en avoir été revêtu, les
» bonnes grâces de l'aimable Donsava
» & de la belle dame Galberge. «

» Vous vous moquez de moi à présent,
» répond le manteau, quoique je vous
» aie bien gardé du froid. Mais vous ne
» me reprocherez point tant d'autres
» services que je vous ai rendus. Si quel-
» que dame vous méprise à mon sujet,
» ne m'en sachez pas mauvais gré. Si
» l'aimable Donsava vous abandonne,
» je voudrois vous couvrir l'un & l'au-
» tre. «

Gui promet à son manteau de le faire teindre en écarlate, pour le récompenser de sa bonne volonté. Le manteau répond qu'il est accoutumé à entendre son maître donner de belles paroles; mais qu'il ne s'y fiera point.

Nous avons des couplets de ce poëte, sur une guerre qu'il soutint contre les François pour le comte de Toulouse, qui possédoit le comtat en qualité de

marquis de Provence. L'empereur Frédéric II, irrité contre Raimond Bérenger V, comte de Provence, l'avoit mis au ban de l'empire, & avoit transféré le comté de Forcalquier à Raimond VII comte de Toulouse. La guerre commença entre eux en 1239. Les François, que Bérenger appeloit à son secours, pénétrèrent dans le comtat. Gui de Cavaillon, aux prises avec eux, adressa ces vers à Folcon descendant des anciens vicomtes d'Avignon.

Il lui mande qu'il est assiégé par les François dans Château-neuf, (village du comtat;) il dit qu'il les combat depuis trois mois; il vante la valeur avec laquelle il déploya autrefois son lion (ses armoiries;) il reproche à Bertrand de l'avoir quitté sans congé, & l'invite à revenir.

Bertrand d'Avignon, par une réponse en vers, paroît lui reprocher à son tour, de s'être laissé forcer par un vilain comte

dans Château neuf, où il l'avoit secouru; » service dont j'ai été mal récompensé, » ajoute-t-il; je m'en rapporte à Refor-» tats, pour savoir si vous ètes bon dans » un château assiégé. « Il ne croit pas que, pour rien au monde, Gui déploie son lion contre les François, depuis la mauvaise manœuvre qu'il fit à la victoire d'Usson, &c. Nous ignorons ces petits faits militaires, trop peu intéressans pour qu'on s'efforce de les éclaircir.

D'autres couplets de Gui, adressés au comte de Toulouse, intéressent davantage par le sujet même. Le poëte demande à Raimond, s'il aimeroit mieux que le pape lui rendît sa terre de bonne grâce, que de la recouvrer par les armes? Le comte répond qu'il préfere vaillance & honneur à tout autre bien; mais que ce n'est pas en haine du clergé qu'il tient ce discours; que ce n'est pas non plus par crainte qu'il se défend de haïr le clergé; enfin, qu'il ne veut ni châteaux,

ni tours qu'à titre de conquête, & que ses chevaliers s'en trouveront bien.

Soit que Raimond VII eût ces sentimens, ou que le poëte souhaitât de les lui inspirer, la nécessité l'emporta sur le courage; & si le comte n'avoit pas été absous en 1229, de l'excommunication qui le dépouilloit de ses domaines, il n'auroit eu que des droits incontestables, sans forces pour les faire valoir. Il envoya Gui de Cavaillon en ambassade à la cour de France, & ensuite à celle de Rome, où devoit se traiter l'accommodement. Il obtint l'absolution, mais non la restitution entière de ses états.

Le zèle de Gui pour le comte de Toulouse éclate encore dans une pièce, contre Guillaume VI de Baux, prince d'Orange, ligué avec les François, & détesté par la plûpart des habitans du Comtat, qui défendoient leur seigneur injustement opprimé. Ce pays résistoit aux foudres de Rome: le tems appro-

étoit cependant où les papes devoient y regner! Mais écoutons le troubadour.

» Bannières & chevaux armés, avec » de valeureux vassaux, auront désor-» mais leur tems; & je mande au seigneur » de Courteson (ville de la principauté » d'Orange,) quoiqu'il soit allié des » François, de ne pas croire qu'il de-» meure en paix avec le consulat d'Avi-» gnon.

» Je ne dissimulerai point ma joie du » mal qui arrive à ceux de Baux. Je suis » bien en droit de m'en réjouir, puis-» qu'ils m'ont ruiné Robion (un de ses » fiefs,) dont je n'ai pas encore tiré » vengeance. Mais tandis que je tiens » les dés, je le leur ferai payer chère-» ment.

» Comte (de Toulouse,) si vous am-» bitionnez l'estime, soyez loyal, géné-» reux, magnifique : c'est le moyen de » vous faire considérer comme un bon » seigneur. Donnez généreusement aux

» étrangers & à vos amis, en abaissant
» vos ennemis; & aimez mieux accorder
» que refuser.

» Notre demi-prince (Guillaume de
» Baux) a été proclamé roi de Vienne,
» & couronné comme le savent tous ses
» barons. Bonnardon (jongleur,) va
» promptement lui dire, qu'il ne sorte
» pas de son royaume sans de bons gui-
» des : car il est sujet à se laisser prendre
» prisonnier. «

Ce dernier trait sera expliqué dans la vie de Guillaume de Baux, dont l'auteur parle avec un souverain mépris, selon l'usage des siècles où la haine n'est tempérée par aucune bienséance. Guillaume avoit obtenu en 1214 de l'empereur Frédéric II le titre de roi d'Arles & de Vienne. En cette qualité, il prétendoit avoir droit à l'hommage, même des comtes de Provence. Il n'eut dans le fait qu'un vain titre.

C V.

GUILLALMET.

Ce troubadour inconnu nous a laissé une pièce fort originale, où il semble tourner en ridicule les moines intéressés, au sujet des images dont ils cherchoient à tirer parti. Une statue de saint négligée par un prieur, qui attendoit les offrandes, est le sujet de la tenson suivante.

GUILLALMET.

» Seigneur prieur, le saint est fâché » contre vous, de ce que vous le laissez » si long-tems dans la pauvreté. Je crois » qu'il ne sera point tenté de faire des » miracles en votre faveur ; puisque » vous le méprisez au point de ne pas » couvrir sa nudité par un habit : on lui » voit sur l'autel les cuisses & le ventre » à découvert. «

LE PRIEUR.

» Seigneur Guillalmet, c'est à vous » qu'il faut s'en prendre, si le saint n'a » pas gagné davantage, & si les offran- » des de nos voisins n'ont pas suffi pour » l'habiller, lui & nous. Les drapiers ne » veulent point livrer leur drap sans » argent. Le saint *a trop peu gagné :* c'est » pour cela qu'on lui voit les côtes à » l'autel. «

GUILLALMET.

» Il vous sied mal, seigneur prieur, » de le garder ainsi au grand scandale » du monde. Prêtez-lui, jusqu'à ce qu'il » ait gagné, ou que Dieu lui ait fait un » meilleur sort. «

LE PRIEUR.

» C'est comme si vous ne disiez rien, » seigneur Guillalmet. Le saint n'aura » point d'habit, qu'on ne donne de quoi » l'habiller. Il y a bien deux ans que je » prêche sur sa misere, mais en vain. «

Dès le treizième siècle, ce ton de

raillerie devenoit commun, & l'hiſtoire en offre pluſieurs exemples. On avoit pouſſé trop loin les abus de la ſuperſtition, & l'on en faiſoit un trafic trop indécent, pour que les eſprits qui commençoient à ſecouer le joug, ne ſe permiſſent pas quelquefois des ſaillies peu meſurées. Ce fut bien pis lorſque Dante & Bocace ouvrirent la carrière au génie.



C V I.

TOMIERS & PALAZIS.

TOMIERS & PALAZIS, dont le ſavant hiſtorien du Languedoc ne fait qu'une ſeule perſonne, étoient deux chevaliers de Taraſcon, qui compoſoient des ſirventes ſur les événemens de leur pays. Il nous reſte deux de ces pièces, ſans indication de celui qui en eſt l'auteur. Elles intéreſſent par beaucoup de traits hiſtoriques.

La première doit ſe rapporter à la malheureuſe ſituation de Raimond VII, accablé ſous les coups de la croiſade contre les Albigeois. Simon de Montfort, chef ambitieux & hypocrite des croiſés, avoit aſſujetti les états du comte de Toulouſe. Sancie d'Aragon, femme de ce prince, ſignaloit pour lui un zèle impuiſſant; & les princes d'Aragon ne

donnoient aucun fecours, occupés d'autres affaires qui les intéreffoient davantage. Les conditions de paix, propofées au comte, paroiffoient plus intolérables que les calamités de la guerre ; & fes refus d'y foufcrire aigriffoient toujours la haine du clergé, principal auteur de l'oppreffion où il fe trouvoit. Écoutons le troubadour.

» J'ai tant de fujets de parler, que je
» ne fais par où commencer. Que chacun
» faffe fes réflexions, & prenne exemple
» fur Touloufe, où les plus nobles font
» pis que fi on les avoit mis à mort.
» Avec tant foit peu de fens, on doit
» préférer la guerre à une méchante paix.
» L'aimable comteffe d'Avignon (cette
ville appartenoit au comte de Touloufe,)
» que Dieu béniffe! s'eft mieux compor-
» tée que fes parens de par de-là Al-
» gueffa (ville frontière,) dont aucun ne
» lève la tête, & ne prend la bonne voie.
» L'un tire vers le Portugal, l'autre vers
» la Lombardie.

» Mieux vaut se défendre, que de se » laisser tuer ou faire prisonnier. Car » bien des gens ont à se plaindre des » évêques; Dieu les confonde! Je prie » chacun de me prêter attention. Avec » quelle perfidie ils traitèrent le seigneur » de Foix qui s'étoit confié à eux! (Ce seigneur fut opprimé comme tant d'autres.)

» Avignon s'élève en Provence; & il » paroît que Dieu en dispose ainsi: car » ses citoyens ont de la conduite & de » la générosité! Ah! noble & courtoise » nation, votre vigueur, votre fermeté » est la gloire des Provençaux.

» Guillaume de Baux s'éloigne du » royaume, en suivant le parti des » François; & ils le couvrent de honte, » comme quand ils lui firent céder, mal» gré lui, le pouvoir qu'on lui avoit » donné dans le Vénaissin. « (Ce prince d'Orange, vassal des comtes de Toulouse, fut leur ennemi mortel. On lui

avoit ſans doute fait eſpérer la jouiſſance du Comtat, & on l'obligea enſuite de le céder au pape.)

Notre poëte voudroit qu'au lieu d'attaquer un prince chrétien, on tournât les forces chrétiennes contre les infidelles. Et certes, il faut l'avouer, les autres croiſades, en comparaiſon de celle-ci, étoient dignes du zèle de religion.

» Celui-là n'eſpère guère en Dieu, qui » abandonne le ſaint ſépulcre. Le clergé » & les François ne tiennent compte de » l'injure qu'on fait à Dieu : il s'en ven» gera. Tous les chemins d'Acre & d'Aſ» ſur ont été infeſtés de leurs briganda» ges. « (Les brigandages des croiſés, ſi le troubadour y eût réfléchi, étoient une des plus fortes raiſons contre les croiſades.)

Dans le ſecond ſirvente, l'auteur traite le même ſujet, & ſe livre particulièrement à ſon ardeur pour la guerre ſainte.

Cette

Cette pièce est composée de couplets d'égale mesure, tous terminés par le même refrain.

» La promesse d'aller à la croisade est » restée sans exécution. Dieu permet » qu'on l'abandonne par lâcheté. *Sei-» gneurs, ayons de la fermeté, & soyons » sûrs d'être secourus.*

» Nous avons un puissant secours: » c'est en Dieu que je me confie. Il nous » donnera la victoire sur les François; » car il se venge des armées qui ne le » craignent point. *Seigneurs, ayons de la » fermeté, &c.* (Les François faisoient la guerre au comte de Toulouse. Dieu ne donna pas la victoire à l'opprimé.)

» Tel croit venir à une fausse croi-» sade, qui sera obligé de fuir sans trou-» ver de gîte: car à bien combattre, » on défait aisément les plus grands » princes. *Seigneurs, &c.*

» J'ai perdu auprès des Aragonois & » des Catalans mes efforts & mes sirven-

» tes; & le jeune roi ne trouve personne » qui l'assiste. *Seigneurs*, &c. (Jacques I étoit resté, après la bataille de Muret, entre les mains de Simon de Montfort.)

» Si Frédéric, roi d'Allemagne, souf- » fre que le roi de France entame & dé- » truise son empire, le roi d'Angleterre » en sera bien fâché. *Seigneurs*, &c. (Louis VIII vouloit attaquer Avignon, qui relevoit de l'empire. Il n'y avoit rien à espérer du foible Henri III.)

» Les lâches évêques se mettent peu » en peine de la perte du saint sépulcre, » où fut notre pere Jésus-Christ, quand » il vint du désert : ils aiment mieux » Beaucaire. *Seigneurs*, &c. (La croi-sade contre les Albigeois étoit effecti-vement plus fructueuse pour les évê-ques.)

» Notre cardinal se tranquillise, se » divertit, joue & prend de belles mai- » sons. Que Dieu le confonde! Il est » insensible aux maux de Damiette. *Sei-*

» gneurs, &c. (Le cardinal Bertrand, légat du pape, gagnoit tout au moins autant que les évêques, à la ruine du comte de Toulouse.)

» Je ne crois pas qu'Avignon perde » courage ; tant nous voyons ses ci- » toyens armés de constance dans toutes » leurs affaires. Maudit soit celui qui en » est fâché. *Seigneurs, ayons de la fer-* » *meté, & soyons sûrs d'être secourus.* «

La poésie, & la littérature en général, sont bien précieuses au genre humain, lorsqu'elles défendent les droits de l'humanité contre l'usurpation & le fanatisme. Si elles y travaillent sans succès, du moins laissent-elles aux siècles futurs des monumens, où l'injustice est flétrie, & qui font enfin triompher la vérité.



CVII.

GUILLAUME DE BAUX, *prince d'Orange.*

LA maison de Baux, dont nous avons eu plusieurs fois occasion de parler, fournit un article curieux à notre histoire, dans la personne d'un de ses principaux membres, qui joignit aux titres les plus pompeux la qualité de troubadour. La poésie provençale, si honorée par tout, avoit des droits particuliers sur les Provençaux du premier rang.

GUILLAUME DE BAUX étoit fils de Bertrand, & devint prince d'Orange du chef de sa mere Tiburge, princesse d'Orange, mariée en 1160. Il épousa Ermengarde de Sabran, alliance digne de son illustre maison. Sa principauté relevoit du comtat Venaissin, que le pape avoit saisi sur le comte de Tou-

louse. Guillaume profita aussi de la circonstance, pour s'affranchir de toute sujétion. En 1214, il obtint de l'empereur Frédéric II des lettres patentes qui lui assuroient le titre de roi d'Arles & de Vienne. Le royaume d'Arles ou de Provence étoit perdu pour l'empire d'Allemagne. Un empereur qui en auroit joui, ne l'auroit pas donné sans doute; mais ç'a été un usage commun à la cour impériale, ainsi qu'à la cour pontificale, de conférer les titres & les droits sans posséder la chose, & même parce qu'on ne la possédoit point. Guillaume de Baux affecta dès-lors tous les priviléges de la souveraineté: il se qualifia prince *par la grace de Dieu.*

Sa souveraineté & sa royauté ne le garantirent pas de deux aventures humiliantes, qui lui attirèrent les railleries de quelques hardis troubadours. Nous tirons le fait de nos manuscrits.

Le prince d'Orange dépouilla un

marchand françois, qui étoit en voyage, & lui prit des effets considérables; c'est-à-dire apparemment, qu'il confisqua ses effets, parce que le marchand avoit fraudé les droits de péage ou de douane. Le marchand porta ses plaintes au roi de France (Philippe-Auguste.) Ce roi lui répondit, qu'il étoit trop éloigné pour lui faire justice, & qu'il lui permettoit de se la faire lui-même comme il pourroit. Si la réponse fut réellement telle, il semble que c'étoit un simple propos hasardé légérement; car Orange ne dépendoit point du roi de France, & le prince Guillaume étoit d'ailleurs ligué avec lui contre les Albigeois.

De retour dans son pays, le marchand imagina un moyen fort extraordinaire de se venger. Il fit contrefaire le sceau du roi; il écrivit en son nom une lettre au prince, par laquelle le roi lui mandoit de se rendre auprès de lui, afin de recevoir les grands biens & hon-

neurs qu'il lui destinoit. Guillaume est charmé de la lettre, & après de grands préparatifs, il se met en route. La ville où demeuroit le marchand se trouvoit malheureusement sur son passage; il y séjourne, il ne se défie de rien. Le marchand, dont les mesures étoient bien prises sans doute, le fait arrêter avec toute sa suite; & l'oblige de réparer tout le dommage qu'il lui avoit fait. Guillaume, instruit alors du manège, s'en retourna dépouillé & confus.

Pour concevoir cette aventure, il faut se transporter en un siècle où il n'y avoit aucun frein à la licence & au brigandage. On recevoit par tout la loi du plus fort; & Guillaume pouvoit ne l'être pas en voyageant.

Quelque tems après, il eut à dévorer un affront de même nature. Brouillé avec Aimard de Poitiers comte de Valentinois & de Die, il alla insulter & piller une de ses terres. Comme il reve-

noit par le Rhône, des pêcheurs, sujets d'Aimar, l'arrêtèrent & probablement le rançonnèrent.

Gui de Cavaillon, comme nous l'avons vu, faisoit allusion à ces aventures, en disant au prince d'Orange qu'il étoit sujet à se laisser prendre prisonnier. C'étoit le reproche d'un homme piqué. Ce qui étonne davantage, c'est que le troubadour Rambaud de Vaqueiras, étant à la cour d'Orange, l'ait raillé en vers sur le même sujet. Guillaume lui répondit par une pièce, dont il ne reste que ce mauvais fragment :

» Je suis bien surpris, Rambaud, de » vous voir si fort en colère contre moi. » On saura dans peu que vous êtes plus » fou que les plus fous. Allez vers le roi » de Barcelone (roi d'Aragon,) & vers » les autres, comme vous l'avez entre- » pris ; car vous aimez mieux de l'ar- » gent que de pauvres armures. «

Apparemment Vaqueiras ne recevoit

pas d'autres préſens de Guillaume. Il répliqua en railleur :

» Inglès, (nom poétique ſous lequel il déſigne le prince,) » Aimard de Poitiers a tiré promte vengeance de l'aſſaut, que vous avez donné à ſa terre d'Oſteilla. Un de ſes pêcheurs vous a pris comme un brochet. Je ne dis pas que vous ayez été battu ; ſi ce n'eſt par contre-coup du roi de France, qui ne vous livra cependant point : mais vous eûtes la ſimplicité d'ajouter foi au ſceau du ruſé bourgeois. « On ne peut douter, après cela, de ce que nos manuſcrits racontent ſur le marchand.

Nous avons auſſi la réponſe du prince d'Orange à la pièce de Gui de Cavaillon. (Voyez ſon article.) Deux perſonnages de ce rang pouvoient ſe battre en vers, ainſi qu'avec l'épée & la lance.

» Rendez votre *lion* plus ſouple : car

» il eſt trop furieux ; & s'il nous avoit » tous mangés, vous n'y gagneriez rien.

» Gui, vous fûtes bien conſeillé, » quand vous vintes chercher à faire la » paix avec nous, & que vous vous » rendîtes dans notre priſon : je crois » que ce fut à Marſeille ; (un prince de la maiſon de Baux y étoit vicomte.) » Mais le comte vous a enlevé à nous ; » & vous ne vous en tirerez pas ſans » qu'il vous en coûte.

» Ami, Gui de Cavaillon, quelque » noble & eſtimable que vous ſoyez, » devenez plus modéré : car la fortune » change en un inſtant. «

Guillaume de Baux fut la victime de ſa haine contre les Albigeois, dont la ville d'Avignon ſoutenoit le parti avec chaleur. Vers l'an 1218, les Avignonois le firent priſonnier dans une embuſcade, l'écorchèrent vif, & coupèrent ſon corps en morceaux. Vengeance atroce des atrocités que la croiſade avoit produites.

Le pape Honorius III expédia des brefs foudroyans, pour exhorter les croisés à punir cet attentat. Ce fut un des motifs qui déterminèrent Louis VIII à faire le siége d'Avignon en 1226.

Diverses branches de la maison de Baux, établies à Naples sous le règne des princes François, y ont possédé les premières dignités, avec les duchés d'Andria & de Nardo, les comtés de Tricassi, de Castro, d'Ugento, d'Avelino, de *Montéscaiolo*. On appelle encore en Provence *terres Baussenques*, un grand nombre de fiefs qui appartenoient à cette illustre maison.



CVIII.

ARNAUD DE COMMINGES.

IL y a eu au treizième ſiècle, dans la maiſon des comtes de Comminges, deux Arnaud Roger, dont l'un fut vraiſemblablement notre troubadour. Nous n'avons de lui qu'un ſirvente, où il invective contre les déſordres du ſiècle.

» Je ſuis bien content d'un uſage » qui ſe met en vogue parmi nous : je » ſouhaite qu'il dure long-tems, & que » ceux qui font violence aux foibles, en » trouvent d'autres qui le leur rendent. » Je voudrois que cet uſage pût aller » toujours en remontant, depuis moi » juſqu'à l'empereur ; en ſorte qu'un » méchant trouvât toujours un plus » méchant que lui. « Suit un détail des déſordres qu'on voit règner, parce que le droit du plus fort eſt le ſeul connu.

Vraiſemblablement le poëte avoit en vue les horreurs produites par la guerre contre les Albigeois. La maiſon de Comminges, unie par le ſang & l'amitié à celle de Toulouſe, en partagea les infortunes. Ce fut bien le droit du plus fort, qu'on exerça ſous couleur de religion.



CIX.

ARNAUD DE MARSAN.

QUOIQUE ce troubadour ſoit tombé entièrement dans l'oubli, on peut aſſurer qu'il joignoit à l'éclat de la naiſſance, le mérite des talens & celui de la chevalerie. Nous croyons qu'il étoit de l'illuſtre maiſon de Marſan.

Il ne reſte de lui qu'une pièce, mais digne d'un long extrait, parce qu'elle peint les modes antiques, & la manière de vivre des ſeigneurs, qu'on eſtimoit la plus honorable. L'auteur ne ſe pique pas de modeſtie; car il dit que ſon conte en vaut bien cent, & qu'il eſt tel que, de cent, celui-ci ſeroit le meilleur. C'eſt une eſpèce d'inſtruction de chevalerie.

» Ce fut dans un mois d'octobre, » bien m'en ſouvient, que je fis prendre

» à deux de mes damoiſeaux deux fau-
» cons, & à un troiſième un autour, le
» meilleur que je connuſſe, avec des
» chiens & des levriers. Nous étions bien
» dix chevaliers ſur des chevaux de prix,
» & tous avec bonne envie de nous
» amuſer. Nous n'étions pas encore ſor-
» tis, que voici arriver un chevalier en
» habit de pélerin. C'étoit le plus beau
» perſonnage & le mieux fait qu'on ait
» jamais vu ſous le ſac de pénitence. Il
» s'avançoit à pas lents, comme accablé
» de fatigue, & la tête enfoncée dans
» les épaules.

» Quand il fut près de moi, ſans
» ſaluer, ſans proférer un ſeul mot, il
» prit mon cheval par la bride, me tira
» à l'écart, & me jetant un regard lan-
» goureux, il s'arrêta un moment, en
» homme qui avoit le cœur ſerré de
» douleur. Puis il dit : Pour Dieu, ſei-
» gneur, ayez compaſſion de mon état.
» Je viens d'un pays éloigné pour vous

» demander conſeil d'amour, comme à
» celui qui eſt l'homme du monde le plus
» capable de m'inſtruire. J'aime une da-
» me excellente en vertus & en beauté :
» j'ai fait tous mes efforts, & ne ſuis
» point parvenu à lui plaire : je veux
» m'en faire aimer, & je ne ſais com-
» ment m'y prendre. Enſeignez-moi par
» pitié la conduite que je dois tenir. «

Il faut ſe tranſporter dans les ſiècles de chevalerie, pour concevoir un pélerin, ſous le ſac de pénitence, dont le pélerinage n'a d'autre objet que de chercher des conſeils d'amour.

» A ces mots, je dis à mes barons :
» Trouvez bon que la partie ſoit remiſe
» à une autre fois : car aujourd'hui j'ai à
» parler de plaiſir & de joie avec ce
» jeune inconnu ; & il faut que nous
» ſoyons ſans témoins.

» Auſſitôt, deſcendant de cheval, je
» prends par le gant cet étranger ; je le
» prie de différer la converſation juſqu'au

» lendemain, pour être en état de réfléchir & de lui donner de meilleurs conseils. Mais je voudrois savoir, lui dis-je, à qui je parle, afin d'être plus sûr des avis que j'ai à vous donner. Sa réponse fut aussi courtoise que ma demande; & son nom me le fit considérer davantage.

» Nous nous mîmes ensuite à jouer aux échecs & aux tables, (jeu de dames;) à dire mille fables & chansons; & restâmes ainsi jusqu'au coucher du soleil, qu'on nous avertit pour aller souper dans la grande salle, où se trouvèrent plusieurs personnes. Le souper fini, comme le nouvel hôte avoit besoin de repos, nous fumes nous coucher. Après avoir bien dormi, nous nous levâmes, le prêtre nous ayant fait avertir pour la messe, à l'aube du jour. (On étoit plus diligent qu'aujourd'hui.) » Lorsqu'elle fut dite, » nous allâmes au dîner qu'avoit servi

» Bidaus mon connétable : il fut bon &
» dura long-tems.

» Enfin, je me levai, prenant l'étran-
» ger par la main ; & laissant toute la
» compagnie dans la salle, nous descen-
» dîmes tous deux seuls, & passâmes
» dans un verger, où je le fis asseoir près
» d'un laurier vis-à-vis de moi. Alors,
» lui adressant la parole : Ami, que
» souhaitez-vous de moi ? Vous ne me
» trouverez ni beaucoup d'habileté ni
» un grand savoir; mais de la joie, de la
» courtoisie & du courage : c'est en quoi
» ont excellé les plus illustres amou-
» reux. «

Suit une longue énumération de héros du tems, fameux en galanterie. Après quoi, le troubadour donne sa leçon.

» Retenez bien ce que je vais vous
» dire ; & vous serez passé maître en
» amour. Soyez vêtu proprement & ga-
» lamment. Soit que vos habits soient
» riches, ou non : ayez soin que votre

» chemise soit fine & blanche ; que vos » souliers, vos bas, vos chausses, vos » manches, votre surcot (espèce de veste) » soient si justes, que tous ceux qui » vous verront vous portent envie. Que » votre robe, si vous en faites faire une, » soit plutôt courte que longue. Que » votre habit ait de l'ampleur par de- » vant : la poitrine en sera mieux ou- » verte, & l'on n'y verra rien d'indécent. » Que votre manteau soit de la même » étoffe que la robe ; & que la ceinture » y soit assortie, ainsi que l'agrafe. « (L'habillement, comme on voit, étoit fort différent du nôtre ; mais la propreté & une certaine parure n'étoient guère moins en honneur. Le commerce des femmes l'exigeoit.)

» Rien ne fait plus valoir un homme » que de beaux cheveux. Lavez souvent » les vôtres, & ne les portez point trop » longs : il sied mieux de les avoir un » peu écourtés. Les moustaches & la

» barbe trop longues vont mal auſſi. Il
» vaudroit mieux qu'elles fuſſent coupées
» de trop près ; mais point d'excès de
» façon ni d'autre : faites-y attention.

» Les yeux & les mains ſont les ſignes
» par leſquels on juge ſouvent d'un
» homme. Qu'ils n'aient rien d'ignoble.
» Que les yeux ne regardent pas effron-
» tément ; & tenez vos mains dans une
» poſture décente. Si vous voyez à quel-
» qu'un une choſe qui lui plaiſe, & qui
» vous faſſe envie, n'ayez pas l'impoli-
» teſſe de la lui ôter des mains. «

Ces petits détails regardent directe-
ment la perſonne. En voici d'autres plus
remarquables ſur la manière de tenir
maiſon : car la magnificence pouvoit
beaucoup ſur le cœur des dames.

» Vous devez avoir des écuyers pour
» vous ſervir. Il vous en faut deux ſages,
» beaux, & qui ſachent plaire. Les au-
» tres n'ont beſoin que d'être courtois &
» polis ; mais pour ceux-là, il eſt néceſ-

» ſaire qu'ils ſachent bien parler ; afin
» que, ſi vous les envoyez quelque part,
» ils ne faſſent pas rire à vos dépens, &
» ne donnent pas ſujet de dire : *Tel maî-*
» *tre, tel valet.*

» Quand vous tiendrez votre maiſon,
» ſi vous y avez du monde, faites bonne
» compagnie, beaucoup d'amitiés à ceux
» que vous recevrez. Invitez-les à man-
» ger, & qu'ils ſoient bien ſervis. On ne
» viendra point, ſi votre maiſon ſent la
» pauvreté, & qu'on n'y trouve pas bon
» traitement & bon régal. Lorſque le
» jour paroît, gardez-vous de vous
» mettre tout ſeul à manger : rien de plus
» impoli. Faites placer vos hôtes auprès
» de vous dans un lieu propre ; faites-
» leur les honneurs de votre table, tant
» par vous-même que par vos gens ; &
» qu'ils aient bon feu. Recommandez
» bien à vos domeſtiques de ne pas ve-
» nir interrompre le repas en vous par-
» lant à l'oreille ; gardez-vous auſſi de

» leur parler bas : cela auroit un air de
» pauvreté & de mesquinerie. Mais avant
» de vous mettre à table, donnez tous
» vos ordres jusqu'au lendemain, soit
» pour le vin, soit pour les lumières. Que
» les chevaux & les écuyers aient tout
» ce qu'il leur faut. Car s'ils n'ont pas
» assez à boire & à manger, vous enten-
» drez des murmures honteux pour un
» galant homme.

» Si vous tenez une cour ou assem-
» blée, n'y épargnez rien. Qu'il n'y ait
» ni clé ni porte à l'entrée de votre
» maison ; & n'écoutez point les flatteurs
» qui vous diront d'avoir des portiers,
» pour repousser à coups de bâton les
» écuyers, les varlets (pages,) les para-
» sites & les jongleurs. Ne suivez pas
» l'exemple des riches avares, qui se reti-
» rent secrètement de ces fêtes. A Dieu
» ne plaise que vous soyez le premier à
» quitter la compagnie ! Soyez plutôt le
» dernier à vous retirer.

» Votre maison doit être celle de
» tout le monde, & vous devez à toute
» heure faire face à quiconque se pré-
» sente. Jouez le plus gros jeu : il fait le
» plus d'honneur. Il est vilain & hon-
» teux de prendre les dés & de les laif-
» ser. Je vous y exhorte donc, mettez
» tout votre argent à tenir le cornet
» à tout venant. Quoi que vous perdiez,
» n'en témoignez point de mauvaise hu-
» meur, ne changez point de place ;
» autrement on se moqueroit de vous :
» ne tordez pas vos mains comme un
» furieux ; enfin ne donnez aucun signe
» que vous êtes fâché de perdre. Sinon,
» renoncez dès ce moment à la galan-
» terie. «

Voilà des conseils qui pouvoient conduire un grand seigneur à l'hôpital. Une maison ouverte à tout le monde, sans portier ; le plus gros jeu continué sans interruption, quelque perte qu'on y fasse : c'est folie plutôt que magnificence.

Aussi n'étoit-il point rare de se ruiner superbement, comme aujourd'hui; avec cette différence néanmoins, que les profusions d'alors tenoient plus de la générosité, & que celles de nos jours tiennent plus du libertinage & de la mollesse.

» Ayez un bon cheval, léger à la » course, facile à manier, & menez le » continuellement. Que vos armes soient » riches & belles; que votre lance, vo- » tre écu, & votre cuirasse qu'on con- » noît, (on mettoit dessus ses armoiries,) » soient bien éprouvés; que votre che- » val soit bien équipé de selle, de bride » & de poitrail; que la trousse & la selle » soient de même couleur que votre écu » & la banderole de votre lance. Ayez » un roussin de bât pour porter une » armure de rechange. Je vous dirai » pourquoi je vous recommande toutes » ces choses : c'est que si vous ne les » avez pas préparées d'avance, & mises » en

» en ordre ; à la première injure qu'on » vous fera, à la première guerre qui » vous surviendra, vous serez obligé de » les chercher avec précipitation ; & les » dames n'aiment point les galans qui » ne sont pas toujours prêts à marcher » aux guerres & aux tournois : elles » veulent des gens empressés à saisir » toutes les occasions de se faire hon- » neur.

» Pourvu que mes exhortations ne » vous ennuient point, je vous recom- » manderai d'aimer la chevalerie, & de » vous y affectionner plus qu'à tout » autre talent ou plaisir. Soyez vigilant » à ne pas vous laisser surprendre par » des attaques imprévues. Ne vous » effrayez point des cris & des rumeurs » que vous entendrez. Soyez le dernier » à la retraite, comme le premier à la » charge : car tel doit être celui qu'a- » mour conduit. «

Ces idées militaires, toujours liées à

l'amour, nous retracent le vrai caractère de l'ancienne chevalerie.

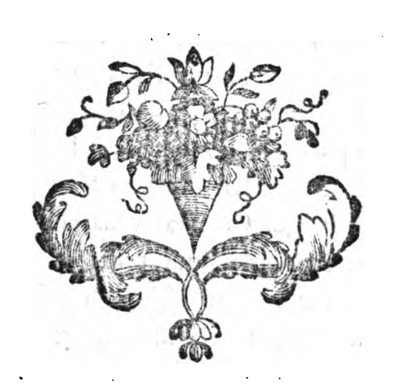
» Lorſque vous ſerez au tournoi, » ayez un haubert, & un caſque de » rechange, les chauſſes d'acier, & vo» tre épée au côté, dont vous donnerez » de grands coups pour animer votre » cheval. Que ſon poitrail ſoit garni de » ſonnettes & grelots bien attachés; rien » n'eſt plus propre à inſpirer de la con» fiance au chevalier, & de la terreur » à ſes ennemis. Montrez-vous le plus » promt à pourſuivre & le plus lent à » reculer; tout cela eſt du devoir d'un » ſerviteur d'amour. Prenez garde à n'eſ» ſuyer ni perte ni dommage, & à ne » point revenir ſans avoir porté des » coups. Quand une fois vous aurez le » bras levé, ſi votre lance vous man» que, n'oubliez pas de mettre l'épée à » la main, & d'en porter de ſi rudes » coups, que l'enfer & le paradis en » retentiſſent. C'eſt ainſi que je frappai

» toujours depuis que je fus chevalier,
» & j'ai eu grand nombre de belles &
» bonnes dames. «

L'auteur fait ici l'énumération de ses bonnes fortunes, & cite beaucoup de dames comme ses conquêtes. » Je vous » en citerois encore bien d'autres, ajoute-t-il en finissant; » mais je ne veux » point révéler les mystères de celles qui » m'ont accordé en secret leur amour. «

De pareilles conquêtes, il faut l'avouer, ressemblent trop à celles que fait le libertinage. Ce n'est plus cet amour exclusif & noble, qui pour mériter le cœur d'une femme estimable, se porte avec ardeur aux actions héroïques. C'est une passion corruptrice & volage, qui emprunte le secours de la magnificence & de la gloire militaire, pour triompher plus aisément de la foiblesse d'un sexe attaqué avec de mauvaises vues. Puisque Arnaud de Marsan a trahi lui-même son secret, on doit le blâmer

d'avoir en quelque ſorte profané les principes de la chevalerie primitive ; mais il eſt louable d'ailleurs de n'avoir gliſſé dans ſes leçons aucun trait dont l'honnêteté puiſſe recevoir atteinte.



C X.

RAIMOND DE CASTELNAU.

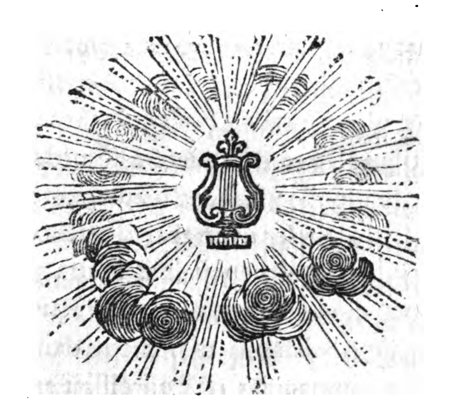
UNE ſatire amère contre les hommes de tout état, en particulier contre le clergé & les moines, eſt la ſeule pièce remarquable de ce troubadour, dont les chanſons galantes ne diſent rien.

Il attaque le luxe des habits & de la chauſſure des eccléſiaſtiques; leur avarice, & le délai à payer leurs dettes. Il invective contre les prélats, qui uſurpent tyranniquement les fiefs que l'on tient d'eux; qui les font acheter aux poſſeſſeurs par de groſſes ſommes, ou par des redevances & obligations plus fortes que ne le comportent ces fiefs. Il déclame contre les rois, comtes, barons, baillis & ſénéchaux, qui prenant le bien de tout le monde, font néanmoins plus pauvres que des pélerins, & n'ont ni

foi ni ferment. Il dit des moines: » Si » Dieu fauve pour bien manger & avoir » des femmes, les moines noirs, les » moines blancs, les Templiers, les » Hofpitaliers & les chanoines auront le » paradis; & Saint Pierre & Saint An- » dré font bien dupes d'avoir tant fouf- » fert de tourmens, pour un paradis qui » coûte fi peu aux autres. « Les légif- tes, les hôteliers, les journaliers, les médecins, huiffiers, &c. paffent en revue: il dépeint vaguement leurs pil- leries, leurs injuftices; & ajoute que, fi ceux-là font fauvés, les freres mi- neurs vivent bien follement, ainfi que ceux qui vont fouvent à confeffe & font pénitence. Il dit à la fin, que le plus grand des rois eft le roi Alphonfe; le meilleur des comtes, le comte de Ro- dez; le meilleur des prélats, celui de Mende; & fon frere, le meilleur des barons.

L'éloge du plus grand des rois ne peut

guère s'appliquer qu'à Alphonse X, roi de Castille, dont le règne commence en 1252. Dès-lors, le comte de Rodez est Hugues VI; & l'évêque de Mende, Odilon de Mercœur.



C X I.

RICHARD DE BARBÉSIEU.

SELON l'auteur de la vie manuſcrite de ce troubadour, RICHARD étoit un chevalier, du château de Barbéſieu en Saintonge ; pauvre *vavaſſeur*, mais bon chevalier d'armes, & de belle figure ; ayant plus de talent pour les inventions poétiques, que d'habileté à ſe produire dans le monde ; ſachant bien compoſer, ſans ſavoir parler avec grace. Une extrême timidité qui venoit ſans doute d'une mauvaiſe éducation, lui donnoit un air de gêne & d'embarras, ſurtout dans les nobles compagnies, où il paroiſſoit morne & ſilencieux. Plus il voyoit de perſonnes aſſemblées, plus ſon embarras augmentoit ; & il avoit toujours beſoin de gens pour le produire & le faire valoir.

Ce portrait d'un bon chevalier, d'un

bon poëte, si timide dans la société, n'annonce pas de grands succès en galanterie; puisque c'est avec des qualités fort différentes qu'on avoit coutume d'y réussir. Cependant la vie de notre troubadour est pleine d'intrigues galantes, dont le récit entremêlé de ses pièces intéresse la curiosité.

Il devint amoureux de la femme de Geoffroi de Touai, riche baron du pays. C'étoit la fille de Geoffroi Rudel, prince de Blaye. Une belle figure, beaucoup de gaieté dans le caractère, le talent de la plaisanterie dans la conversation, le désir de l'estime & de la célébrité, la distinguoient avantageusement. Elle s'apperçut bientôt de la passion qu'elle avoit inspirée à Barbésieu, & en parut si contente, qu'il osa lui faire une déclaration d'amour. Elle la reçut en femme qui souhaitoit d'être célébrée par un poëte. Dès-lors le troubadour fut attaché à son service, & la chanta sous le nom

de *Miels-de-donna* (la meilleure des dames.)

» Toutes les fois que je la considère, » je suis frappé d'étonnement. Je ne fais » que rêver, sans oser rien dire. Elle » a tout l'esprit, toute la sagesse de l'âge » mûr : elle y joint la gaieté, la galan- » terie & les graces de la jeunesse..... » Je suis comme la chandelle qui se dé- » truit en éclairant : mon amour me » consume. «

Madame de Touai l'accueilloit avec bonté, mais sans lui accorder la moindre faveur ; & quand il la prioit d'amour, elle lui crioit merci ; ajoutant qu'elle ne demandoit pas mieux pourvu que son honneur restât hors d'atteinte. S'il lui vouloit réellement tant de bien, disoit-elle, il ne devoit rien exiger qui pût nuire à sa réputation. L'amant soupiroit, la conjuroit de ne pas se rendre coupable en le damnant :

» C'est un enfer que mon état. Je

» meurs de soif dans la souffrance ; je
» brûle d'un feu dévorant dans les té-
» nèbres.... Voyez ma patience, ma
» soumission, la pureté de mon amour ;
» & daignez m'accorder un doux re-
» gard.... Je n'ose vous appeler amie,
» puisque vous ne voulez pas contribuer
» pour votre moitié à établir ce nom
» entre nous. Je vous trouve une insen-
» sibilité que je ne mérite point. Et ce-
» pendant je ne puis me résoudre à per-
» dre toute espérance. «

Les rigueurs d'une maîtresse inspirent quelquefois des soupçons. La jalousie se fait sentir dans une pièce de Barbésieu, où, après avoir demandé un baiser comme le salaire de l'amour le plus constant, il avertit sa dame que la beauté ne suffit pas sans la vertu ; qu'elle doit prendre garde de prêter matière à la médisance ; qu'eût-elle toute la vertu du monde, on ne manqueroit pas de croire les mauvais discours, si elle n'a un exté-

rieur honnête, & si elle ne ferme les oreilles aux galanteries des hommes, qui la plûpart ne sont que des trompeurs.

Une dame du même pays, châtelaine d'un riche château, dit l'historien provençal, ayant fait venir Barbésieu ainsi tourmenté par sa passion, lui tint ce discours: » Je m'étonne bien qu'un homme » tel que vous aime si long-tems une » dame, qui ne vous accorde aucun » plaisir d'amour. Vous êtes d'une figure, » d'un mérite à plaire généralement, » & à obtenir de toutes les dames ce que » vous désirerez. Pour moi, je m'estime» rois heureuse de vous accorder ce que » l'on vous refuse ailleurs; si vous pre» niez le parti de vous détacher d'une » cruelle. Et cependant je suis plus belle » & de plus haut rang que l'objet de » votre amour. «

Sur cette déclaration, Barbésieu promet de quitter madame de Touai. L'autre dame lui ordonne d'aller prendre

congé d'elle, ſans quoi elle ne lui accordera rien. Il obéit. » Je vous ai aimé, » dit-il à ſa maîtreſſe, plus qu'aucune » dame du monde, & plus que moi-» même. Mais ne pouvant obtenir de » vous la moindre faveur, je ſuis réſolu » de vous quitter. « Affligée de ce propos, madame de Touai le prie de ne la point abandonner; & ajoute que, ſi juſques-là elle n'avoit point eu égard à ſes demandes, elle promettoit de le mieux traiter à l'avenir. Il répond ſéchement: » Mon parti eſt pris, je vous quitte. « Il court auprès de ſa nouvelle maîtreſſe.

Quelle fut ſa ſurpriſe, lorſque rendant compte à la dame de l'exécution de ſes ordres, il ne reçut que cette réponſe pleine de mépris: » Allez, vous êtes » indigne qu'aucune femme vous traite » bien. Vous êtes l'homme du monde le » plus faux, d'avoir rompu de la ſorte » avec une dame ſi belle, ſi gaie, ſi » honnête à votre égard! Puiſque vous

» l'avez quittée, vous quitteriez toute
» autre. Retirez-vous. «

Barbésieu consterné fut en proie à la douleur. Il retourna crier merci à madame de Touai: elle ne voulut plus entendre parler de lui. Alors la fureur lui dicta une invective contre les femmes en général:

» Chercher de la fidélité chez les femmes, c'est chercher les choses saintes aux lieux où l'on jette les chiens morts. S'y fier, c'est comme si l'on confioit le poussin au milan. Si elles n'ont point d'enfans, elles en supposent, pour avoir les avantages matrimoniaux, accordés aux meres. Elles vous feront haïr ce que vous chérissez le plus, & aimer à la folie ce que vous ne pouvez souffrir. Elles ne veulent que s'entraîner les unes les autres dans le désordre, pour en rire & se justifier. «

Accablé de désespoir, le troubadour se retira dans un bois, où il se bâtit une

petite maison, résolu de n'en jamais sortir, & de ne plus paroître dans le monde, jusqu'à ce qu'il fût raccommodé avec madame de Touai. Les chevaliers du pays étoient touchés de son sort. Au bout de deux ans, ils vinrent le prier d'abandonner sa retraite. Il tint ferme dans sa résolution. Enfin toutes les dames & les chevaliers allèrent demander grace pour lui à sa dame. Mais elle répondit qu'elle ne l'accorderoit pas, à moins que cent dames & cent chevaliers, qui s'aimassent *par amour*, ne vinssent les mains jointes & à genoux lui crier merci & solliciter le pardon de Barbésieu, promettant à cette condition de l'accorder. Cette nouvelle lui rendit l'espérance, & il exprima ses regrets & ses désirs dans une chanson :

» Ainsi qu'un éléphant, renversé par
» terre, ne peut se relever, jusqu'à ce
» qu'un grand nombre d'autres éléphans
» le fassent relever par leurs cris ; de

» même je ne ferois jamais forti de
» l'affliction où m'a précipité mon cri-
» me, fi la cour du Pui, fi les loyaux
» amans n'avoient imploré pour moi
» celle dont je ne pouvois obtenir
» grâce. Sans eux je continuerois à ne
» plus chanter, à me tenir enfermé com-
» me un reclus, privé de toute joie :
» car je ne fuis pas de la nature de
» l'ours, qui engraiffe à force de mal
» avoir...... Je voudrois, étant mort
» comme le phénix, me brûler & renaî-
» tre comme lui de mes cendres, pour
» rentrer en grâce auprès de la belle que
» j'ai offenfée, que je n'ofe voir depuis
» deux ans. Chanfon, fois auprès d'elle
» mon interprète. Je vais me remettre à
» fa miféricorde ; femblable au cerf qui,
» ayant fini fa courfe, va mourir aux
» pieds des chaffeurs. «

Les dames & les chevaliers s'affemblèrent au nombre prefcrit, allèrent intercéder pour le malheureux amant, &

obtinrent ſa grâce. Mais madame de Touai mourut bientôt; & Barbéſieu, ne pouvant plus vivre dans un pays, qui lui rappeloit continuellement la perte d'une maîtreſſe adorée, ſe retira en Eſpagne, où il finit ſes jours.

Ses chanſons, au nombre de quatorze, ſont toutes relatives à l'objet de ſa tendreſſe. L'hiſtorien provençal obſerve qu'il affectoit de ſe ſervir d'allégories, tirées des animaux, des oiſeaux, du ſoleil & des étoiles, afin de donner à ſes ouvrages un tour nouveau qui les diſtinguât. Le génie échauffé par le ſentiment trouve des moyens plus sûrs de ſe diſtinguer.

Qu'il n'y ait pas du romaneſque dans la vie de ce troubadour, c'eſt de quoi je me garderois bien d'être garant. Quelques circonſtances ajoutées ſur un fond vrai lui donnent ſouvent l'air d'une fable. Mais ſi l'ancien écrivain provençal peut être ſoupçonné ici de crédulité ou

de mensonge. Nostradamus est tout autrement digne de censure : il semble accumuler à plaisir les bévues & les erreurs.

Son Richard de Barbésieu n'a aucun rapport avec celui de nos manuscrits. Il en fait un très beau parleur, excellent mathématicien, aussi versé dans les saintes lettres que dans la poésie provençale. Il avance que Pétrarque a profité de ses poésies. Il dit néanmoins que le troubadour mourut vers l'an 1383, dans le tems que le comte de Savoie força Nice de lui faire hommage; tandis que Charles de Durazzo, usurpateur du royaume de Naples, faisoit la guerre en Provençe à Louis I, comte de Provence & roi de Naples.

1°. Il est peu vraisemblable que Pétrarque, mort en 1374, ait profité des ouvrages d'un poëte qu'on fait mourir après lui.

2°. Il est faux que Charles de Du-

razzo ſoit venu en Provence faire la guerre à Louis I, qui au contraire alla le combattre à Naples.

3°. La ville de Nice ne fut uſurpée par le comte de Savoie, Amédée VIII, qu'en 1388, trois ans après la mort de Louis I.



CXII.

GUILLAUME DE MONTAGNAGOUT.

» GUILLAUME DE MONTAGNAGOUT fut un chevalier de Provence, » bon *trouveur* & fort amoureux. Il aima » madame Josserande, du château de » Lunel, & fit pour elle beaucoup de » bonnes chansons. « C'est tout ce que nous apprennent nos manuscrits. Il n'y a en Provence aucun lieu du nom de Montagnagout; mais il y a un Puiagut dans le diocèse de Sisteron, & *pui* signifie *montagne*. Probablement notre troubadour possédoit ce fief, ou étoit de la famille des seigneurs.

Celui dont Nostradamus a donné la vie, sous le nom de Guillaume d'Agout, est certainement le même; puisqu'une de ses pièces les plus considérables, citée

par l'hiſtorien, ſe trouve dans le recueil de Montagnagout. Voyons les particulatités qu'il en rapporte.

Selon lui, Guillaume, ſeigneur d'Agout, fut bon poëte provençal ; il ſe diſtingua par un caractère ſage & honnête, doux & modeſte ; on l'appeloit l'Heureux, parce qu'il joignoit une grande fortune à une grande vertu ; ſon aſpect étoit gracieux & vénérable, & de jour en jour, on découvrit en lui des qualités plus ſingulières & plus dignes d'eſtime ; il aima Joſſerande, très-diſtinguée parmi les dames de ſon tems ; il compoſa pour elle beaucoup de chanſons, qu'il adreſſoit à Alphonſe roi d'Aragon, prince de Provence & comte de Barcelone, à la cour duquel il étoit le premier & le principal Gentilhomme. Noſtradamus donne enſuite l'extrait de la pièce qu'on verra dans cet article. Il fait mourir le troubadour en 1181, quoique ſes poéſies paroiſſent démon-

trer qu'il vivoit au milieu du treizième siècle.

Elles sont au nombre de douze. Commençons par ce qu'elles renferment d'historique.

Nous trouvons en premier lieu un poëme concernant la ligue que Raimond VII, comte de Toulouse, fit en 1241 avec un nombre de seigneurs contre S. Louis, pour recouvrer les domaines qu'il avoit été contraint de céder en 1229. Les comtes de la Marche, de Foix & de Rodez, entrèrent dans cette ligue. Le roi de France eut l'adresse de les en détacher; les autres alliés de Raimond l'abandonnèrent par foiblesse, ou parce qu'ils le voyoient trop foible; & en 1243, il fut réduit à se soumettre par le traité de Lorris.

Pendant cette guerre, le troubadour composa son poëme, où respire la passion des armes. Il se plaît, dit-il, au son des trompettes, aux traits que tirent les

meilleurs archers, & à voir une forêt de lances. Il fait l'éloge du comte de Toulouse, mais en lui reprochant de ne s'être pas tenu avec ceux de sa nation; faute déjà commise par les seigneurs de la Marche, de Foix & de Rodez, qui ont pris un mauvais parti. Le poëte compare leur conduite à la trahison de Caïn. Il dit au sujet du roi d'Aragon, qui avoit promis des secours: » Si le » roi Jacques I, à qui nous fûmes fidelles, » nous tient parole, les François s'en » trouveront mal. « Henri III, roi d'Angleterre, avoit donné beaucoup d'espérance, & s'en tenoit aux simples promesses. » Il fait bien de ne se pas remuer, » jusqu'à ce qu'on l'ait dépouillé de » tout. «

Un autre poëme, à l'occasion du mariage de l'héritière de Provence avec Charles d'Anjou, frere de saint Louis, manifeste encore mieux l'aversion du troubadour pour les François.

Il se plaint de ce que la Provence a perdu son nom; & il prétend qu'on l'appellera désormais *Faillenza*, au lieu de *Proenza*, (pays de *lâcheté*, au lieu de pays de *bravoure*,) parce qu'elle a subi une domination dure, en place de son ancien gouvernement qui étoit la douceur même. Il souhaite que le roi d'Aragon (Jacques I,) qui a défait les Sarasins d'Espagne, vienne combattre les François. Il ne doute pas qu'ayant vaincu leurs vainqueurs, il ne les vainque fort aisément; (allusions aux victoires des Sarasins sur saint Louis, dans sa première croisade.) Il craint que si le roi d'Aragon ne vient au secours du comte de Toulouse, les François ne fassent encore des progrès; & il regarde ces princes comme déshonorés, s'ils ne se vengent pas des injures qu'ils en ont reçues. (Raimond VII voyoit avec beaucoup de peine l'établissement de Charles d'Anjou en Provence; mais pouvoit-il l'empêcher?)

Deux

Deux sirventes, sur la décadence des mœurs, contiennent des traits remarquables : on y voit en particulier une censure des gens d'église, qu'ils devoient pardonner difficilement.

Après avoir dit, avec le ton de la satire, que son siècle est ennemi de tout bien, & que l'argent seul y est compté pour quelque chose, le poëte reproche aux prédicateurs de s'élever contre l'amour de la gloire.

» Quiconque fait peu de cas de la » gloire, est mal inspiré. Dieu veut la » gloire & la louange ; l'homme qu'il fit » à son image, doit avoir le même désir. » Les gens d'église ont mauvaise grace » de se rendre inquisiteurs, pour juger » des choses à leur fantaisie. Qu'ils le » soient, j'y consens, pour ramener dou- » cement à la foi ceux qui s'en sont éga- » rés, & pour les admettre charitable- » ment à la pénitence. Ils disent que l'or- » froi (étoffe d'or) ne convient point aux

» femmes. Ah! qu'elles ne faſſent pas de
» plus grand mal! avec la richeſſe des
» habits elles conſerveront les bonnes
» graces de Dieu. Ce n'eſt point avec
» des robes noires ou des frocs blancs
» qu'on les obtient, ſi l'on n'a que ce mé-
» rite. Que les gens d'égliſe renoncent au
» monde, & ſongent uniquement à leur
» ſalut; qu'ils dépouillent la vanité & la
» convoitiſe; qu'ils n'uſurpent pas le bien
» d'autrui: & on les croira. A les enten-
» dre, ils ne veulent rien; mais à les
» voir, ils prennent ſans égard pour per-
» ſonne. «

Le ſirvente eſt adreſſé au comte de Toulouſe, pour le faire ſouvenir du mal que lui ont fait les gens d'égliſe, & pour qu'il ſe mette en garde contre eux à l'avenir.

Nous voyons à chaque inſtant, combien l'affaire des Albigeois les avoit rendus odieux. Doit on s'en étonner? Le zèle devient plus que ſuſpect, quand il

s'exerce en pillant, maſſacrant, brûlant; & que ſes travaux finiſſent par enlever les dépouilles de ceux qu'il a perſécutés. Alors naiſſent les haines, au lieu de converſions.

Voici le ſecond ſirvente, où ſe trouvent des leçons pour différentes claſſes d'hommes.

» Les clercs & les laïques vont par le » monde, ſe plaignant les uns des autres. » Les peuples ſe plaignent de l'injuſtice » de leurs ſeigneurs, & ceux-ci ſont mé- » contens de leurs ſujets. Ainſi le monde » eſt rempli de haines. Mais il vient de » vers l'orient des Tartarins qui, ſi Dieu » ne les arrête, les réduiront tous au » même état. (Il annonce une invaſion des Muſulmans, ſous un des noms qu'on donnoit aux hérétiques Albigeois.)

» Ce malheur arrivera aux chrétiens, » pour tant de forfaits dont les clercs & » les laïques ſe ſont rendus également » coupables; il arrivera infailliblement,

» si Dieu ne prend pitié d'eux, & ne fait
» terminer leurs différends par le pape;
» car si le pape les concilie, ils sont à
» l'abri de l'infortune. (L'auteur semble parler des Guelfs & des Gibelins; mais le pape n'étoit rien moins que conciliateur entre ces partis: il étoit plutôt le chef de l'un, contre l'autre.)

» Pourquoi le clergé veut il de si
» beaux habits, & vivre dans l'opulen-
» ce; pourquoi le clergé veut-il de si
» belles montures; puisqu'il sait que
» Dieu vécut pauvre? Pourquoi veut-il
» s'emparer du bien d'autrui; puisqu'il
» sait que tout ce qu'il dépense au-delà
» du manger & du vêtement le plus sim-
» ple, est un vol qu'il fait aux nécessi-
» teux, *si l'écriture ne ment?*

» Pourquoi les grands seigneurs ne
» sont-ils pas attentifs à ne faire ni tort
» ni violence à leurs sujets? Faire vio-
» lence aux siens est aussi criminel
» qu'usurper les droits d'autrui. C'est

» même un double crime de les mal-
» traiter, étant obligé de les défendre.
» Ainsi on perd sur eux tous ses droits.

» Les sujets, de leur côté, sont bien
» coupables lorsqu'ils manquent à leurs
» seigneurs. Car chacun doit aimer d'a-
» mour pour son bon seigneur, & le ser-
» vir loyalement ; comme le seigneur
» doit aimer de bonne foi ses sujets.
» Loyauté oblige les uns & les autres
» de s'aimer si cordialement, qu'il n'y
» ait entre eux aucune fausseté.

» Roi de Castille, l'empire vous attend.
» Mais on dit ici que cette attente est
» celle des Bretons, (qui attendoient
toujours leur Arthur, héros fabuleux.)
» Quand un grand roi fait une grande
» entreprise, il faut qu'il mette sa tête à
» l'aventure. «

Alphonse X, dont il s'agit, fut élu
empereur en 1257, par un parti oppo-
sé au prince Richard d'Angleterre. Pour
soutenir cette élection, il se montra peu

digne du glorieux ſurnom de Sage, en accablant d'impôts ſes ſujets, ſans pouvoir exécuter une entrepriſe ſi imprudente.

Les pièces de Montagnagout pour madame Joſſerande devroient être incomparables, à en juger par ce début :

» Quoique les premiers troubadours » aient dit beaucoup de choſes ſur l'a» mour, on peut encore en ajouter de » nouvelles : car on n'eſt pas bon trou» badour, ſi on ne met de la nouveauté » & de l'invention dans ſes ouvrages. » Un des premiers a dit qu'on avoit » tant parlé de l'amour, qu'il ſeroit diffi» cile d'en rien dire de plus. Mais il » n'en eſt rien. Je dis ce que je n'ai » jamais entendu dire ; & amour m'a » donné tant de ſavoir, que ſi jamais on » n'eût fait de vers, j'en aurois été l'in» venteur. «

Cependant il ſe jette dans les trivialités de la galanterie, où nous éviterons

de le ſuivre, quoique peu de poëtes avant lui y aient montré des ſentimens plus honnêtes. On en jugera par la pièce ſuivante, la même que cite Noſtradamus dans l'article de ſon Guillaume d'Agoult. Elle peint avec naïveté cet amour antique & pur, dont la théorie étoit déjà fort effacée.

» On ne doit être eſtimé qu'autant » qu'on s'efforce d'être auſſi bon qu'il » eſt poſſible; parce qu'on ne vaut qu'à » proportion de ſa richeſſe. Vous qui » déſirez acquérir du mérite, mettez en » amour votre cœur & votre eſpoir. » Amour porte aux plus belles actions; » il engage à une conduite honnête; il » diſſipe le chagrin & inſpire la joie.

» Procéder frauduleuſement en amour, » c'eſt n'être pas amoureux. Vous n'ai» mez point, vous ne devez point être » aimés, vous qui demandez à celle » dont votre cœur eſt épris, des choſes » que la vertu condamne. Quelque ar-

» dent désir qui vous tourmente, vous
» ne devez rien vouloir contre l'hon-
» neur de votre maîtresse. Amour n'est
» qu'une même volonté avec l'objet
» aimé, pour tout ce qui peut augmen-
» ter sa gloire. Qui cherche autre cho-
» se, dément le nom d'amour.

» L'amant loyal aime raisonnable-
» ment, sans trop se passionner. La rai-
» son s'éloigne également du trop & du
» trop peu. Telle est la voie que nous
» suivons, nous autres vrais amans.
» Celui qui ne tient pas d'autre route,
» Dieu à la fin le comblera de bienfaits;
» mais quiconque s'en écarte est trom-
» peur.

» Jamais il ne me prit envie de rien
» faire, dont la belle à qui j'ai donné
» mon cœur pût être fâchée. Nul plai-
» sir ne peut me plaire, si son honneur
» en recevoit la moindre tache. Le sin-
» cère amant désire cent fois plus le
» bonheur de sa maîtresse que le sien.

» Les amans du *tems passé* ne cher-
» choient que la gloire de bien aimer ;
» & les belles n'auroient jamais consenti
» à rien de mal-séant. Aussi les uns &
» les autres étoient-ils pleins de mérite,
» n'aspirant tous qu'à l'honneur. Mais
» aujourd'hui la vertu tombe en déca-
» dence ; parce que, sans égard pour
» l'honneur, on ne cherche en amour
» que le plaisir.

» Cette leçon m'attirera les reproches
» d'une foule de méchans amoureux &
» de fausses dames. Mais les ménager
» seroit participer à leurs désordres. Le
» devoir du sage est de retirer le fou de
» ses égaremens. Si je déplais par-là, j'en
» suis bien aise. «

La pièce finit par un éloge d'Alphonse X, nouvellement parvenu au trône de Castille : il y monta en 1252.

Nous avons une complainte de Pons Saurel de Toulouse, personnage inconnu, sur la mort de Montagnagout, qu'il

E v

loue comme un modèle de sainteté, le chef & le pere des troubadours. L'envoi est à la sainte Vierge : il la prie pour celui qui a dit du bien d'elle.





CXIII.

GUILLAUME DE MUR.

DANS le catalogue des nobles de Catalogne, on trouve les ſeigneurs de Mur, branche de la maiſon des comtes de Pallas. Il n'y a aucun Guillaume parmi les aînés. Ce troubadour étoit probablement un des cadets. Outre un ſirvente peu curieux pour exhorter les chrétiens à la croiſade, (la dernière de S. Louis,) nous avons de lui deux tenſons qui paroiſſent dignes d'un extrait.

I.

Lequel doit faire plus d'efforts pour mériter l'eſtime, ou de l'amant déjà heureux, ou de celui qui n'a encore que l'eſpérance ? C'eſt la queſtion que le poëte propoſe à Giraud, dont il a oüi vanter le ſavoir.

Celui-ci décide pour le premier. Guil-

laume objecte qu'on fait moins d'efforts pour plaire, quand on a moins à désirer & à demander : il cite l'exemple du rossignol, qui est dans la joie, tant qu'il poursuit celle qu'il veut obtenir, & qui ne l'a pas plutôt obtenue, que son chant devient rude & grossier. Giraud répond, que la récompense ne peut affoiblir le désir de mériter ; que l'exemple du rossignol ne signifie rien, un oiseau étant incapable de connoissance & de sentiment réfléchi. Pour moi, ajoute-t-il en finissant, je ne vaux jamais mieux que lorsque je suis bien traité.

II.

Lequel est le plus estimable, de deux riches barons, dont l'un emploie son bien à enrichir ses gens & ses compagnons de guerre, à l'exclusion des étrangers, & dont l'autre affecte de tout donner aux étrangers, sans rien faire pour ses gens ? La question s'adresse à Giraud.

On ne mérite aucun éloge, répond-il, lorsqu'on n'enrichit que des étrangers; & faire du bien aux siens est, au contraire, une action très-estimable. Guillaume dit qu'en donnant aux étrangers, on étend plus loin sa réputation, on acquiert plus de gloire; & que cette gloire, acquise parmi les étrangers, doit plus toucher le serviteur que le bienfait qu'il recevroit lui-même. Giraud réplique : Y a-t-il une plus grande gloire pour un seigneur, que de bien s'acquitter de son devoir? Y a-t il un devoir plus essentiel, que de bien traiter ses serviteurs?

Ils choisissent pour juge un jeune comte Henri, (peut-être Henri comte de Rhodez;) & voici sa décision :

» Guillaume & Giraud m'ayant invité
» à juger leur dispute, dans laquelle l'un
» & l'autre ont défendu avec esprit leur
» sentiment; Guillaume a soutenu par
» de fortes raisons la préférence qu'il

» donne à celui qui fait du bien aux
» étrangers ; & Giraud, celle qu'il don-
» ne au baron qui récompenſe les ſiens :
» ſur ce, ayant pris l'avis de notre con-
» ſeil, nous diſons, Qu'il y a de part &
» d'autre beaucoup d'honneur, mais que
» celui qui fait du bien aux ſiens mérite
» la préférence. «

Autant la plupart des tenſons de galanterie étoient frivoles, autant les autres pouvoient être intéreſſantes & utiles, quand elles rouloient ſur les mœurs & les devoirs. C'étoit un moyen d'aſſaiſonner la morale.



C X I V.

RAIMOND DE TOR ou DE LA TOUR, DE MARSEILLE.

Il eſt inconnu ; mais ſes pièces n'en ſont pas moins curieuſes. Nous en extrairons la ſubſtance.

Les deux premières concernent ſpécialement le comte d'Anjou. Le poëte ſuppoſe qu'il ſe met ſur les rangs, ainſi que le roi de Caſtille Alphonſe X, & Richard d'Angleterre frere de Henri III, pour avoir l'empire, extrêmement affoibli & agité depuis la mort de Frédéric II. Charles d'Anjou ne diſputa jamais la couronne impériale. Ses prétentions ſur le royaume des Deux-Siciles faiſoient croire apparemment qu'il étendoit ſes vues plus loin.

» Mes chanſons & mes ingénieuſes in-
» ventions doivent augmenter de valeur,

» dès que le comte d'Anjou entreprend
» de demander l'empire, pour lequel il y
» aura des guerres, des troubles, des né-
» gociations & des traités. Je serois affli-
» gé qu'on le trompât; & si j'en étois
» cru, les eccléſiaſtiques en porteroient
» la peine. Maudite ſoit l'oiſiveté où ils
» croupiſſent ! Je ne les eſtime pas la
» valeur d'un gant. Ils traverſent le bon
» roi Mainfroi, par qui la Pouille, l'Au-
» triche, la Sicile, la Calabre, & beau-
» coup d'autres principautés ſont gou-
» vernées. (Mainfroi, fils naturel de Fré-
déric II, tuteur & oppreſſeur de Conra-
din, ſon neveu, fut tout à la fois l'objet
de la haine des papes, & l'ennemi de
Charles d'Anjou.) » Le clergé plein de
» tromperie eſt acharné contre lui. Mais
» les Lombards & les Allemands, qui
» ont ſa confiance, frapperont avec lui
» de rudes coups. Si le ſeigneur de Pro-
» vence (le comte Charles) a le même
» crédit que le comte Richard & le loyal

» roi de Castille, il y aura bien du trou-
» ble. «

Notre troubadour ne se montre pas fort instruit des affaires politiques, en s'intéressant tout-à-la-fois pour son seigneur, & pour celui que son seigneur vouloit réellement dépouiller. Ses idées sont encore confuses dans le sirvente suivant :

» Il est bien juste que je chante, puis-
» que Richard veut être roi de Vienne
» & d'Arles ; dont le roi Charles a beau-
» coup de chagrin, & le roi Edouard (ou
» plutôt Henri) bien de la joie. Je ferai
» des chansons plus éclatantes, puisque
» Richard prétend avoir l'empire & sub-
» juguer les Lombards, puisque le roi
» de Castille veut aussi l'empire. Ce roi
» est empereur de mérite ; fine joie est
» son fils ; fin amour, sa mere ; les gais
» plaisirs, son armée ; & le chagrin, son
» ennemi. Comme je sais que celui des
» deux qu'on couronnera, sera long-

» tems en guerre avec notre comte de
» Provence, je ne compterai point les
» coups qui ſe donneront dans les atta-
» ques & les pourſuites. Quand l'Anglois
» ou l'Eſpagnol viendront demander la
» couronne de fer, quel que ſoit celui
» qui ſuccombe, les gens d'égliſe en ren-
» dront graces à Dieu, & prendront des
» habits bleus & rouges. «

La couronne de Lombardie, quoique d'or, s'appeloit couronne de fer, parce qu'elle étoit montée en fer. Il ſeroit inutile de donner ſur cette pièce d'autres éclairciſſemens. L'auteur s'y montre, comme dans la première, indigné de la haine des gens d'égliſe contre la maiſon de Souabe. C'eſt pourtant ce qui valut le royaume de Naples à Charles d'Anjou, qui le reçut comme un don du ſouverain pontife.

Dans un troiſième ſirvente, ſe trouve l'éloge du prince Henri, frere du roi de Caſtille, alors réfugié à Tunis ; prince

factieux & rebelle, qu'un admirateur d'Alphonse X ne devoit certainement pas louer.

» Henri est riche en mérite & en gloi-» re, mais il ne peut le devenir en ar-» gent : car il ne songe qu'à servir la va-» leur & la courtoisie, à donner & à se » faire aimer ; aimant mieux renoncer » aux biens de la fortune, que de s'atti-» rer des reproches..... Comme il est » de la haute & antique souche dont » furent les guerriers, il ne peut arriver » à sa chevalerie qu'une bonne fin..... » Quoique plusieurs publient de plus en » plus les louanges du franc empereur » (Alphonse X,) son frere est bien en » droit d'être loué de tout le monde.... » J'exhorte le roi de Tunis à conserver » pour ami le glorieux Don Henri. «

Le poëte oublioit, sans doute, que c'étoit un crime & un opprobre, aux yeux des chrétiens, d'être en liaison avec les Sarasins.

Raimond de Tor adresse un firvente à un autre troubadour, où l'on voit que la réputation de Florence & des Florentins annonçoit déjà de grandes choses, surtout en faveur de la poésie.

Ami Gaucelm, si vous allez en Toscane; arrêtez-vous à Florence: car » on y protége la valeur & le mérite; » on y fait grand cas des chansons & de » l'amour. Gagnez l'amitié du seigneur » Bernabo, qui n'a pas son pareil en » bravoure & en honneur. Il brilleroit » en Provence même, & en France. La » raison, la justice & la magnificence, » règlent toutes ses démarches. Il n'y a » pas un seul homme, de si loin qu'il » vienne, s'il est spirituel & galant, à » qui il ne donne des preuves de son » affabilité. Je vous exhorte à vous pré» senter devant lui avec un air enjoué, » & en chantant l'amour. Par ce moyen, » on est sûr, je crois, d'en être bien » accueilli. Outre un blanc roussin pour

» vous porter, vous aurez du brave sei-
» gneur Bernabo, un cheval bai ou gris,
» & un équipage tel qu'il vous le fau-
» dra. Quand vous aurez gagné ses bon-
» nes grâces, dites-lui de nous un peu
» de bien. «

Un cinquième sirvente est contre le beau & orgueilleux Bérenger, & le seigneur Rigaut, qui ont défié insolemment deux autres gentilshommes, Olivier & Vivant. Le poëte leur reproche d'avoir envoyé à ceux-ci des joncs brisés en signe de rupture. Il reproche à Rigaut en particulier, d'avoir envoyé par insulte, le pan de derrière du plus mauvais de ses habits à Vivant, qui est gai, courtois, & de la plus pure loyauté. Ainsi on se servoit encore de signes extérieurs pour déclarer ses sentimens. Une paille ou un jonc rompus annonçoient une brouillerie. De-là l'expression qui subsiste encore, *rompre avec quelqu'un*.

La dernière pièce de ce troubadour

eſt une invective injurieuſe contre les belles-meres, qu'il dépeint toutes comme des marâtres, à l'occaſion d'un fait particulier. Il s'exprime en homme furieuſement paſſionné.

» Toute bru fera bien de chaſſer ſa » belle-mere. Jeunes & vieux, tous les » gens ſenſés ſavent bien qu'une belle-» mere n'eſt jamais ſans antipathie pour » ſa bru, & n'obſerve à ſon égard ni juſ-» tice ni raiſon. Chacun peut dire ſans » mentir que la belle dame *** a bien » fait de mettre hors de chez elle ſa belle-» mere. J'envoie ce bon demi-ſirvente à » Siſteron, pour qu'il ſoit publié dedans » & dehors, & que toutes les belles-» meres & toutes les brus le ſachent.... » C'eſt avoir chaſſé une chauve-ſouris » que d'avoir chaſſé la belle-mere. «

Cette plate ſatire donne aſſez mauvaiſe idée du caractère, comme du talent de Raimond de Tor.



C X V.

GUILLAUME DE SAINT-DIDIER ou SAINT-LEIDIER.

La naïveté de l'hiſtorien provençal, qui a compoſé la vie de ce troubadour, ou plutôt raconté ſes aventures de galanterie, eſt ſi agréable par elle-même que tout ornement la dépareroit. Je m'attacherai donc à ſon récit, avec la liberté d'y faire quelques légers changemens de ſtyle.

GUILLAUME DE SAINT-DIDIER fut un riche châtelain de Veillac (ou Noaillac,) dans l'évêché du Pui-Sainte-Marie, homme conſidéré, bon chevalier d'armes, généreux, courtois, loyal amant, fort aimé & bien accueilli des dames. Il aima d'*amour* (non en ſimple ami) madame Adélaïde de Clauſtra, ſœur du dauphin d'Auvergne, femme

du vicomte de Polignac, qu'on appeloit communément la marquiſe de Polignac. Ils prenoient enſemble le nom de Bertrand; ſans doute pour rendre leur intrigue plus myſtérieuſe, ſelon l'uſage des troubadours. Ce nom leur étoit commun avec Hugues Maréchal leur confident, qui ſavoit tout le myſtère de leur commerce : ils le lui donnoient apparemment, pour tromper davantage les curieux, par la difficulté d'en faire l'application.

Depuis long-tems Guillaume ſervoit la marquiſe, ſans qu'elle voulût lui faire aucun plaiſir d'amour. Elle lui dit à la fin : » Si le vicomte mon mari ne me » prie, & ne me commande de vous » prendre pour mon chevalier & ſervi» teur, vous n'obtiendrez jamais rien de » moi. « Ce diſcours le fâcha beaucoup. Cependant il penſa aux moyens de remplir la condition. Il s'aviſa de compoſer une pièce, où il faiſoit parler un mari intercédant

intercédant auprès de ſa femme en faveur d'un chevalier amoureux. Ses chanſons plaiſoient beaucoup au vicomte, qui les chantoit lui-même fort bien. Le troubadour l'alla donc trouver, lui raconta qu'une dame lui avoit déclaré qu'elle ne l'aimeroit point, ſi elle n'en étoit priée par ſon mari ; & en même tems lui préſenta ſa pièce, conçue en ces termes :

» Madame, je ſuis un meſſager adreſſé » à vous. Je vous ſalue de la part d'un » homme enchanté de tout ce qui peut » vous plaire.... Il eſt tellement occu» pé de vous, qu'il fuit toute autre joie. » Il n'a dans l'ame que l'amour dont » vous l'avez enflammé ; & il mourra » de langueur, ſi vous ne venez à ſon » ſecours.... Je ne connois point ce » chevalier ; mais je vous prie que, pour » l'amour de moi, vous ceſſiez d'être » fâchée contre lui...... Ne craignez » rien, je vous réponds de tout......

» Je vous défends d'aimer tout autre » chevalier. Il est riche en mérite & bien » né ; . . . . & je ne sache rien en lui » pourquoi une dame doive rejeter ses » vœux . . . . . Madame, faites lui savoir » ce que vous prétendez faire de lui ; & » que votre réponse l'attache encore » plus à vous. «

Le vicomte de Polignac, très-content de la chanson, & encore plus d'en connoître le motif, apprit les vers par cœur, & les alla chanter à sa femme. Elle se ressouvint de la parole qu'elle avoit donnée à Guillaume ; elle se dit intérieurement : Je n'ai plus de raison pour me défendre. Guillaume se présenta bientôt, comme ayant exécuté ses ordres. La marquise ne pouvant plus se dispenser de tenir parole, l'accepta pour son chevalier & serviteur. Leurs amours durèrent long-tems.

Interrompons un moment le récit, & observons le consentement gracieux d'un

mari au choix que sa femme faisoit d'un amant. C'est ce qui se pratique encore tous les jours en Italie, pour les *sigisbés* ou *cavaliers servans* des dames. Il en étoit alors comme aujourd'hui : l'amour romanesque du chevalier, & ses services assidus, l'exposoient beaucoup, ainsi que la femme, à tomber dans quelque passion vulgaire.

Ce commerce tourna au désavantage de Guillaume. Car les deux autres Bertrands (sa dame & leur confident) lui firent une grande trahison.

Le troubadour aimoit la marquise avec beaucoup de discrétion, & sans donner matière aux médisances. Ils avoient eu grand soin de tenir caché ce qui produisoit beaux *faits* & beaux *dits*, ces actions louables qu'inspiroit quelquefois l'amour, & ces traits ingénieux qu'il semoit dans les conversations.

Il y avoit alors une dame très belle & bien apprise, la comtesse de Roussil-

lon, fort estimée & fort honorée de tous les braves chevaliers. Guillaume la louoit & la vantoit plus qu'aucun autre. Il prenoit tant de plaisir à parler d'elle, que tout le monde le croyoit chevalier de cette dame. Elle le voyoit très-volontiers; il la voyoit de même, & rendoit des visites moins fréquentes à la marquise. Celle-ci en fut jalouse, persuadée, comme on le disoit, qu'il étoit l'amant de la comtesse de Roussillon.

La marquise manda Hugues Maréchal, & lui porta ses plaintes contre Guillaume. » Je veux m'en venger à » votre profit, lui dit-elle, je veux vous » faire mon chevalier; car je vous con- » nois bien: je suis sûre que je ne trou- » verai jamais chevalier qui me con- » vienne mieux, & dont la victoire » doive plus piquer Guillaume. Je veux » donc aller en pélerinage à Saint- » Antoine de Viennois; nous passerons » chez Saint-Didier; & je coucherai

» avec vous dans sa chambre & dans
» son propre lit. «

Surpris d'abord de cette proposition, Hugues dit à la marquise : » Vous me
» faites le plus grand honneur & le plus
» grand plaisir, qu'on ait jamais fait à
» un chevalier ; & me voilà tout disposé
» à ce que vous désirerez de moi. «

Aussitôt la marquise donne ses ordres pour le voyage. Elle se met en route avec ses dames & demoiselles, suivie de son amant, & de plusieurs autres. Elle arrive à Saint-Didier, dans le château de Guillaume qui étoit absent. Elle descend de cheval. On la reçoit avec toutes sortes de marques de distinction & d'honneur ; on la sert comme elle veut ; enfin elle passe la nuit avec Hugues dans le propre lit de Guillaume.

La nouvelle s'en étant répandue dans le pays, Guillaume en fut aussi affligé que confus. Néanmoins il ne voulut pas en faire plus mauvaise mine à la mar-

quiſe & à Hugues, ni engager avec eux une querelle, ni même faire ſemblant de ſavoir ce qui s'étoit paſſé. Mais il ſe livra entièrement à la comteſſe de Rouſſillon, & ſe détacha de la marquiſe. (C'eſt dommage que l'hiſtorien provençal ne nous apprenne point quelle fut la conduite du mari après cette aventure ſcandaleuſe.)

L'hiſtorien du Languedoc, ordinairement ſi exact, eſt tombé dans quelques erreurs au ſujet de Guillaume de Saint-Didier. La principale eſt de le compter parmi les troubadours du douzième ſiècle, qui floriſſoient ſous Raimond V comte de Toulouſe. Une pièce même de ſon recueil prouve qu'il vivoit bien avant dans le treizième. Il ſe plaint de ce qu'on abandonne Jéruſalem & les ſaints lieux; il voudroit que les prêtres & les prédicateurs paſſaſſent outre-mer; que le roi d'Angleterre, & *ſon frere Richard*, le roi d'Aragon & le roi de

France; allassent combattre les païens (les musulmans;) & il ajoute : » Que » ceux qui voudroient recouvrer valeur, » aillent en Castille auprès du roi *Al-* » *phonse*, continuellement occupé à dé- » truire leur puissance. «

Si don Vaissette avoit connu cette pièce, il auroit sans doute observé que le seul roi d'Angleterre de ces tems-là, qui eût un frere nommé Richard, est Henri III, dont le regne commence en 1216; que depuis cette époque, le premier roi de Castille nommé Alphonse, est Alphonse X, qui ne monta sur le trône qu'en 1252, & ne fit la guerre aux Maures qu'en 1256. Notre troubadour ne peut avoir parlé de Raimond V vivant, comme le suppose don Vaissette; il parle tout au plus de Raimond VI.

Les méprises d'un historien respectable méritent toujours d'être observées. Celles de Nostradamus ne tireroient point à conséquence. Il fait mourir Guil-

laume de Saint-Didier, en 1185, au ſervice d'Alphonſe roi d'Aragon & comte de Provence. Il raconte que ce poëte, ayant interprété un ſonge de la marquiſe de Polignac, lui donna une règle infaillible pour de pareilles interprétations, en lui diſant qu'on ne ſongeoit qu'à des choſes vraies quand on menoit une vie ſobre, & qu'on s'endormoit ſans avoir l'eſtomac chargé. Il dit que Hugues Maréchal, confident de leurs amours, s'efforça de le ſupplanter auprès de la marquiſe, & que celle-ci, indignée de la perfidie, renvoya le traître dans ſes terres, où il fut aſſaſſiné par des payſans.

Parmi les quinze pièces de ce troubadour, il y a un chant ſur les effets de la puiſſance de Dieu, où le ſujet ſeul eſt remarquable; un dialogue extrêmement libre, entre un mari qui ſe vante d'être obligé de ménager ſa femme, & la femme qui lui reproche de ſe vanter mal-à-

propos, & qui le défie. Les chanſons d'amour pour ſa maîtreſſe, ſous le nom ſuppoſé de Bertrand, valent beaucoup mieux. En voici deux qui nous paroiſſent remarquables par les ſentimens & par le ſtyle.

I.

» Comme celle que je chante eſt belle; » que ſon nom, ſa terre, ſon château, » le ſont auſſi; que ſa conduite, ſon » langage, ſes manières, tout en eſt » beau; je veux que mes couplets n'aient » rien que de beau. Si ma chanſon va» loit autant que la beauté pour qui je » la fais, nulle chanſon ne lui ſeroit com» parable.

» Celle dont je ſuis homme-lige me » fera mourir tout bellement, quoique » avec un fil de ſon gant, ou un des » poils qui tombent de ſa fourrure, elle » pût me ſauver la vie. Avec une ſeule » promeſſe, même fauſſe, elle pourroit » me rendre heureux; car plus elle

» m'humilie & me confond, plus je l'ai-
» me d'amour pur.

» Belle dame, au corps bien fait,
» vous êtes la maîtresse de mon cœur.
» Si je venois devant vous, les genoux
» en terre, joignant les mains, vous de-
» mander votre anneau ; que je vous
» trouverois de bonté & d'humanité, si
» vous daigniez ranimer par cette faveur
» un malheureux qui est votre esclave,
» & qui ne connut jamais le bonheur ;
» car sans vous il n'y a point de joie
» pour moi.

» Charmante & courtoise dame, puis-
» que je ne fais ma cour à aucune autre,
» & qu'il n'en est aucune, ni en effet ni
» en apparence, que j'estime la valeur
» d'un clou en comparaison de vous ;
» voulez-vous que je meure sans goûter
» de joie. Amour me le défend. Hélas !
» je me suis plongé trop profondément
» dans cet abîme : je ne trouve ni gué
» ni pont pour en sortir.

» Un seul espoir me soutient ; c'est
» que l'amour, noble & gentil, assiste
» immanquablement son fidelle serviteur
» qui l'implore. Que le faux amant se
» rebute ; le loyal ne doit jamais déses-
» pérer. Et si les nobles dames sont d'une
» réserve extrême sur le choix des tems
» & des personnes ; tôt ou tard elles
» répondent aux tendres vœux qu'on
» leur adresse.

» Tous les lieux qu'elle habite me
» plaisent & me paroissent resplendis-
» sans. Les bois les plus sauvages sont
» pour moi des prairies, des vergers,
» des jardins ornés de roses. Chaque
» jour elle me semble avoir acquis quel-
» que nouvelle beauté. Elle a tant de
» grâces, que les plus mal appris devien-
» nent courtois en la voyant, & en lui
» parlant. «

II.

La seconde chanson, quoique com-
posée sur des rimes plus difficiles que

la précédente, n'a pas moins d'élégance & de naturel.

» Il n'y a point de créature dans le » monde qui ne trouve son pain. Cette » fortune manque à moi seul. J'aime » celle qui me persécute; je l'aime avec » plus de fidélité & de constance, que » n'en montre aucun amant pour une » maîtresse, qui par deux baisers se livre » à lui malgré qu'elle en ait. Mon amour » augmente par les tourmens qu'elle me » cause. Si elle m'aimoit tant soit peu, » pensez vous que je l'aimasse bien ?

» Non, elle ne sauroit y gagner, puis» qu'à présent qu'elle me hait, je l'aime » tant, & porte seul le poids de l'amour » qui m'enivre. Cependant l'espoir qu'el» le me donneroit, je le sens, m'enflam» meroit davantage...... Mais cette es» pérance, sans effet, n'est point un » bonheur à poursuivre. Je devrois bri» ser mes liens; je ne puis le gagner sur » moi. «

» Que je me voudrois de mal, si » j'avois commis envers elle la moindre » faute, si je lui avois rien dit d'inju- » rieux & d'offensant! Hélas! parce que » tous les jours j'exalte de mon mieux » son mérite, si je la regarde, elle ne » fait pas semblant de me voir. Affable » & débonnaire pour tout le monde, ce » n'est qu'à moi qu'elle refuse de faire » de doux semblans.

» Tel est l'usage des dames : elles » traitent avec hauteur & dureté celui » qui s'humilie. Ah! belle dame, quoi, » vous manquez de courtoisie pour moi » seul! car personne ne s'en plaint. A » moi seul vous voulez du mal! à moi » seul vous faites de la peine! & pour- » quoi? par ce que je vous aime plus » que personne! Vous pouvez m'arra- » cher les yeux; mais ni vous ni moi » ne pouvons empêcher que la chose » soit ainsi.

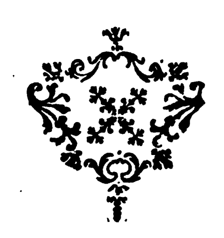
» De jour en jour, l'amour que je

» lui porte s'accroît, redouble, se fortifie. Malgré cela, au lieu d'avancer, » je recule; & je vois bien qu'à la fin » j'en obtiendrai encore moins, puisque » dès le commencement tout va de mal » en pis. Je ne sais comment faire. Si je » me fâche, je me fais tort; si je souffre » avec patience, je ne gagne rien. Je » devrois me retirer; & toujours je reste. » Peut on être ensorcelé à ce point? «

Crescimbéni parle d'un fils de Guillaume de Saint-Didier, nommé Gausserand, troubadour comme son pere, & qui égala les poëtes les plus renommés de son tems. Il aima, dit-il, la comtesse de Viennois, fille du marquis Guillaume de Montferrat. C'est Béatrix, femme de Guigues-André dauphin de Viennois, mort en 1237. Elle conserva toujours le titre de comtesse de Viennois. Une note de nos manuscrits fait mention de Gausserand & de ses amours, mais le suppose fils de la fille de Guil-

laume de Saint-Didier. Ses ouvrages ont été vraiſemblablement confondus avec ceux de ſon pere. On lit à la tête du manuſcrit : *Poéſies de Guillaume de Saint-Didier ou Gauſſerand de Saint-Didier.*

En ce cas, la critique ſur l'hiſtorien du Languedoc, faite d'après M. de Sainte Palaye, pourroit être moins ſolide, ſi l'on attribuoit à Gauſſerand la pièce hiſtorique dont j'ai rendu compte.



CXVI.

BERNARD MARTI ou MARTIN LE PEINTRE.

On voit par ses pièces, au nombre de neuf, qu'il étoit dans l'indigence : des sentimens bas & un langage barbare, plein de jeux de mots grossiers, prouvent que son talent de troubadour ne devoit point l'en tirer. Celui de peintre, car il l'étoit apparemment, valoit peut-être encore moins.

Il dit dans une pièce : » Personne ne » me considère, parce que je me soucie » peu d'amasser des richesses. Si je dors » trop, personne ne vient m'inviter à » manger. « Il exhorte ceux qui ont quelque chose à le traiter avec ménagement, pour n'être pas réduits un jour à manquer de tout. Et craignant qu'on ne juge que cette leçon ne convient pas

dans la bouche d'un homme né sans bien, & parasite par besoin, il se compare à la pierre à aiguiser, qui rend le fer tranchant quoiqu'elle ne puisse couper elle-même. C'est une comparaison d'Horace, connue de tout le monde *.

Dans une autre pièce, il permet aux femmes le commerce d'un ami courtois, outre celui de leur mari; mais ajouter un second galant au premier, c'est *œuvre déshonnête*, dit-il. Cette morale n'est certainement pas sévère.

---

* *Fungar vice cotis acutum,*
Reddere quæ novit ferrum exsors ipsa secandi.





C V I I.

PAULET DE MARSEILLE.

AUCUN écrivain ne parle de PAULET, & sa vie ne se trouve point dans nos manuscrits. Quelques-unes de ses pièces sont néanmoins précieuses par les détails historiques. Il s'y montre fort ennemi de la domination françoise, établie en Provence sous le règne de saint Louis.

I.

Dans une complainte sur la mort de Barral de Baux, vicomte de Marseille, qu'il nomme son seigneur, il dit avec emphase que les Provençaux ont perdu en lui toute leur gloire. » Les chevaliers, » damoiseaux & jongleurs, ne viendront » plus en Provence, où il les accueilloit » si bien. « Le poëte se console de la mort du pere, en considérant les vertus

du fils, qui est l'héritier du nom de Baux.

Barral mourut en 1270, grand-justicier du royaûme de Naples, où il avoit suivi Charles d'Anjou. Son fils Bertrand lui succéda dans cette dignité, & fut créé comte d'Avelino. Hugues, pere de Barral, avoit eu par mariage une partie de la vicomté de Marseille; & quoiqu'il l'eût ensuite vendue aux Marseillois, ses fils ne laissèrent pas de se qualifier vicomtes de cette ville.

II.

Une complainte sur la prison du prince Henri de Castille, rappelle des choses plus intéressantes. Ce jeune prince, frere du roi Alphonse X, emporté par un caractère inquiet & factieux, se révolta, s'enfuit à Tunis, se mit au service des Maures, s'en dégoûta, passa en Italie auprès de Charles d'Anjou occupé de la conquête de Naples, & l'abandonna bientôt pour passer au service de Con-

radin, ſon compétiteur. En 1268, Charles remporta une victoire déciſive; Conradin, le duc d'Autriche, le prince Henri tombèrent entre ſes mains. Les deux premiers périrent ſur un échafaud; le troiſième demeura en priſon.

Paulet déplore cet événement, comme un opprobre pour la nobleſſe de Provence: ſans doute, parce que les Provençaux de la ſuite du comte d'Anjou auroient dû, ſelon lui, s'oppoſer à l'empriſonnement du prince eſpagnol. Il ajoute que les Eſpagnols doivent en gémir; que le roi Alphonſe, qui ſe conduit avec tant de ſageſſe & d'honneur, doit redemander ſon frere; que les Allemands ſe ſont déshonorés, en l'abandonnant lâchement & le laiſſant ſeul dans la bataille; enfin que ce ſera une infamie aux Eſpagnols, s'ils ne font pas bientôt tel exploit, par lequel ils deviennent riches, aux dépens de ceux qui tiennent Henri priſonnier.

On voit que le troubadour désire que l'Espagne dépouille la maison de France. C'étoit moins le fruit des violences commises en Italie, que des vexations faites en Provence depuis le mariage de Charles d'Anjou avec l'héritière du dernier comte. Les Provençaux, attachés en général à leurs anciens souverains, haïssoient une nouvelle domination qui ne les ménageoit point assez. Les officiers de Charles, sous prétexte de rétablir ses droits, l'avoient rendu extrêmement odieux; ils extorquoient l'argent du pays pour une conquête injuste, que l'ambition inspiroit, & dont le prince & ses courtisans pouvoient seuls recueillir des avantages. La haine étoit excessivement bien violente, puisque Paulet s'y livre sans retenue dans la pièce curieuse qu'on va lire.

III.

C'est une pastourelle, où paroît d'abord une jolie bergère, qu'il rencontre,

qu'il attaque de propos galans, & qui rejette ses offres amoureuses. De la galanterie on passe à la politique. Cette bergère, un peu trop savante pour son état, engage le dialogue sur les affaires de l'Europe concernant Charles d'Anjou.

Elle demande : » Pourquoi le comte » qui tient la Provence, tue & détruit » les Provençaux, qui ne lui ont point » *forfait ;* pourquoi il prétend dépouiller » le roi Mainfroi, qui n'a aucun tort avec » lui ; qui ne tient de lui aucune terre ; » qui n'est point complice de la mort du » preux comte d'Artois, (frere de Charles, tué à la Massoure par les Sarasins ;) » & qui ne doit pas porter la peine du » serment que fit Arnaud de venger » cette mort ; en un mot, qui n'a de lui » ni maison, ni jardin, ni rente, ni » cens ? «

PAULET.

» L'orgueil du comte d'Anjou lui ôte

» tout ſentiment de miſéricorde pour les » Provençaux. Les gens d'égliſe ſont » pour lui des pierres à aiguiſer : ils l'ani- » ment, ils lui perſuadent qu'il pourra » aiſément dépouiller le roi Mainfroi, » plein de mérite & de la plus fine va- » leur. (Le pape avoit excité cette guerre, en donnant le royaume de Naples au prince François, par haine pour la maiſon de Souabe.) » Mais ce qui me » conſole, c'eſt que je ne crois pas que » l'orgueil puiſſe jamais procurer de gloi- » re à perſonne : les François échoueront » ſans doute, pourvu que Mainfroi ſe » tienne fortement uni avec les ſiens. «

LA BERGÈRE.

» Dites moi, ſeigneur, ſi le noble in- » fant d'Aragon demandera ce qui ap- » partient à ſa famille. Puiſqu'il eſt bon » & brave, je voudrois qu'il en donnât » des preuves, en chaſſant de notre pays » les uſurpateurs de ſon bien. « (Les Provençaux mécontens regrettoient les

princes d'Aragon, & traitoient d'usurpateur celui de France, malgré son mariage avec l'héritière de leur comté.)

PAULET.

» Nous devons beaucoup espérer de » l'attachement des Provençaux pour » l'infant (Pierre, fils de Jacques I,) » dont ils revendiqueront les droits. Il » seroit à souhaiter que le pape fût pour » lui. «

LA BERGÈRE.

» Je voudrois voir ce noble infant & » Edouard bien unis entre eux. Avec » leurs grandes qualités, sortis de la même » me tige, chers à leurs amis, redoutés » de leurs ennemis, ils acquerroient » beaucoup plus de gloire en se soutenant » nant l'un l'autre, & feroient de grandes » des conquêtes *. «

* Edouard, dont il s'agit, fils aîné du roi d'Angleterre Henri III, appartenoit à la maison d'Aragon par sa mere Eléonore, fille du dernier Raimond-Bérenger comte de Provence.

PAULET.

PAULET.

» Je souhaite que le roi d'Aragon, » lui qui a tant de sens, prenne garde au » plus tôt à sa réputation & à sa gloire. » Car s'il differe, ni roi ni empereur ne » daignera plus le regarder. Les deux » jeunes princes, l'infant & Edouard, » sont généreux, habiles, bien armés. Il » ne convient pas qu'ils restent dépouil- » lés de leur héritage. Que ne dresse- » t-on vîte le jeu & le *tablier* (table de » jeu,) où maint heaume soit fendu & » maint haubert démaillé? «

La bergère fait son envoi à l'infant, accompli en mérite, en lui disant : » Sei- » gneur Pierre, que par vous les mal- » heureux Provençaux soient protégés » & honorés. « Paulet répond : » Ber- » gère, vous m'avez comblé de joie par » les louanges que vous avez données à » l'infant ; car je ne sais point de prince » qui aime autant la vertu. «

Une telle pièce répandue dans le pu-

blic, pouvoit faire de vives impressions, parmi un peuple ardent & irrité ; mais la maison de France avoit la supériorité de forces, & saint Louis, frere de Charles d'Anjou, y joignoit un grand mérite.



CXVIII.

PIERRE DURAND.

A EN juger par quelques pièces de ce troubadour, inconnu d'ailleurs, il étoit bouffon, ſatirique & licencieux. Le dialogue ſuivant, d'un homme avec une femme, fera connoître l'originalité de ſon eſprit.

L'homme demande à la femme, » Qu'eſt devenu ſon joli corps, ſon joli » parler, ſon abord gracieux, ſon mé- » rite, ſa gentilleſſe, ſa belle allure à la » danſe, & l'embonpoint qu'il lui avoit » vu? «

La femme répond : » Tes mauvais » équipages, tes mauvaiſes armes, tes » méchans habits, chevaux & rouſ- » ſins, ton lâche corps, tout cela m'a » fait perdre l'eſprit, la mémoire & le » joli parler ; ta mauvaiſe grace, tes

» mauvaises qualités, ta mauvaise ha-
» leine, m'ont fait perdre mon embon-
» point. «

L'homme réplique, & demande une seconde fois, » Où elle a trouvé son » air rechigné en riant, les rides de ses » yeux, son regard de travers, sa vilaine » gorge & son gros ventre, la maussa- » derie de son maintien, sa vilaine peau, » & tant de façons déplaisantes? «

Elle répond : » Je les ai trouvés à un » tournoi, où je rechignai lorsque je te vis » fuir; je fronçai le sourcil & j'enflai de » chagrin, de te voir laisser tomber ton » écu & ta lance. J'ai la peau noire de » ce que tu m'as touchée. C'est de toi » que je tiens tout ce que j'ai de vilain: » j'en jure ma foi. «

Dans une pièce très-obscène du même auteur, une femme accuse son mari de ne l'être qu'à demi. Ils disputent ensemble. Le mari menace de n'avoir plus de ménagemens; la femme consent qu'on

ne lui fasse point quartier. » Nous avons
» entendu, dit-elle, bien des fanfarons
» qui ne sont braves que dans leurs dis-
» cours. «

Raimond de Miravals ayant répudié sa femme, Durand composa un sirvente contre lui. » Je suis bien fâchée d'une
» action si contraire à la galanterie....
» Il s'est séparé de sa courtoise femme,
» à cause des jolis vers qu'elle faisoit. «
Durand l'exhorte à se réconcilier avec elle, à lui laisser faire des vers, & à lui passer un amant à qui elle tienne de jolis propos.



CXIX.

PIERRE III, *roi d'Aragon.*

PIERRE III, roi d'Aragon, si célèbre dans l'histoire politique de l'Europe, ne l'est pas moins dans l'histoire littéraire des troubadours, puisqu'ils l'ont comblé d'éloges, & qu'il a mérité un rang parmi eux. Son mariage avec Constance, fille de Mainfroi qui règnoit à Naples, quand les papes donnèrent ce royaume à Charles d'Anjou, devoit le rendre ennemi & compétiteur d'un prince, dont il revendiquoit la couronne. Les Vêpres Siciliennes furent en partie le fruit de ses intrigues. Il avoit armé une flotte pour profiter de la conjuration. Il aborda en Sicile, & fut couronné à Palerme, l'an 1282. Philippe le Hardi, successeur de saint Louis, étoit prêt à rétablir le roi Charles avec des forces

supérieures. Pour gagner du tems, Pierre défia son rival à un duel. Le défi fut accepté. Le rendez-vous étoit à Bordeaux, ville qui appartenoit au roi d'Angleterre. On sait que Charles s'y rendit, qu'il n'y trouva point le roi d'Aragon, enfin qu'il ne put recouvrer la Sicile, ni lui ni ses successeurs.

Nous avons parlé ailleurs de la croisade publiée par Martin IV, contre l'Aragonois, dont il donnoit libéralement le royaume à un enfant de France, Charles de Valois, neveu de Pierre *. Philippe le Hardi, armé d'une bulle foudroyante & de ses propres forces, alloit fondre sur l'Aragon, lorsque Pierre composa cette pièce en vers provençaux:

» LE ROI PIERRE. Je suis très-
» fâché de voir les fleurs de lis, qui veu-
» lent passer en deçà sans droit ni raison.

* Il étoit fils de Philippe le Hardi & d'Isabelle d'Aragon.

» J'invite ceux de Carcassonne, d'Age-
» nois & de Gascogne, à ressentir l'injus-
» tice qu'on me veut faire, de m'enle-
» ver mes états. Tel croit gagner les par-
» dons de la croisade, qui n'y trouvera
» que sa ruine. Mon neveu qui porte les
» fleurs de lis, veut changer ces fleurs
» dont il tire sa gloire ; & j'entends dire
» qu'il se fait nommer roi d'Aragon.
» Mai mes *Jacques* combattront les *Tour-*
» *nois*. (La monnoie d'Aragon & celle
de France désignent les deux peuples.)
» Dieu assistera celui qui a le meilleur
» droit. «

Cette pièce est adressée à Pierre Sauvage, jongleur. Il répond au roi qu'il doit être bien aise de voir arriver les fleurs de lis en abondance ; qu'il doit s'empresser à les cueillir toutes, & n'en pas laisser une.

Suit une autre pièce sous le nom du roi d'Aragon, où il paroît douter qu'on puisse tenir tête aux François, & où il

ſouhaite, à la fin, que la victoire ſoit du côté qu'eſt le bon droit. C'eſt probablement un morceau de Pierre Sauvage.

Au retour de ſa malheureuſe expédition d'Eſpagne, Philippe le Hardi mourut en 1285 à Perpignan. Pierre III mourut la même année, abſous des cenſures, & conſervant la Sicile à ſes enfans. Il fut un des plus grands protecteurs des troubadours. A ce titre, il étoit sûr de leurs éloges, quand même il les auroit peu mérités d'ailleurs. La maiſon d'Aragon eut toujours des droits particuliers à leur reconnoiſſance.





C X X.

PIERRE DE BUCIGNAC ou ROSIGNAC.

Ce troubadour étoit un clerc, gentilhomme d'Hautefort, château appartenant à Bertrand de Born. Il composa des sirventes contre les femmes de mauvaise vie. La seule pièce que nous ayons de lui attaque les femmes en général.

Il dit qu'après avoir voulu prendre leur défense, il est revenu à parler d'elles comme les autres. Il les trouve toutes infidelles, intéressées, & faisant tout pour de l'argent. » Elles me refusent » leurs faveurs, parce que je vois trop » clair, & que j'ai la réputation de » médire. Je n'en médisois que pour les » corriger. Mais j'ai vu qu'à mesure que » j'arrachois un poil de leur méchan- » ceté, il en repoussoit trois autres. «

Le poëte leur reproche de méprifer les gens d'efprit & les braves guerriers; il leur reproche de fe farder, d'où vient qu'elles ont les dents pourries & puantes. Il ajoute qu'on trouve en leur vifage plus que Dieu n'y met. Ceux qui fe fient à elles reffemblent à ce roi qui, ne pouvant être guéri que par le lait d'une femme fidelle à fon mari, eut tant de peine à la trouver. (Dans le fecond livre d'Hérodote, on voit Phéron fils de Séfoftris, recouvrer la vue en fe lavant les yeux, par le confeil de l'oracle, avec l'urine d'une femme qui n'avoit eu de commerce qu'avec fon mari. C'eft probablement à ce conte que le troubadour fait allufion, ou à quelque autre inventé d'après celui d'Hérodote.)

Selon toute apparence, Pierre de Bucignac n'avoit pas le talent de plaire aux dames, & fe vengeoit de leur mépris par des invectives que dictoit la mauvaife humeur.

CXXI.

LE MOINE DE MONTAUDON.

PEU de troubadours ont été plus libertins, ou ont écrit avec moins de décence que celui-ci. Il étoit né pour les aventures plutôt que pour le cloître; & s'il eut un rang diſtingué dans ſon ordre, c'eſt que les mœurs monaſtiques participoient à la corruption générale. Sa vie tirée de nos manuſcrits, & l'extrait de ſes ouvrages n'en paroîtront que plus curieux.

Né d'une famille noble d'Auvergne, dans un château nommé Vic, il ſe fit moine à l'abbaye d'Orlac voiſine de ce château. L'abbé lui donna le prieuré de Montaudon. Au commencement, les prieurés étoient des maiſons dépendantes de quelque abbaye, où l'on envoyoit un certain nombre de religieux, pour

acquitter les fondations & administrer les biens. Ces établissemens devinrent ensuite des bénéfices recherchés; & le supérieur, appelé modestement *prior fratrum*, (le premier des freres,) jouit d'un avantage temporel, dont on pouvoit être plus jaloux que des soucis du commandement. L'historien dit que le prieur eut une très-bonne conduite, & fit *beaucoup de bien à la maison*; que cela ne l'empêchoit pas de faire des couplets & des sirventes sur les événemens du pays; que les chevaliers & les barons se plaisoient fort à l'entendre; qu'ils l'attiroient chez eux, le traitoient avec distinction, & lui donnoient tout ce qu'il demandoit. Il portoit leurs présens à son prieuré; il en accrut & améliora son église, sans jamais quitter ses habits de moine.

Selon toute apparence, la bonne conduite dont on le loue consistoit surtout à faire *beaucoup de bien à la maison*; car c'étoit la manière commune d'en juger.

La ſuite pourroit tenir lieu de preuves.

Le prieur de Montaudon, qui certainement ſavoit mieux enrichir un monaſtère que remplir les devoirs monaſtiques, ennuyé de la vie du cloître, alla trouver un jour l'abbé d'Orlac, lui expoſa tout le bien qu'il avoit fait à ſon prieuré, & lui demanda en grâce la permiſſion de ſe rendre à la cour du roi d'Aragon, pour y faire tout ce que ce prince ordonneroit. C'étoit demander la liberté de courir le monde en troubadour. Il avoit pris le goût d'une vie libre, en fréquentant les ſeigneurs, & recueillant leurs bienfaits.

Ayant obtenu ſa demande, il fut bientôt à la cour où il cherchoit le plaiſir & la fortune. Le roi d'Aragon, dit l'hiſtorien, lui ordonna de manger de la viande, de faire des vers galans, de compoſer & de chanter. Il obéit. Son talent le rendit ſi agréable, qu'il obtint la ſei-

gneurie de Pui-Sainte-Marie. L'ayant perdue, on ne ſait comment, il parcourut l'Eſpagne, & reçut beaucoup d'honneur de tous les barons. Enfin, il ſe retira au prieuré de Villefranche en Rouſſillon, dépendant de l'abbaye d'Orlac. L'abbé lui donna ce bénéfice; il l'améliora, l'enrichit & y mourut.

Ce troubadour n'a point été connu de Noſtradamus. Creſcimbéni en parle comme nos vies manuſcrites, & aſſure que le roi d'Aragon ſe nommoit Alphonſe. Ce ne peut être qu'Alphonſe III, dont le regne commence en 1285. Alphonſe II n'a régné que juſqu'en 1196; & le moine de Montaudon eſt poſtérieur à cette époque: car, dans la ſatire que nous verrons à la fin de cet article, il fait mention de Pierre Vidal comme d'un troubadour vivant encore de ſon tems.

Les chanſons galantes du moine de Montaudon ne renferment que des lieux

communs ; mais dans plusieurs de ses autres pièces, il se peint lui-même, en disant avec la plus grande ingénuité, & quelquefois en termes fort libres, ce qu'il aime & ce qui lui déplaît. Les choses qu'il aime sont les cours remplies de bonnes gens ; homme qui a honte & se repent de ses péchés ; la joie, la bonne chère, les présens ; de gros saumons à l'heure de none, (heure du dîner des moines ;) *sa maîtresse auprès d'un clair ruisseau ; le plaisir de sa mie ; la baiser, & encore plus, s'il étoit possible.* Les choses qui lui déplaisent sont les petits présens ; un chevalier pauvre & orgueilleux ; les jeunes gens qui parlent trop ; la compagnie de gens de bas état, & celle des chevaliers mal gracieux ; un grand seigneur qui porte long tems un écu, sans y recevoir le moindre coup ; le prêtre & le moine barbus ; un mari qui aime trop sa femme ; un fils d'épicier qui, en se panadant, se donne

pour homme de condition; trop d'eau ou peu de vin ; prêtre qui ment & se parjure ; méchant qui prospère ; entendre mal parler du jeu de dés ; ne trouver personne qui prête au jeu ; damoiseau qui fait la belle jambe ; grande table & nape trop courte ; courtisane pauvre & mal vêtue ; homme qui épouse sa concubine ; femme qui fait son amant de son valet ; damoiseau barbu avec des moustaches ; robe pelée après la Saint-Michel ; miel & piment sans herbes ; baron qui use ses chevaux jusqu'à les crever ; vieux archer qui tire mal ; joueur qui ne couche pas beaucoup d'argent ; ami qui manque au besoin, &c.

Cette énumération, dont j'ai omis quelques points obscènes, ou trop contraires aux bienséances, est entremêlée de sermens par S. Martin, S. Dalmas, S. Sauveur, S. Marcel, S. Ouen, S. Martial, par les saints de Cologne,

(les trois Mages, dont on croit avoir les reliques à Cologne.) L'auteur se montre moins religieux que soldat dans ses expressions, comme dans la plupart de ses goûts. Les pièces suivantes sont d'un caractère si original, qu'elles intéressent par la singularité.

» L'autre jour, je montai au ciel pour » aller parler à S. Michel qui m'avoit » mandé; & j'entendis une plainte dont » je fus bien aise. Or écoutez.

» S. Julien s'avance vers Dieu, & lui » dit : Dieu, je me plains à vous, com- » me ayant été forcé & dépouillé de » tout mon fief.

» Car quiconque vouloit avoir bon » gîte, me prioit le matin de lui être » favorable; mais avec les méchans sei- » gneurs qui vivent à présent, je ne sais » quel conseil donner.

» Ils m'ont tellement dépouillé de ma » puissance, qu'on ne me prie ni le ma- » tin ni le soir; & qu'on laisse partir à

» jeun le matin ceux même à qui l'on a » donné à coucher. C'eſt un opprobre » pour moi.

» Je ne me plains pas autant des » Toulouſains, des Carcaſſonnois & des » Albigeois que des autres. Pour la Ca- » talogne, j'y conſerve tous mes droits, » & l'on m'y chérit.

» Je ſuis également aimé dans le Li- » mouſin & le Périgord, quoiqu'ils aient » beaucoup à ſouffrir du roi & de leur » comte *. Il y a encore dans le Querci » des perſonnes dont je ſuis content.

» Je n'ai pas trop à me plaindre ni

---

* Le Périgord & le Limouſin furent une des ſix ſénéchauſſées qui composèrent le Languedoc, depuis l'an 1271, que Philippe le Hardi prit poſſeſſion de cette province, juſqu'en 1360. Les ſeigneurs de Talleyrand reſtèrent comtes particuliers du Périgord, avec peu d'autorité. Les peuples de ce pays avoient probablement à ſe plaindre des officiers royaux, qui pourſuivoient avec rigueur les droits de la couronne.

» à me louer de ceux qui ſont vers le
» Rouergue & le Gévaudan : il en reſte
» encore pluſieurs qui ſont aſſez ce que
» je veux.

» Dans l'Auvergne, vous pourrez
» trouver gîte ſans qu'on vous accueille,
» & arriver ſans qu'on vous invite. On
» n'y ſait pas dire choſes obligeantes,
» ni faire offres de bonne grâce; mais
» on n'eſt pas fâché de vous voir.

» J'ai encore des droits en Provence.
» Je ne puis me plaindre ni me louer
» beaucoup des Provençaux & des Gaſ-
» cons.

» Jamais je ne me plaignis du Viva-
» rais. Si un étranger y eſt preſſé de la
» faim ou de la ſoif, on s'empreſſe de
» fournir à tous ſes beſoins. »

L'hoſpitalité, compagne des mœurs
ſimples, avoit été en grande recomman-
dation. C'étoit la reſſource des voya-
geurs. Les troubadours en particulier,
voyageant de château en château, y

jugeoient les hommes ſur la réception qu'on leur faiſoit. Les jugemens que le moine de Montaudon fait ici, ont ſans doute rapport à la manière dont il avoit été lui-même traité. Il fait parler S. Julien, parce que c'étoit le patron que l'on invoquoit pour avoir de bons gîtes, & des aventures heureuſes. Les croiſades ayant ruiné la nobleſſe, & le nombre des aventuriers vagabonds augmentant toujours, il étoit tout ſimple que l'oraiſon de S. Julien parût moins efficace qu'autrefois.

Voici une autre pièce, qui paroît liée à la première, quoique ſur un ſujet très-différent. Il s'agit du fard des femmes.

» Quand toutes ces plaintes furent » finies, il s'éleva un autre procès où il y » eut bien du monde fâché. Les dames » & les moines ſe diſputèrent entre eux; » & les parties plaidèrent en forme.

» Les moines diſoient: Tout eſt perdu, » meſdames; vous nous faites grand tort

» en nous enlevant les *peintures*. C'eſt un
» péché de vous peindre ſi fort & de
» vous déguiſer de la ſorte : car jamais
» l'uſage de la peinture ne fut inventé
» que pour nous ; & vous vous rougiſſez
» tellement, que vous effacez les images
» qu'on ſuſpend dans nos chapelles.

» Les dames répondirent : La pein-
» ture nous a été donnée bien avant
» qu'on eût inventé les *ex-voto*, pour
» les moines grands & petits.

» Je ne vous ôte rien, dit une dame,
» en peignant les rides qui ſont au-
» deſſous de mes yeux, & en les effa-
» çant de manière à pouvoir traiter en-
» core avec hauteur ceux qui s'affolent
» de moi.

» Dieu dit aux moines: *Si vous le trou-
» vez bon*, je donne vingt ans pour ſe
» peindre aux femmes qui en ont moins
» de vingt-cinq. Soyez plus généreux
» que moi ; donnez-leur en trente.

» Les moines répondirent : *Nous n'en*

» *ferons rien.* Nous leur en donnerons
» dix par complaisance pour vous ; mais
» sachez qu'après ce tems, nous vou-
» lons être sûrs qu'elles nous laisseront
» en paix.

» Alors vinrent S. Pierre & S. Lau-
» rent, qui firent une bonne & ferme
» paix entre les parties ; l'un & l'autre
» ayant juré de la maintenir. Ils retran-
» chèrent cinq ans des vingt, & en
» ajoutèrent cinq aux dix. Ainsi fut vidé
» le procès, & les parties demeurèrent
» d'accord.

» Je vois le serment violé par celles qui
» devroient le tenir : cela n'est point
» honnête ; & j'en vois peu qui ne fauf-
» sent leurs promesses.

» Elles se mettent tant de blanc & de
» vermillon sur le visage, que jamais on
» n'en vit plus aux *ex-voto*, dont les
» offrandes sont accompagnées.

» Elles mêlent, avec du vif-argent,
» une quantité de drogues, (du cafera,

» du tifrignon, de l'angelot, du ber-
» ruis,) & s'en peignent sans mesure.
» Elles mêlent, avec du lait de jument,
» des féves, nourriture des anciens moi-
» nes, & la seule chose qu'ils demandent
» par droit ou par charité ; de sorte
» qu'il ne leur en reste plus rien. (Ils demandoient alors autre chose que des féves.)

» Quand elles ont rassemblé toutes
» leurs pommades, vous y compteriez
» plus de trois cents boëtes bien liées.

» Jamais S. Pierre & S. Laurent, dans
» la paix qu'ils firent, n'eurent intention
» de comprendre les vieilles, qui ont les
» dents plus longues que celles du san-
» glier.

» Elles ont fait pis encore que tout
» ce que vous venez d'entendre.....
» Elles ont amassé provision de safran,
» & l'ont fait tellement enchérir, qu'on
» s'en plaint outre mer, comme les péle-
» rins nous l'ont raconté. Mieux vau-
» droit-il

» droit-il qu'on le mangeât en ragoûts
» & en sauces, que de le perdre ainsi.
» Ou du moins il conviendroit qu'elles
» prissent les étendards & les armes des
» croisés, pour aller chercher outre mer
» le safran, qu'elles ont tant d'envie
» d'avoir. « (Le safran étoit fort en usage dans les cuisines; & se tiroit du levant.)

On diroit que le moine troubadour a voulu tourner en ridicule Dieu & les saints, autant que le rouge des femmes. Mais gardons-nous de l'en accuser. Les idées religieuses des tems grossiers se prêtoient à de pareilles extravagances. Autrement, combien de dévots mêmes pourroient être soupçonnés d'irréligion?

La satire de Pierre d'Auvergne contre les Troubadours parut au moine de Montaudon un modèle à imiter. Voici l'imitation, tout-à-fait digne d'un original impertinent. (Voyez PIERRE D'AUVERGNE.)

» Puisque Pierre d'Auvergne a chanté

» des anciens troubadours, je chanterai
» de mon mieux de ceux qui sont venus
» depuis, & je reprendrai, qu'il ne leur
» en déplaise, leurs mauvaises actions.

» Le premier est Guillaume de Saint-
» Didier. Il aime à chanter, il l'a fait
» agréablement ; mais, comme il ne
» parle point de galanterie & d'amou-
» reux désirs, ses chansons ne sont pas
» bien reçues.

» Le second est le vicomte de Saint-
» Antoni, qui jamais n'eut joie d'amour.
» Son premier essai de galanterie le dé-
» goûta. Trompé par sa dame, il cessa
» ses poursuites ; de quoi il pleure sans
» cesse.

» Le troisième est Miravals de Car-
» cassonne, qui compose de bonnes pa-
» roles, & donne souvent son château
» aux dames. Il n'y passe pas un mois
» de l'année ; il n'y tient pas fête au
» premier du mois ; ainsi celui qui le
» prend lui fait peu de tort. (Miravals,

dans ses expressions galantes, donnoit son château en fief à ses maîtresses.

» Le quatrième est Peyrols Auver- » gnat, qui a porté pendant trente ans » le même habit. Il chante mal de plus » en plus, & n'a rien composé de pas- » sable depuis qu'il est moine à Cler- » mont.

» Le cinquième est Gaucelm Faidit. » Il a épousé celle dont il étoit le ga- » lant, & qui alloit toujours à sa suite. » Nous n'avons point entendu dès-lors » ses fredonnemens ni ses éclats de voix, » & il n'a plus voulu chanter que depuis » Uzerche jusques à Agen.

» Le sixième est Guillaume Adhé- » mar, le plus mauvais jongleur qui fut » jamais. Il a reçu quantité de méchans » habits; il a chanté dans un tems où il » étoit à peine d'un trentième (peut-être » dans le profit de sa troupe.) Je le vois » toujours pauvre & misérable.

» Le septième est Arnaud Daniel,

» qui de ſa vie ne compoſa de bons airs.
» Mais il fait des paroles que perſonne
» n'entend. Ses chanſons ne valent pas
» une aiguille, depuis qu'il chaſſa le liè-
» vre avec le bœuf, & qu'il navigua
» contre la marée. (Ces expreſſions déſi-
gnent les vains efforts d'un homme ſans
génie.)

» Le huitième eſt Trémoléta le Cata-
» lan, qui fait des airs plats, dont le
» chant ne vaut rien. Il a grand ſoin
» de ſes cheveux, & ſans la poudre
» qu'il y met, il y a trente ans qu'ils
» ſeroient blancs.

» Le neuvième eſt Arnaud de Mar-
» veil, que je vois toujours maltraité.
» Sa dame a tort de ne lui être pas
» plus favorable; elle à qui ſes yeux
» crient continuellement merci, par les
» larmes qu'il verſe en chantant.

» Le dixième eſt Saïl de Scola, qui
» de bourgeois ſe fit jongleur à Berge-
» rac, & y fit le commerce: puis ayant

» tout vendu, il s'en va débiter à Nar-
» bonne ses méchans vers.

» Le onzième est Giraudet le Roux,
» qui vit des chansons d'autrui, & dé-
» plaît à tout le monde. Comme il
» avoit bonne opinion de lui-même, il
» quitta le fils d'Alphonse, qui l'avoit
» élevé.

» Le douzième est Folquet de Mar-
» seille, petit mercier, qui fit le serment
» d'un fou lorsqu'il jura de ne plus faire
» de chansons. On tient pour certain
» qu'il s'est parjuré.

» Le treizième est mon voisin Guil-
» laume le marquis. Je ne veux pas dire
» ce que j'en pense. Avec ses mauvaises
» chansons, il a toujours empiré, com-
» me un vieux damoiseau portant barbe
» & moustache. «

» Le quatorzième est Pierre Vidal. Il
» n'a pas tous ses membres entiers; &
» il faudroit une langue d'argent à ce
» vilain. Depuis que de pelletier qu'il

» étoit il s'est fait chevalier, la tête lui a » tourné. (Voyez l'article de PIERRE VIDAL.)

» Le quinzième est Guillaume de » Ribes, qui est mauvais en tout & par » tout. Il veut toujours chanter, quoi-» que sa voix soit rauque & cassée. Il » voudroit bien s'avancer s'il avoit de » quoi. Mais nous ne le vîmes jamais » que mal vêtu. Toujours dans la misere, » il est rebuté de tout le monde. «

A la suite de cette satire, on trouve un trait contre l'auteur satirique lui-même :

» Le seizième, & c'en est assez, est le » faux moine de Montaudon, qui atta-» que tous les autres, & qui préfere le » lard à Dieu : il mériteroit d'être pendu » en l'air pour avoir fait des vers & des » chansons. «

Comment le moine de Montaudon, & son modèle Pierre d'Auvergne ont-ils pu mettre si peu d'esprit dans leurs

ſatires? C'eſt peut-être la plus grande preuve du défaut de talent, puiſque rien n'eſt plus facile que d'aſſaiſonner d'un peu de ſel la cauſticité. De tels poëtes ſatiriques ne ſeroient point lus aujourd'hui, malgré l'amuſement que trouve un certain public dans les querelles ſcandaleuſes, qui déshonorent ſouvent la littérature.

Un moine de Montmajour, dont Noſtradamus parle ſouvent, & qu'il fait mourir en 1355, ſuivit cependant les traces de ces deux auteurs. L'hiſtorien dit qu'afin de n'être pas connu comme une méchante langue, il finit ſa pièce par des vers contre lui-même, où il s'accuſoit d'être un faux moine, qui avoit quitté pour les plaiſirs le ſervice de Dieu, & qui de ſa vie ne fit & ne chanta rien de bon. C'eſt ainſi qu'on joint à la méchanceté les artifices de la ruſe, aux dépens de ſon honneur.

CXXII.

MAÎTRE BERNARD D'AURIAC.

Ce troubadour, connu ſeulement par quatre pièces, étoit né ſans doute dans le château d'Auriac, diocèſe de Touloufe. Sa qualité de *maître* n'annonce pas un gentilhomme. Il vivoit encore à la fin du treizième ſiècle, après les Vêpres ſiciliennes, puiſque les ſuites de cette affreuſe tragédie ſont le ſujet de ce qu'il a laiſſé de plus curieux.

On ſait comment la Sicile fut inondée du ſang des François en 1282. Pierre III, roi d'Aragon, voulant dépouiller Charles d'Anjou, avoit eu beaucoup de part au complot qui produiſit le maſſacre. Le pape Martin IV, François, & ami de la France, excommunia le prince eſpagnol, lui ôta ſa couronne par une bulle, & la donna à Charles de Valois.

Une croisade fut publiée pour l'exécution de cette sentence : car toutes les guerres que suscitoit la cour de Rome, elle en faisoit des guerres saintes, où l'indulgence plénière assuroit le salut des combattans. Bernard d'Auriac s'exprime comme si le succès étoit infaillible.

» Le roi des Francs veut déployer ses » étendards ; on verra les fleurs de lis » par mer & par terre. Les Aragonois » & les mal-courtois Catalans verront » quelles gens sont les François. On » entendra dans l'Aragon *oui* & *nenni*, » au lieu de *oc* & *no* ; (le françois au lieu du provençal.) » Celui qui veut » maintenant moissonner les fleurs de » lis, ne connoît pas les jardiniers qui » assemblent tant de riches barons pour » les garder. Ils sont trois, dont chacun » est plus riche roi que le roi de Barce- » lone. Dieu & la foi sont avec eux ; & » quand ils auront franchi le mont Ca- » nigou, (dans les Pyrénées) ils ne laiss-

» feront fur pied ni tours ni palais. Ca-
» talans, qu'il ne vous déplaife, fi le roi
» de France va bien armé. Il veut voir
» ce que vous valez, & vous abfoudre
» avec la lance & le bourdon : car vous
» reftez dans l'excommunication trop
» long-tems. «

Ces trois jardiniers des fleurs de lis font Philippe le Hardi roi de France, Charles d'Anjou roi de Naples, & Charles de Valois que le pape faifoit roi d'Aragon. Il en fut de leur croifade comme de tant d'autres, malgré de fi belles prédictions : elle ne réuffit point, & produifit beaucoup de mal. Philippe le Hardi mourut au retour de fon expédition ; Charles d'Anjou ne put recouvrer la Sicile ; & les excommuniés confervèrent l'Aragon, en dépit du pape & des princes françois.

Dans une autre pièce, le troubadour, parlant de fa maîtreffe, dit qu'il voudroit jouer feul avec elle une partie d'échecs,

& il emploie quelques termes du jeu, d'une manière équivoque où l'esprit paroît s'égayer aux dépens des mœurs. Peut-être attachoit-il un grand mérite à ce genre de plaisanterie, qui est presque toujours aussi dégoûtant que facile.

Ailleurs, il fait un éloge assez plat de Guillaume Fabri de Narbonne, poëte contemporain.



CXXIII.

ALBERT DE SISTERON.

Nos manuscrits distinguent un Albert ou Albertet de Sisteron, & un autre Albert de Gapençois; mais nous avons lieu de présumer que c'est un seul troubadour, nommé tantôt de Gapençois, parce qu'il naquit dans cette province; tantôt de Sisteron, parce qu'il fit un long séjour, & mourut dans cette ville. Les pièces attribuées à l'un ou à l'autre portent le même caractère, & paroissent sorties de la même plume.

ALBERT ou ALBERTET, dit l'historien provençal, fut du Gapençois, fils du jongleur Nazur qui avoit fait de bonnes chansonnettes. Il composa beaucoup de chansons, dont les airs étoient excellens, & les paroles médiocres. Il fut bon jongleur de cour, plaisant, &

divertiſſant les compagnies. Il demeura long-tems à Orange, & devint riche. Puis il alla demeurer à Siſteron, où il mourut. Ce récit confirme l'identité des deux Alberts.

Noſtradamus le fait gentilhomme de Siſteron, & rapporte des circonſtances remarquables. Albert, ſelon lui, aima la marquiſe de Malaſpina, une des plus belles & des plus illuſtres dames de Provence. (Une branche de cette maiſon s'y étoit effectivement établie.) Il en fut aimé; & ils ne pouvoient plus vivre l'un ſans l'autre. Leur union donna ſujet aux diſcours des médiſans. Enfin, la marquiſe le pria par lettre de s'éloigner; & lui envoya des habits, des chevaux, de l'argent. Albert obéit. On n'a pas ſu ce qu'il devint. Le moine des Iles d'or, ajoute Noſtradamus, dit qu'il étoit de la maiſon des marquis de Malaſpina; qu'il mourut de douleur à Taraſcon; qu'avant de mourir, il confia toutes ſes

chanſons à ſon ami Pierre de Valernes, en le chargeant de les préſenter à la marquiſe; mais que ce dépoſitaire infidelle les vendit à un troubadour d'Uzès, nommé Fabre, qui ſe les appropria, & s'en fit honneur; qu'on les reconnut pour être d'Albert; que Pierre de Valernes le déclara lui-même; que Fabre fut arrêté, & condamné au fouet, ſelon les lois impériales, pour avoir uſurpé le bien d'autrui; enfin, que Hugues de Saint-Céſaire a prétendu qu'Albert étoit de Taraſcon, & qu'il célébra dans ſes chanſons la comteſſe de Provence, les marquiſes de Saluces & de Malaſpina, dans le tems que Philippe le Bel céda la moitié d'Avignon à Charles-II roi de Sicile & comte de Provence; c'eſt-à-dire, en 1290.

La reſſemblance du nom aura fait confondre cet Albert avec Albert marquis, pour ce qui regarde ſon origine. Quant à ſes amours avec la marquiſe

Malaſpina, ils paroiſſent conſtatés par ſes ouvrages. Dans un de ſes envois, il nomme Guillelma Malaſpina, dont il fait un grand éloge. Il parle ſouvent d'une dame de haute extraction, & ſe trouve bien hardi d'avoir oſé aſpirer à elle. Il ſe plaint ailleurs d'être relégué pour ſa folie dans un pays étranger, où il ne lui vient aucun meſſage de celle qu'il aime, & qu'il ne quittera jamais pour accepter une autre. Le témoignage cité par Noſtradamus eſt donc vrai à cet égard.

Je voudrois pouvoir vérifier de même le fait du plagiat, & de la punition qui le ſuivit. Nous trouvons un Fabre d'Uzès, troubadour, dont il exiſte deux pièces; mais nous ne trouvons pas d'autre preuve. Du reſte, l'exemple eſt curieux & inſtructif. Il prouve qu'on regardoit comme une propriété reſpectable les productions de l'eſprit, & la réputation qu'elles procurent. Le mépris

public ſupplée aujourd'hui aux lois contre cette eſpèce de vol.

Les pièces d'Albert fourniſſent peu de matière à un extrait.

Dans une tenſon, il propoſe à un autre troubadour, qu'il nomme moine, la queſtion ſuivante : » Leſquels valent » mieux des Catalans ou des François ; » des peuples de Gaſcogne, Provence, » Limouſin, Auvergne & Viennois, ou » de ceux qui habitent la terre des deux » rois ? (la partie de la France, ſoumiſe immédiatement aux couronnes de France & d'Angleterre.) » Car vous ſavez » comme ils ſe comportent tous ; & je » ſuis bien aiſe d'apprendre de vous » quels ſont ceux en qui il y a le plus » d'honneur. «

On s'attend que les qualités les plus eſſentielles ſerviront à décider la queſtion. On ſe trompe. Les deux interlocuteurs conviennent d'un principe : c'eſt que ceux-là valent mieux que les autres,

qui aiment à donner, qui reçoivent bien les étrangers, & qui leur font bonne chère. Albert prétend qu'on ne trouve point cette générosité en France & dans le Poitou. Le moine soutient au contraire, que nulle part on ne fait de plus beaux présens ni de plus beaux festins. Chacun s'obstine dans son opinion ; & la dispute n'est point décidée.

Dans une autre tenson, Albert demande à Peyre, Lequel mérite d'être préféré par sa maîtresse, du chevalier qui se ruine en faisant pour elle beaucoup de dépense, ou de celui qui, en faisant la même dépense, trouve le moyen d'arranger encore bien mieux ses affaires ?

Peyre répond que celui qui ne dissipe pas son bien, en vivant honorablement, mérite la préférence comme le plus sage. Albert prétend que celui qui dépense sans y regarder, est plus amoureux que l'autre, qui partage ses soins entre sa

fortune & son amour. Peyre lui reproche de préférer la folie à la raison, & ajoute qu'il vaut mieux faire dire de soi, Un tel est généreux, que de faire dire, Un tel le fut.



CXXIV.

RAIMOND GAUCELM DE BÉSIERS.

Les pièces de ce troubadour, dont aucun écrivain ne fait mention, sont datées comme celles de Giraud Riquier, & renferment plusieurs traits intéressans pour l'histoire.

Dans un sirvente de l'an 1262, l'auteur déplore la perte du *noble bourgeois* de Bésiers, Giraud de l'Inhan, qu'il appelle son bon seigneur, & dont il loue la générosité & la bravoure. Il prie saint Michel de le présenter à Dieu; & la Vierge, de le mettre dans la compagnie du *baron* saint Jean.

Giraud de l'Inhan étoit un gentilhomme, seigneur du château de ce nom près de Bésiers. La qualité qu'on lui donne, de *noble bourgeois*, étonne d'a-

bord ; mais il eſt aiſé d'en découvrir le fondement. Le gouvernement municipal s'établiſſoit de jour en jour, comme une barrière contre la tyrannie des ſeigneurs ; & les ſouverains l'avoient ſouvent favoriſé, ſoit pour affoiblir ces mêmes ſeigneurs trop accoutumés à l'indépendance, ſoit pour avoir de l'argent en vendant la liberté au peuple. Comme la bourgeoiſie jouiſſoit de grands priviléges, & trouvoit la ſécurité dans ſes propres forces, la nobleſſe du voiſinage cherchoit quelquefois à s'y faire incorporer. On conſerve un acte de l'an 1185. par lequel Roger II, vicomte de Béſiers, accorde à quiconque viendra s'établir dans cette ville, d'être libre & indépendant, tant de lui-même, que de tout autre ſeigneur, comme l'étoient les autres habitans de la même ville *. Auſſi la fierté des bourgeois ne le cédoit-elle

* Hiſt. du Languedoc, tome 3. p. 69.

point à celle des nobles. Témoin ce que nous avons raconté au sujet du vicomte Trancavel. Un chevalier, de son consentement, insulte un bourgeois de Bésiers; toute la ville se soulève; le vicomte promet satisfaction, & c'est néanmoins dans son sang que le bourgeois offensé croit devoir laver son honneur. (Voyez OGIER.) Le gouvernement municipal produisit de grands biens, en animant les âmes par des sentimens de liberté; mais la liberté devint trop souvent licencieuse, & reçut ensuite un frein par l'accroissement de la puissance royale.

La vicomté de Bésiers fut réunie à la couronne, sous le règne de Louis VIII. Il n'est donc pas étonnant que Raimond Gaucelm se montre attaché aux rois de France, dans un sirvente de l'an 1270 sur la mort de saint Louis. Il exhorte les chrétiens à le venger sur les Turcs; il reproche aux gens d'église de s'endormir, & de dispenser de la croi-

sade pour de l'argent ; il prie la Vierge de donner longue vie au roi Philippe (le Hardi,) & de le préserver du péché. La dévotion à la Vierge, dont nous trouvons ici tant de traces, étoit fort prêchée par les ordres mendians : elle échauffoit même fort souvent l'imagination des troubadours, comme on l'a vu plusieurs fois.

Autre sirvente sur la croisade. L'auteur charge son jongleur de le chanter à Aimeri de Narbonne, pour qu'il aille venger les saints lieux. Cet Aimeri, fils aîné du vicomte de Narbonne, s'étoit croisé dans le dessein d'accompagner saint Louis. Des affaires domestiques le retinrent. Les zélateurs vouloient qu'on sacrifiât tout à de pareilles entreprises, où il n'y avoit rien à gagner.

Nous ne parlerons point de quelques pièces dignes d'oubli. Il s'agit dans une, de Raimond Gaulcem de Sabran (seigneur en partie d'Uzès,) dont notre

poëte entend dire tant de bien, qu'il l'aime de tout ſon cœur.

Voici un morceau intéreſſant, ſoit par l'ingénuité, ſoit par les ſentimens qui y règnent.

» Je ne puis preſque aller nulle part, » qu'on ne me demande: *Raimond Gau-* » *celm, n'avez-vous rien fait de nou-* » *veau?*... Je ſuis bien aiſe, lorſque » j'entends dire de moi, *Voilà celui qui* » *fait des couplets & des ſirventes.* Ce n'eſt » pas que je veuille qu'on me donne des » robes; car j'en ai ſuffiſamment, & je » ſais où en trouver. Mais je ſuis charmé » de voir que mon talent m'attire des » careſſes & des prévenances, de la part » des gens de mérite. Je n'y gagnai ja- » mais ni château, ni maiſon, ni le quart » d'un *clermontois*, (eſpèce de monnoie.) » Au contraire, il m'en a coûté la valeur » de cinq cents tournois. Mais je les re- » grette d'autant moins, que mon nom » en eſt devenu plus fameux.

» Celui pourtant qui dit que c'est mal » fait de donner, ment comme un joueur » de musette. (Les jongleurs, les joueurs d'instrumens ressembloient beaucoup aux charlatans d'aujourd'hui.) » Celui qui » donne est loué par-tout ; on n'estime » guère celui qui ne donne rien....

» Cependant je ne vois personne invi» ter les pauvres à sa table. Combien de » gens s'enferment pour manger, & se » cachent plus que les oiseaux ne cachent » leur nourriture ! Je connois des prélats, » des seigneurs de terres, & des bour» geois, qui changent tous les mois » d'habits, sans jamais en donner à aucun » pauvre. «

Ces petits détails ne sont point du tout méprisables, s'il en résulte une connoissance des mœurs & un mouvement d'humanité.



CXXV.

CXXV.

AMANIEU DES ESCAS.

Nous regrettons de n'avoir point de vie de ce troubadour. Ses ouvrages ſont très-inſtructifs, & prouvent qu'il tenoit un rang conſidérable dans le monde. On trouve un Giraud d'Amanieu parmi les chevaliers gaſcons qui, en 1217, vinrent au ſecours du comte de Toulouſe contre Simon de Montfort. Peut-être Amanieu des Eſcas ſortoit-il de la même famille. Le nom *des Eſcas* paroît catalan, & ne ſe trouve pourtant point dans la chronique manuſcrite du moine de Ripoll, contenant la liſte des familles nobles de Catalogne. Ce qui paroît certain, c'eſt que notre poëte vivoit à la fin du treizième ſiècle, ſous Jacques II roi d'Aragon. Il parle d'un roi Jacques d'Aragon, qui eſt roi de Sicile malgré

les François & les Romains. Ce prince, frere & successeur d'Alphonse III en 1291, posséda en effet la Sicile, malgré les efforts de Charles d'Anjou protégé par la cour de Rome. Il n'y renonça qu'en 1294; & alors les Siciliens couronnèrent son frere Frédéric. Amanieu se montre fort attaché à la maison d'Aragon, comme un sujet à ses souverains.

La première de ses pièces est un *vers* ou poëme adressé à une dame, dont il gémit d'être éloigné. Elle est tissue de proverbes, encore en usage pour la plupart. Ne seroit-ce point un goût espagnol? Les proverbes de Sancho amusent; ceux-ci ennuient: mais il faut connoître un genre de composition original.

» Vous ne pouvez savoir combien je » vous aime, si je ne vous le dis; non » plus qu'on sait *le baiser donné à une* » *personne qui dort.* Vous savez, il est

» vrai, que je vous aime; mais vous » ignorez l'excès de ma flamme. J'é» prouve la vérité du proverbe, *Tel croit* » *se chauffer, qui se brûle.* Dans les com» mencemens, je trouvois une douceur » infinie à vous voir. Cette douceur est » tout-à-fait changée en amertume.... » Dieu fasse venir le jour où vous porte» rez une partie de ce fardeau acca» blant!.... Amour qui ne va que d'un » côté, est à demi-perdu. Il doit se par» tager par moitié entre l'ami & l'amie: » ils s'aident mutuellement suivant ce » proverbe que je goûte beaucoup: » *Avec une main, on lave l'autre, & les* » *deux lavent les yeux & le visage....* » J'espere de toutes vos bonnes qualités, » que vous ne serez pas toujours sans » pitié. *Après la pluie viendra le beau* » *tems.* Mais je suis effrayé d'un autre » proverbe, *Mal d'autrui n'est qu'un son*» *ge.* Quoi qu'il arrive, je vous dirai » que, *Souffrance est pire que la mort....*

» Vous trouverez quantité d'autres » amans, plus beaux & plus grands sei» gneurs que moi. *Tout ce qui reluit n'est* » *pas or.* Tel vous sourit & vous salue » gracieusement, qui ne le fait que » pour nuire; & l'on croit souvent avoir » un bon ami, où l'on n'a pas un demi » ami. Ne vous fâchez point, si je vous » dis qu'un fidelle ami est un trésor au» dessus de l'or & de l'argent, & qu'au » besoin l'*ami vaut mieux que tour forti*» *fiée*..... Tel est l'ami que vous trou» verez en moi: si vous me maltrai» tez, ce sera vous faire tort à vous» même....

» Quand on ira & viendra, se deman» dant s'il n'y a rien de nouveau: Oui, » dira-t-on, Amanieu des Escas se meurt » d'amour pour sa mie. A quoi on ne » manquera pas de répondre: *Maudite* » *soit de Dieu toute dame sans merci!* Vos » rigoureux refus me rappellent le pro» verbe: *Qui veut avoir des amis, se*

» *garde bien d'être dans la nécessité.* Vous » me voyez périr, sans daigner me sau- » ver la vie; & je vérifie ce mot, *A bien* » *servir, mauvais salaire.* Si vous m'ai- » miez, vous viendriez à mon secours; » car *au besoin on connoît l'ami*...... » Quand je serai mort, vous regretterez » de ne m'avoir pas sauvé : *Après la* » *mort le repentir*; mais il ne sera plus » tems....

» Vous êtes plus absolue sur moi que » tous les maîtres du monde...... Le » roi James (Jacques) d'Aragon, roi » de Sicile malgré les François & les » Romains, n'a pas acquis tant de gloire » pour un roi, que vous pour une dame. » Arnaud de Saga & Pons d'Aragon » n'ont pas tant de renommée, pour » des chevaliers *, que vous pour une

* Il y avoit en Catalogne une maison illustre de Saga, qui finit sous Jacques II dans Arnaud de Saga. Dans la même province étoit une

» dame : si ce n'est que merci vous man-
» que, dont bien me fâche. Jamais vous
» ne serez recherchée d'un amant plus
» tendre & plus sincère. Mais *autant vous*
» *importe du ras comme du tondu.* Pour
» Dieu, ayez pitié de moi. Merci, ma-
» dame ; pour Dieu, merci. «

La seconde pièce renferme les leçons de l'auteur à une demoiselle de qualité, qui, étant au service d'une dame, vouloit apprendre l'art de se bien conduire. De même que, parmi les hommes, la jeune noblesse ne rougissoit point des fonctions, serviles en apparence, de pages ou d'écuyers ; parmi les femmes de même, elle pouvoit remplir les fonctions réservées aujourd'hui aux femmes de chambre. C'étoit apparemment un effet de la pauvreté, & un moyen d'éduca-

maison de Pons également ancienne ; & un Guillaume de Pons se signala dans les guerres de Sicile entre les maisons d'Anjou & d'Aragon.

tion: Au lieu de proverbes, on trouvera ici plusieurs choses remarquables, & sur les usages du tems, & sur la dangereuse galanterie qu'on permettoit aux demoiselles.

» Un matin du mois de mai, comme » je rêvois aux moyens de voir une » beauté que j'aime, je rencontrai une » jolie demoiselle. Je m'approchai en la » saluant. Elle me prit par la main, me » conduisit dans un lieu écarté, me fit » asseoir sur un banc auprès d'elle: Sei» gneur Amanieu des Escas, je vous prie » de m'enseigner sincérement ce qu'une » demoiselle doit faire pour se bien con» duire, pour s'attirer de la considéra» tion, & éviter tout ce qui pourroit lui » faire tort dans le monde.

» Amie, lui répondis-je, je le ferai » volontiers, quoique vous ayez dix fois » plus d'esprit que moi. Mais plus on en » a, plus on demande conseil.

» D'abord, je vous conseille de vous

» lever toujours de si bonne heure, que
» lorsque votre dame vous appellera,
» elle vous trouve chaussée, habillée &
» ajustée proprement. Avant de vous la-
» cer, il faut vous laver les mains, les
» bras & le visage. Après cela, ma chère
» amie, lacez-vous bien serré. N'ayez
» pas les ongles si longs qu'on y voie du
» noir. Ayez soin sur-tout de la propreté
» de votre tête. Ce qu'on en voit le plus
» doit être le plus soigné. Blanchissez vos
» dents tous les matins. Faites tout cela
» avant que personne vous voie. Il faut
» prendre un miroir, pour examiner s'il
» n'y a rien qui puisse déplaire, & le
» réformer.

» Préparez dès le matin tout ce qu'il
» faut pour le lever de votre dame, afin
» de ne la pas faire attendre. Mais n'en-
» trez auprès d'elle qu'après le lever de
» son mari, à moins qu'elle ne vous ap-
» pelle ; & en ce cas, allez savoir ce
» qu'elle désire de vous. (On croit en-

tendre des préceptes pour une femme de chambre.)

» Si elle veut se lever, que sa robe » soit prête sans qu'elle vous la demande. » Avant qu'elle sorte du lit, apportez-lui » du fil & une aiguille, un peigne & tout » ce dont elle aura besoin pour se coëffer » & parer sa tête. Vous ne la quitterez » point, que vous ne lui ayez rendu tous » les services que vous devez remplir » auprès de sa personne. Quand elle sera » habillée, remettez-lui en main un mi- » roir, afin qu'elle voie s'il n'y a pas » quelque lacet ou ruban, ou autre » chose en mauvais ordre. Ensuite, » qu'elle trouve de l'eau claire & propre » pour se laver les mains & le visage. » Donnez-lui aussi-tôt un linge pour » s'essuyer. Examinez bien par tout son » habillement, s'il n'y manque rien. »

Enfin la toilette est finie. Un troubadour grand seigneur auroit dû, ce semble, nous épargner ces petits détails. Il

conduit sa demoiselle à des fonctions plus importantes.

» Alors, vous pourrez aller & venir » dans la salle ; y saluer honnêtement » ceux qui s'y trouveront ; leur répon» dre d'une manière gracieuse, sans vous » trop presser de parler.

» Soyez posée dans votre démarche, » & modeste dans vos regards, quand » vous irez entendre la messe. Que votre » vue ne s'écarte point de côté & d'au» tre ; mais ayez les yeux baissés, ou » tournés vers l'autel, sans parler ni haut » ni bas. Au sortir de l'église, si quel» qu'un vous attaque de conversation, » causez avec ceux qui se présentent, » mais sans bruit & sans dispute : car » rien ne déplaît tant qu'une demoiselle » qui crie. Les gens les plus sensés disent » que c'est chose très-indécente d'avoir » sa jupe, son *surcot*, & tout autre vête» ment décousu.

» Quand l'heure du manger sera

» venue, & qu'on aura servi, faites vous » apporter de l'eau fraîche, & trempez-» en votre vin de maniere qu'il ne puis-» se vous faire mal. Car une dame & » une demoiselle sont perdues sans res-» source, pour peu qu'elles aient fait » d'excès de vin..... Ne pressez point » ceux qui sont autour de vous de man-» ger. Il est mal-séant de presser ainsi un » homme qui se porte bien : c'est à lui » de manger ce qu'il lui faut. Mais s'il a » envie de quelque chose, présentez-le » lui honnêtement. Coupez ce qui sera » sur la table. Les conviés seroient peu » honnêtes, s'ils n'en partageoient la » peine avec vous. Après le repas ; lors-» que votre dame aura lavé ses mains » & rincé sa bouche, lavez-vous aussi : » car il n'y a rien de si sain que de se laver » après avoir mangé. Si vous allez laver » au buffet ; tâchez d'avoir compagnie ; » de peur qu'on ne fasse de mauvais » jugemens. «

» Ensuite, lorsque tout le monde
» prendra séance, je vous avertis de vous
» placer, si vous pouvez, au-dessous
» de votre dame; & laissez autant qu'il
» sera possible deux siéges entre elle &
» vous. «

Voici l'article délicat. Il s'agit de la galanterie. On ne doit pas attendre du troubadour une morale bien sévère; mais ses conseils respirent l'honnêteté, & renferment peut-être ce que les leçons de la chevalerie avoient de plus important pour les demoiselles :

» Si quelqu'un veut faire le galant
» auprès de vous, ne faites point la revê-
» che. Défendez-vous par de jolis &
» agréables propos. Si le galant vous
» ennuie, demandez-lui quelles sont les
» dames qui lui plaisent le plus, des
» Gasconnes ou des Angloises. Vous
» mettrez la chose en dispute, & appel-
» lerez quelqu'un de la compagnie, pour
» vous accorder & vous juger. N'usez

» jamais de discours rudes & désobli-
» geans, envers ceux qui vous recher-
» cheront ainsi d'amour. Il faut traiter
» poliment tout le monde, & n'indispo-
» ser personne contre soi. Vous avez
» cinq cents autres moyens de vous
» défaire des importuns, sans rien dire
» de malhonnête & sans leur manquer.

» Si vous êtes bien aise d'avoir un
» amant, que la beauté & la richesse
» ne réglent pas votre choix; car plus
» un homme a de beauté, moins il vaut
» s'il est sans mérite; & l'homme qui
» sait plaire à tout le monde, est bien
» au-dessus de celui qui n'est que riche.
» Choisissez donc un amant courtois &
» d'une naissance honnête. Quand il vous
» adressera son hommage, il doit vous
» parler ainsi: Madame, c'est de vous
» que je tiens mon cœur, mon corps,
» esprit & mon savoir; & c'est de vous
» que je serai toute ma vie le plus loyal
» serviteur, pour vous garder d'injure

» & de mal autant que je pourrai, &
» pour employer tout ce que j'aurai de
» savoir à exalter votre mérite. (Cette
espèce de formule est analogue à la loi
des fiefs. Il paroît singulier que le trou-
badour en fasse une déclaration d'amour
usitée.) » A quoi vous devez répondre :
» Bel ami, j'agrée votre hommage ; &
» à Dieu ne plaise que je fasse un autre
» amant. Si vous m'êtes loyal, vous ne
» me trouverez pas de moins bonne foi.
» Je serai toujours prête à vous récom-
» penser comme il faut de vos services,
» pourvu que vous me le rendiez sans
» fausseté, & qu'il ne vous échappe au-
» cun mot qui puisse blesser ma réputa-
» tion : autrement vous perdriez le fruit
» de vos assiduités.

» Étant ainsi d'accord de part &
» d'autre, vous pouvez recevoir de lui
» des joyaux, comme vous pouvez aussi
» lui en donner. Mais s'il vous faisoit
» quelque demande indécente, gardez-

» vous surtout d'y consentir : car s'il
» vous aime, il ne doit vous rien deman-
» der qui puisse vous nuire ou vous
» déshonorer, tant que vous serez fille.
» Cependant ayez soin de le flatter tou-
» jours de quelque espérance. Tant qu'il
» vous sera attaché, conservez pour lui
» les mêmes sentimens, sans écouter ni
» prendre pour serviteur aucun autre :
» vous devez n'en avoir qu'un. Il vous
» en viendra de toutes les espèces. Les
» uns emploieront les tendres regards ;
» les autres les soupirs. Quelques-uns
» vous attaqueront par des messages.
» Ceux-ci ont grand tort : le secret de
» leur amour est par-là connu de trois
» personnes au moins ; en quoi ils pè-
» chent contre la loi étroite de l'amour ;
» puisque plus il y a de confidens, plus
» l'amour est en danger, & le loyal
» amant doit cacher son amour à son
» pere & à son fils.

» D'autres ne s'en rapporteront qu'à

» eux-mêmes du soin de vous instruire
» de leurs sentimens. Ils vous diront
» que, de pardieu, de par votre mérite
» & votre noblesse, ils vous demandent
» un conseil. Depuis un an, diront-ils,
» je porte une plaie mortelle, dont je
» n'ai fait confidence à qui que ce soit,
» ni homme, ni femme, ni parent, ni
» ami ; mais je ne saurois plus durer
» contre la violence du mal. Et comme
» il est naturel de chercher sa guérison,
» que je ne puis la trouver qu'auprès de
» vous ; il faut que je vous déclare que
» cette plaie vient d'un dard lancé par
» vos yeux dans mon cœur ; qu'il en
» est tout embrâsé ; que le remède est
» en vos mains, si vous voulez m'agréer
» pour serviteur : autrement ma mort est
» certaine. «

Celui qui vous parle ainsi, *madame la marquise*, mérite que vous lui fassiez une réponse courtoise en ces termes : » Ami, je vous trouve de si

» bonne foi, si aimable, si sage, si rete-
» nu, si discret, qu'il n'y a point de
» bonne & belle demoiselle ou pucelle,
» voulant aimer un chevalier ou écuyer,
» qui ne tienne à honneur d'être aimée
» de vous & de vous aimer. N'étoit la
» parole que j'ai donnée à celui dont
» mon cœur ne se détachera jamais,
» non plus que le sien de moi, je vous
» retiendrois sans balancer à mon ser-
» vice. Mais ni moi, ni aucune autre
» femme ne sera jamais digne d'estime,
» qui aimera de deux côtés ; & toute
» personne qui aime en deux endroits,
» n'aime pas sincérement. Puisque vous
» voulez aimer, cherchez tant çà & là, que
» vous obteniez les bonnes grâces d'une
» dame sans partage. En parlant ainsi,
» vous pourrez congédier les amans, &
» conserver votre réputation.

» A l'égard de l'amant qui s'explique
» par messager, chargez son confident de
» lui dire que jamais vous ne voudrez de

» lui, ni de tout autre qui se servira de
» pareils moyens. Et en effet vous devez
» fuir comme une peste de tels amans,
» dont vous vous trouveriez mal à la
» fin. «

Rien ne donne plus de force aux préceptes que les exemples. Le poëte insiste sur cette importante leçon.

» Apprenez à vous conduire, com-
» me faisoit la courtoise & bien apprise
» comtesse de Rhodez, quand elle étoit
» fille. Le brave comte de Comminges,
» son pere, le lui avoit enseigné, lui qui
» ne fit jamais de faute dans sa vie : ce
» qui l'a élevé en réputation au-dessus
» des autres comtes. Je vous citerai en-
» core la source de toute raison & de
» toute honnêteté, madame Rogesta, si
» célèbre du côté de la vertu & de l'es-
» prit, sans jamais avoir donné prise sur
» elle, non plus que sa mere & le com-
» te N*** son pere, de qui il ne vint
» rien que de parfait. Prenez encore pour

» modèle madame Guillelmine de l'Isle, » accomplie en tout point, remplie de » grâces, également aimée de Dieu & » des hommes, qui donna de si bonnes » leçons à sa cousine madame Tiburge, » dont la conduite & les manières sont » épurées comme l'or au creuset. Elle » en a élevé une autre, la belle Mar- » guerite de Gordon, qui lui sera tou- » jours honneur. Je puis encore vous » proposer pour modèle une autre Guil- » lelmine ; c'est la fille du seigneur Gas- » ton : sa beauté & ses excellentes qua- » lités illustrent la Gascogne, sa patrie. » Sachez encore comme s'est conduite » la belle Constance de Foix, la demoi- » selle la mieux élevée qui soit en deçà » de Barcelone & par delà. Apprenez » encore quelle fut la sagesse de la demoi- » selle d'Armagnac, si mesurée dans ses » démarches, & la plus gracieuse créa- » ture qui fut jamais. Considérez aussi » l'honneur & l'estime qu'acquiert de

» jour en jour la demoiselle Mascarosa
» d'Astaruch, qui n'a jamais que des
» choses obligeantes à dire & à faire.
» Réfléchissez bien à la conduite que
» toutes ces dames ont tenue, pour
» s'attirer la considération dont elles
» jouissent, en prenant de bonnes habi-
» tudes dès leur enfance. Et vous y par-
» viendrez comme elles; car jamais per-
» sonne de votre âge n'eut plus que
» vous tout ce qu'il faut pour plaire.
» Ainsi que le roi d'Aragon, par ses tra-
» vaux, a surpassé la gloire des plus
» grands princes, vous vous êtes distin-
» guée par votre raison & vos heureu-
» ses inclinations, au dessus de toutes les
» personnes de votre âge. Je prie Dieu,
» madame la marquise, qu'il vous per-
» fectionne de plus en plus, vous qui
» êtes la plus loyale dame que je con-
» noisse dans tout l'Aragon & dans tou-
» te la Catalogne.

» Je veux envoyer le jongleur Fal-

» conet à mon ſeigneur le roi d'Aragon,
» le chef de la valeur, pour ſavoir s'il
» approuve cet enſeignement; pour
» avoir auſſi les avis d'Arnaud de Saga,
» du comte d'Empurias, empereur d'a-
» mour, & du preux Ariador. Je les
» prie de me dire, s'il leur plaît, leſ-
» quelles ils jugent les meilleures parmi
» ces dames & demoiſelles. Et quand ils
» m'en auront dit leur ſentiment, vous
» pourrez alors, marquiſe, prendre
» exemple ſur celles à qui ils auront
» donné la préférence. «

Si je n'avois donné cette pièce que par extrait, j'aurois évité quelques longueurs ennuyeuſes. Mais ces longueurs même ont quelque choſe d'intéreſſant: on y voit comment les ſages d'alors s'occupoient gravement de minuties.

La troiſième pièce d'Amanieu des Eſcas contient des inſtructions pour un jeune damoiſeau. On nommoit ainſi les enfans des chevaliers ou des ſeigneurs.

L'amour ne pouvoit manquer de faire le principal objet des leçons de notre Mentor. Il veut former non un Télémaque, mais un héros galant du treizième siècle.

» Au tems de noël, tems du froid, » de la pluie, des vents & de la gelée, » étant en ma maison avec mes écuyers, » à nous entretenir de joie, d'armes & » d'amour, devant un feu clair & ardent, » & dans des chambres bien garnies de » nattes, après avoir bu vins rouges & » clairets, & nous être levés de table ; » un damoiseau désirant parler d'amour, » s'approcha de moi & me dit : Vous » avez la réputation d'être plus habile » en amour que personne ; vous savez à » merveille comme il naît, d'où il vient, » & de quoi il nourrit ses sujets ; en un » mot, vous n'ignorez de rien en cette » affaire, sur laquelle nous voulons nous » conduire entièrement par vos avis. » Enseignez-nous, à moi, & à tous tant

» que nous sommes à votre service, les
» moyens d'être bien venus & aimés de
» tout le monde. «

Je lui répondis : » Ami, je voudrois
» avoir toute la capacité que vous
» m'attribuez ; & à ce propos, je vous
» conseille d'abord de ne jamais donner
» à celui que vous aimez des louanges
» excessives, capables de lui faire tort
» & de vous en faire aussi, en vous atti-
» rant la réputation & le reproche de
» flatteur. Quelque vraies que soient les
» louanges prodiguées à un homme mé-
» ritant, il y a encore beaucoup à ris-
» quer : car pour un ou deux qui en
» conviendront, plus de cent vous accu-
» seront de mentir ; & cela ne sera hon-
» neur ni à vous ni à votre ami. Mais si
» vous avez envie de le louer, que la
» vraisemblance regne d'un bout à l'au-
» tre dans votre discours. Il faut tou-
» jours donner à tout ce qu'on dit une
» belle couleur. Et comme les peintres

» mettent des couleurs vives & brillan-
» tes à leurs ouvrages, il faut mettre
» dans toutes vos paroles un tel coloris,
» qu'on n'y puiſſe rien reprendre. Soit
» dit, pour vous faire ſentir que vous
» m'avez trop loué. Mais puiſque vous
» me demandez des conſeils ſincères, je
» vous en donnerai ſuivant ce que j'ai
» de connoiſſance. Non que j'en aie au-
» tant qu'il faudroit ; mais j'ai vu de
» quelle façon bien des gens ſe ſont
» gouvernés ; j'ai vu des hommes de
» toute eſpèce ; j'ai obſervé que les plus
» ſages profitoient des avis de perſonnes
» qui l'étoient beaucoup moins. Ainſi
» vous en vaudrez mieux, quand vous
» prendrez de mes conſeils.....

» Je vous exhorte d'abord à éviter
» la ſociété des ſots, des importans &
» des fous, de peur que vous ne paſſiez
» pour leur reſſembler. Évitez les diſ-
» cours moqueurs & médiſans, les men-
» ſonges & les trahiſons. Pour vous faire
» eſtimer

» estimer dans le monde, & pour être » bien venu auprès des dames, soyez » généreux, franc, hardi, toujours prêt » à dire des choses gracieuses. Soyez » propre dans votre habillement ; & si » vous ne pouvez avoir une robe de » drap fin, que l'habit aille bien à votre » taille, afin de réparer ce qui manque » à la beauté de l'étoffe. Si vous n'êtes » pas assez riche pour avoir une belle » robe, ayez des bas, des souliers, une » ceinture, une bourse & une dague » propres & galans : avec cela vous serez » bien mis, si votre tête est coiffée con- » venablement. Gardez - vous surtout » d'avoir une robe décousue. Il vaudroit » mieux qu'elle fût déchirée. Le premier » sent l'homme mal élevé, & le second » n'annonce que l'indigence. Il n'y a pas » grand mérite à être bien mis, quand » on est riche. Mais rien ne plaît tant, » & n'a plus l'air de courtoisie, que » d'être paré à peu de frais, quand on

» n'a pas de quoi. Et c'est ce que l'on
» apprend en suivant les cours & la
» galanterie.

» Celui qui veut réussir en amour
» auprès des dames, doit être habile à
» tout, afin que celle qu'il aimera ne le
» trouve jamais en défaut. Si vous ren-
» contrez quelque ami de la dame que
» vous avez en vue, tâchez de lui plaire,
» pour qu'il dise du bien de vous. Rien
» ne gagne le cœur comme les éloges
» qu'on entend faire de quelqu'un. Hom-
» mes & femmes se prennent à cet appât.
» Vous ne sauriez donc vous trop étu-
» dier à être généreux, franc & joyeux,
» afin que vos louanges parviennent aux
» oreilles de votre dame.

» Lorsque vous la verrez elle-même;
» ne soyez pas honteux de lui dire
» qu'elle a fait votre conquête. Si elle
» vous paye de reconnoissance, & qu'elle
» vous accorde ce que vous lui deman-
» dez, que personne n'en sache rien,

» pas même vos intimes amis. Plaignez-
» vous toujours de n'en pouvoir rien
» obtenir; parce que du moment que
» vous avez violé le ſecret, tous ſes pa-
» rens & amis vous en voudront mal :
» vous perdrez votre dame, & toutes
» les autres, qui vous regarderont com-
» me un traître ; car les dames ne peu-
» vent ſouffrir les étourdis & les indiſ-
» crets. Si donc celle que vous aimez
» vous traite bien dans le particulier,
» ſervez la bien en ſecret & ſans vous
» en vanter. Célébrez ſes louanges en
» public, de manière à lui concilier l'eſti-
» me des plus honnêtes gens. Au cas
» qu'elle vous donne des ſujets réels de
» jalouſie, & qu'elle vous nie ce que
» vous avez vu de vos propres yeux;
» dites-lui que vous êtes convaincu
» qu'elle a raiſon, & que c'eſt vous qui
» rêvez. Voilà par quelles façons on ſe
» fait eſtimer dans le monde & aimer
» des dames. Si vous agiſſez autrement,

» c'est une preuve que vous n'entendez
» rien à l'amour. «

Cette indulgence & ces égards pour une maîtresse infidelle entroient donc dans le code de la galanterie. Mais il paroît difficile à croire que la loi fût souvent exécutée.

» Les cours sont les meilleures écoles
» qu'on puisse fréquenter. Les bons s'y
» perfectionnent ; les plus imbécilles y
» acquièrent de l'esprit & de l'habileté ;
» on y apprend la courtoisie & l'usage
» du monde. Je sais que vous n'êtes
» pas assez riche pour y vivre, si vous
» ne vous attachez au service de quel-
» que seigneur qui voudra vous y mener.
» Il faut donc choisir un seigneur qui,
» par sa magnificence, cherche à s'avan-
» cer lui & ses gens. Tant que vous le
» verrez dans ces nobles dispositions,
» n'épargnez rien pour lui plaire. Rendez-
» lui vos services de bonne grace ; faites
» valoir par tout ses bonnes qualités ;

» cachez avec ſoin ſes défauts. Soyez » exact à ſon lever & à ſon coucher, s'il » convient qu'un écuyer y aſſiſte ; car » ſouvent lorſqu'un ſeigneur couche avec » ſa femme ou avec ſa mie, il ne veut » point avoir d'écuyer : en pareil cas, » vous ne devez point aller vers lui, » qu'il ne vous le diſe, de crainte d'être » importun.

» Il faut étudier tout ce qui peut » faire plaiſir à un maître. Cela n'em- » pêche point d'ouvrir les yeux ſur ſes » fautes, & de les lui dire, afin qu'il s'en » corrige ; pourvu que ce ſoit en parti- » culier & avec ménagement. Ne témoi- » gnez jamais ni chagrin ni jalouſie, ſi » vos camarades ont plus que vous ſa » confiance & ſes bonnes graces. Un ſei- » gneur en uſe comme il lui plaît avec » ſes gens. Il doit careſſer les uns, avoir » des égards pour les autres. S'il ne » peut donner à tous, il doit dédomma- » ger ceux à qui il ne donne point, par

» plus de familiarité, en leur accordant ;
» sur vous & moi qu'il comble de riches
» présens, la préférence pour coucher
» auprès de lui. Loin d'être fâché que
» votre seigneur tâche d'être aimé de
» ses gens, vous devez redoubler d'ar-
» deur à le bien servir.

» S'il a guerre au voisinage ou au
» loin, ayez un cheval de sept ans au
» plus, léger, vigoureux, docile au
» mors, auquel il ne manque rien quand
» il faudra marcher. Ayez des éperons
» bien attachés, des gambards bien fer-
» mes. Que tout le reste de votre armure
» soit fort, épais & juste à votre taille ;
» que votre camail ne soit ni trop lâche
» ni trop serré ; que votre ceinture soit
» forte....... Recommandez à votre
» écuyer de ne point laisser rouiller la
» cuirasse, le casque, le fer de votre
» lance. Ne manquez pas de regarder à
» votre harnois, s'il n'y manque ni cour-
» roies ni ardillons. Souvent on reste au

» coin de ſon feu, comptant qu'on aura » le tems de ſe tranquilliſer; & il faut » ſortir du lit avant le jour : car voilà le » repos qu'on trouve avec un maître » guerrier. Si le vôtre vous ordonne » d'armer, faites-y telle diligence que » perſonne ne ſoit en ſelle avant vous. » Si vous allez à un tournoi, faites tous » vos efforts pour gagner le prix, & » pour qu'on vous exalte au-deſſus des » meilleurs.

» Quand vous ſerez avantageuſement » connu, je vous donnerai pour ſei- » gneur un comte plein de mérite, cour- » tois, bien appris, & que j'aime fort. » C'eſt B. d'Aſtarat, qui a toutes les » qualités d'un bon chevalier. Il n'y a » dans toute la chrétienté ni comte, ni » duc, ni marquis, deux fois plus puiſ- » ſant que lui. C'eſt pourquoi je vous y » envoie. Dites-lui : Amanieu des Eſcas » vous ſalue; il vous mande que votre » mérite s'eſt tellement accru, qu'il veut

» toujours vous servir ; il m'a envoyé
» vers vous comme à son maître, afin
» que je vous serve pour l'amour de lui :
» je suis tout prêt à m'y dévouer toute
» ma vie, tant que vous le voudrez bien.
» Voilà ce que vous direz à ce brave
» comte. Je crois, gentil écuyer que
» vous êtes, qu'à son service vous ac-
» querrez beaucoup d'honneur, & que
» vous mériterez aussi les bonnes grâces
» de celles que vous aimez. AMEN. «

Notre poëte étoit verbeux & aimoit les petits détails, comme presque tous les écrivains qui ont précédé le bon goût ; mais les pièces qu'on vient de lire, renferment un fond de jugement peu ordinaire parmi eux. Je n'en dirai pas autant d'une longue épître à sa maîtresse, datée de l'an 1278, où il n'y a que des lieux communs.

CXXVI.

BERNARD DE VENZENAC.

Nous ne savons rien de certain sur la personne de ce troubadour, & nous ne trouvons qu'un trait remarquable dans ses pièces. Il a laissé quatre sirventes contre les mœurs du siècle, particulièrement contre le libertinage des femmes, & la complaisance des maris. » Ils font à cet égard, dit il, le commerce d'Espagne, qui rend trois cent » pour un. « C'est-à-dire, que pour un plaisir qu'ils prennent avec la femme d'autrui, on en prend trois cent avec les leurs. Est-ce une preuve qu'on fit alors avec l'Espagne un commerce si prodigieusement avantageux ? ou bien le poëte veut-il dire que le libertinage des femmes espagnoles n'avoit point de bornes ? Le sens naturel me paroît le plus

recevable, en réduisant l'exagération à une juste valeur, & en conjecturant que moins le commerce étoit commun alors, plus les profits en pouvoient être immenses pour quelques particuliers.

Bernard de Venzenac fait l'éloge d'un comte Hugues, jeune & brave seigneur, à qui il souhaite la victoire sur ses ennemis. La pièce étant adressée à l'évêque de Rhodez, & presque tous les comtes de Rhodez ayant porté le nom de Hugues, il est probable que l'éloge regarde un de ces seigneurs.



CXXVII.

PIERRE DE CORBIAN ou CORBIAC.

Ce troubadour, inconnu comme tant d'autres, fournit un article curieux, par une pièce où il étale sa science avec beaucoup de satisfaction, & qui donnera l'idée des connoissances dont on pouvoit se glorifier de son tems.

» Je suis riche d'esprit; & quoique je » n'aie pas de grands héritages, châ- » teaux, bourgs, ni autres domaines; » quoique je n'aie ni or, ni argent, ni » soie, mais pour tout bien ma seule » personne, je ne suis cependant pas » pauvre; je suis même plus riche que » tel qui auroit mille marcs d'or. Pierre » est mon nom. Le lieu de ma naissance » est Corbian, où j'ai mes parens & mes » amis. Mes rentes sont modiques; mais

» ma courtoisie & mon esprit me font
» vivre en honneur parmi les honnêtes
» gens. Je vais la tête haute, comme un
» riche; & en effet je le suis par le tré-
» sor que j'ai amassé, Plus précieux que
» l'argent, l'or & les pierreries, il ne
» peut périr, ni m'être enlevé par les
» voleurs; & loin de diminuer, il s'ac-
» croît de jour en jour. C'est ma scien-
» ce, que je vais déployer ici sommai-
» rement. «

Dans cet exorde peu modeste, on voit avec plaisir un homme heureux par les lettres, & méprisant le faux éclat de la fortune. Quelle que soit sa littérature, il a droit de l'appeler un trésor.

» C'est de Dieu, dit Salomon, que
» viennent toutes les sciences. C'est lui
» qui créa les dix ordres des anges, dont
» le plus parfait fut précipité dans les
» enfers, pour avoir voulu s'égaler à lu
» Il créa depuis le ciel, la terre qui est
» ronde & immobile, le soleil, la lune,

» enfin Adam & Eve qui, temés par le
» serpent, furent chassés du paradis. «

L'auteur parcourt l'histoire des patriarches, des juges & des rois Juifs, des prophètes & des Machabées; puis il vient à la vie de Jésus-Christ, à la passion, au martyre des apôtres; d'où il passe à ce qui arrivera au jugement universel. C'est en quoi il fait consister la première & la principale partie du trésor de sa science.

Voici la seconde, dont il fait peu de cas, quoique d'une acquisition plus difficile. Elle comprend les *sept arts* libéraux, la grammaire, la langue latine *qu'il sait très-bien*, la dialectique, la rhétorique, un peu de droit & du *décret* (de Gratien, sans doute;) beaucoup de musique suivant la méthode de Boëce & de Gui Arétin; l'arithmétique, la géographie, l'astronomie, l'indiction, l'épacte & le comput ecclésiastique; un peu de médecine théorique & pratique; la pharma-

cie, la chirurgie, la nécromancie, la géomancie, la magie, la divination; la mythologie *plus qu'Ovide & Thalès le menteur*. Les hiſtoires de Thèbes, de Troie, de Rome, de Romulus, de Céſar, de Pompée, d'Auguſte, de Néron, de Veſpaſien, de Tite qui prit Jéruſalem, des *douze Céſars juſqu'à Conſtantin*; (les idées ſe brouillent un peu dans cette tête ſi ſavante:) l'hiſtoire grecque, & celle d'Alexandre qui, en mourant, partagea ſes conquêtes entre ſes *douze pairs*; l'hiſtoire de France depuis Clovis, qui fut converti par S. Remi archevêque de Reims; de Charles-Martel, *qui établit les décimes*; de Pepin le Bref; les conquêtes de Charlemagne & de *Roland* contre les païens; l'hiſtoire du bon roi Louis qui mourut en combattant, & qui fut le roi le plus équitable, n'ayant perdu ni gagné aucune terre que ſuivant la juſtice, apparemment S. Louis.) L'hiſtoire des Anglois; comment *Brutus*

arriva de Troie dans la Bretagne, d'où il aborda en Angleterre, où il vainquit le *géant Corniëu*, & fit la conquête de tout ce pays qui fut diverſement partagé ſuivant le ſort; les obſcures prophéties de Merlin concernant les rois d'Angleterre, la mort douteuſe d'Arthur, les aventures de ſon neveu Gauvin, les amours de Triſtan & d'Iſſaut; (quelque roman lui avoit appris tant de choſes ſur l'hiſtoire :) enfin, l'hiſtoire des autres nations.

Il ſait bien encore le plain-chant, & chanter au lutrin, & faire des chanſonnettes, de bons vers, des paſtourelles, avec des poéſies amoureuſes & plaiſantes, des danſes, des retrouanges; & ſe faire aimer des clercs, des chevaliers, des dames, des bourgeois, des jongleurs, des écuyers, des ſergens ou ſerviteurs; & ſe donner pour ſage ou pour fou, ſelon les gens avec qui il ſe trouve.

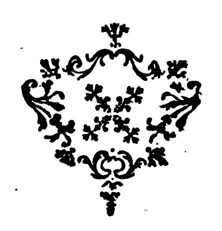
» Voilà mon tréſor & mon plaiſir;

» voilà une richesse, qui ne me donne
» point d'inquiétude : rien ne peut m'em-
» pêcher d'être gai tous les sept jours
» de la semaine. Je ne demande à Dieu
» que la santé du corps, de quoi me
» nourrir & me vêtir, & la grâce de
» faire mon salut. Ainsi finit le *Trésor*
» de maître Pierre de Corbian *. «

Ce *maître* Pierre de Corbian s'étoit vraisemblablement formé, pour la partie scientifique, à l'école de quelqu'un des célèbres docteurs du treizième siècle, dont il nous reste quantité d'*in-folio*, où l'on trouve fort peu de véritable science.

* Crescimbéni remarque dans ses additions, que le *Trésor* de Pierre de Corbian a fourni l'idée d'un Trésor semblable composé en vers italiens par Brunet l'aîné de Florence, & un autre Trésor en prose françoise, dont il s'est conservé dans la bibliothèque du Vatican une copie en parchemin, reliée en velours cramoisi, avec des apostilles de la main de Pétrarque.

Une pièce dévote, que nous avons encore de lui, eſt remarquable auſſi en ſon genre. C'eſt une prière à la vierge, pour laquelle il chante, dit-il, en langue *romance*, parce qu'en cette langue on ſe fait mieux entendre qu'en latin. Parmi les louanges qu'il lui donne, il obſerve que tous les chrétiens ſavent & croient ce que l'ange lui dit, *quand elle reçut par l'oreille Dieu qu'elle enfanta vierge*. Il compare la merveille de ſon enfantement à l'action du ſoleil, dont la lumière traverſe le verre ſans le rompre.



CXXVIII.

PIERRE & AUSTOIS DE MAENZAC.

» PIERRE DE MAENZAC, disent
» nos manuscrits, fut un pauvre cheva-
» lier de la terre du dauphin. Il eut un
» frere nommé Austois. Tous deux fu-
» rent troubadours, & ils convinrent
» ensemble qu'Austois auroit le château
» pour son partage, & Pierre, le profit
» de leurs compositions. Celui-ci com-
» posa pour la femme de Bernard de
» Tiersi, la chanta, l'honora & la servit
» si bien, qu'elle se laissa enlever par
» lui, & emmener dans un château du
» dauphin. Bernard, après avoir tenté
» inutilement de la ravoir par les voies
» canoniques, fit la guerre pour se la
» faire rendre. Mais le dauphin prit le
» parti du ravisseur, qui ne la rendit

» point. Pierre fut un homme bien fait
» & agréable. Il fit des chanſons plaiſan-
» tes, & des couplets divertiſſans par
» les paroles & par les airs. «

On aura, ſans doute, remarqué dans ce récit, l'accord ſingulier entre les deux freres. Leurs compoſitions étoient-elles ſi nombreuſes, ou ſi bien payées, qu'elles puſſent valoir les revenns d'un médiocre château ? Il n'en reſte que deux de Pierre, chanſons galantes fort communes. La dame qu'il enleva pouvoit les trouver excellentes.



CXXIX.

PIERRE CARDINAL.

Pierre Cardinal, un des troubadours dont les ouvrages méritent le plus d'attention, naquit au Pui en Velai de parens illuſtres. Nos manuſcrits ne font point connoître ſa famille, & ne diſent pas d'où venoit le nom de Cardinal. C'étoit peut être un de ces ſurnoms, que les nobles même d'ancienne race avoient quelquefois outre le nom de leurs fiefs, & qui étoient analogues ou à des qualités ou à des aventures particulières.

Élevé pour être chanoine de la cathédrale du Pui, Pierre *apprit les lettres, & ſut bien lire & chanter*, dit l'hiſtorien provençal. Apprendre les lettres ſe réduiſoit ordinairement alors à une teinture de grammaire, & de mauvaiſe phi-

losophie. Le principal mérite du poëte fut, comme on le verra, de bien connoître les hommes, & de les peindre avec force.

Une vocation forcée ne réussit guère que pour les esprits ou les ames foibles, qui se plient à toutes les impressions qu'on veut leur donner. Pierre sentit que la nature s'opposoit aux vues de ses parens; & il n'étoit pas d'un caractère à goûter le repos de la cléricature, tandis que l'activité de son génie l'entraînoit ailleurs. L'historien dit, que parvenu à l'âge d'homme, il prit goût pour les vanités du monde; car il se sentoit beau & jeune. Les passions de la jeunesse furent apparemment une des causes qui lui firent abandonner le canonicat, & exercer la profession de troubadour; mais le divorce qu'il fit bientôt avec la galanterie, & le genre grave de ses ouvrages, prouvent que les *vanités du monde* n'étoient pas le mobile de sa conduite.

Il composa peu de chansons, & excella dans les sirventes, qu'il remplit de bonne morale, quelquefois avec le défaut de l'obscurité. Il censuroit vigoureusement les folies du siècle; il n'épargnoit ni les mauvais ecclésiastiques ni les mauvais seigneurs; il bravoit la haine qu'attirent les vérités désagréables.

Ses mœurs & ses talens le rendoient, sans doute, respectable au vice même; puisque, loin d'être persécuté, il étoit accueilli honorablement. Il visitoit les cours, accompagné d'un jongleur qui chantoit ses sirventes. Les grands barons l'estimoient & le respectoient, malgré ses invectives contre les abus de la grandeur. Il fut particulièrement honoré, & reçut beaucoup de grâces du roi Jacques d'Aragon. (Ce doit être Jacques I, dont le regne finit en 1276.)

L'historien provençal termine sa vie par ces mots: *Et moi, maître Michel de la Tour, vous fais savoir que Pierre Car-*

dinal avoit bien environ cent ans lorſqu'il mourut. Et moi, ſuſdit Michel, ai écrit ſes ſirventes en la ville de Nîmes. Ce poëte a vécu au moins juſqu'à la fin du treizième ſiècle.

Nous n'avons de lui que trois chanſons. La première eſt un adieu à l'amour, dont il ſe plaint amèrement.

» Bien fou & bien dupe quiconque » s'attache à l'amour. Qui s'y fie le plus » eſt toujours le plus mal partagé. Tel » croit s'y chauffer, qui s'y brûle. Les » biens d'amour ſont long-tems à venir, » & les maux arrivent tous les jours en » foule. Il ne traîne à ſa ſuite que des » dupes, des inſenſés, des méchans. » Ainſi je fais divorce avec lui.

» Ma mie ne m'auroit point, ſi je ne » l'avois auſſi. J'ai pris la réſolution, » auſſi ſage que ferme, de lui faire » comme elle me fera. Si elle me trom» pe, elle ne me trouvera pas moins » trompeur; & ſi elle procède droit

» avec moi, je marcherai pour elle sur
» le même pied.

» Jamais je ne gagnai tant à aucun
» marché, que lorsque je perdis ma
» mie : en la perdant, je regagnai mon
» cœur que j'avois perdu. Bien peu ga-
» gne qui se perd. Mais perdre ce qui
» nuit, je pense que c'est un véritable
» gain. Par ma foi, je m'étois donné à
» telle qui me ruinoit, je ne sais pour-
» quoi......

» Jamais plus je ne serai à elle, ne lui
» ayant trouvé en aucun jour ni foi ni
» loi, mais tromperie & fausseté.....
» A loyale amie on doit être ami loyal.
» Mais il faudroit qu'à une trompeuse
» on rendit la tromperie. Puisse celle
» dont je me plains trouver qui la trom-
» pe & la mène rudement! «

On le voit dans la seconde chanson, un peu contradictoire à la première, vanter l'amour, mais se plaindre qu'il n'y en ait plus de véritable.

» Je

» Je chanterois quelquefois si j'étois
» amoureux & aimé. Quoique je ne sois
» ni l'un ni l'autre, je veux essayer de
» chanter une fois, comme je ferois pour
» ma mie si j'en avois une. Si ce bon-
» heur m'arrivoit, je serois l'amant le
» plus sincère. Ma mie auroit beau ne
» rien m'accorder : dès que j'aurois com-
» mencé à l'aimer, je serois toujours à
» elle uniquement. Je sais comme l'a-
» mour se mène. Grain d'amour, serré
» dans un cœur, en fait naître trois ; un
» plaisir, dix autres plaisirs ; une joie,
» cent autres joies ; & tant enfin, qu'on
» recueille mille fois plus qu'on n'a semé.
» Mais l'amour est sans dessus dessous.
» Les bons & les courtois ont les pei-
» nes, & les méchans ont les plaisirs :
» au lieu que les dames, si elles aimoient
» naturellement l'honneur & la vertu,
» devroient faire porter toute la peine
» aux méchans, & couronner les bons
» & les courtois. «

Il se félicite ailleurs d'avoir le cœur parfaitement libre.

» Enfin je puis me louer de l'amour : » il ne me fait plus perdre ni l'appétit » ni le sommeil ; il ne me fait plus ni » bâiller ni soupirer ; ni courir la nuit » comme un enragé, ni avoir des mes- » sagers à gages. Je m'en suis tiré avec » mes dés : (j'y ai renoncé sans retour.) » J'ai un autre plaisir, (apparemment » celui de l'étude,) qui ne m'expose » point à de folles entreprises, à être » battu, assommé, dépouillé ; qui ne » me fait point perdre mon tems à atten- » dre. Je ne dirai plus que mon cœur » m'a été enlevé, que je meurs pour la » plus belle des dames. Mais je dirai » que je suis échappé de ses fers. «

Si les auteurs se peignent dans leurs écrits, Pierre Cardinal avoit trop de roideur & d'âpreté dans le caractère, une franchise trop rude, un goût de satire trop âcre pour faire fortune au-

près des dames. En un mot, il étoit le Juvénal de ſon ſiècle. On en jugera par ſes ſirventes, dont nous allons raſſembler les principaux traits. Commençons par ce qui regarde les gens d'égliſe, en obſervant que, ſi Boileau ne les a point ménagés dans un ſiècle, où ils devenoient de plus en plus reſpectables, on peut concevoir ſans peine les raiſons pourquoi notre ſatirique les pourſuivoit avec emportement.

Il attaque non-ſeulement l'abus des indulgences qu'on prodiguoit aux croiſés, mais l'opinion accréditée par le pape & les cardinaux, *que l'aumône rachete tous les péchés.* » Les riches auroient » donc, dit-il, plus de facilité pour le » ſalut que les pauvres; l'argent ſeroit » plus puiſſant que le diable & que Dieu » même; & les prières ne ſerviroient de » rien. « (Cette opinion, fondée ſur des paſſages mal entendus & encore plus mal appliqués, tendoit principalement

à enrichir les égliſes & les monaſtères; dont les biens étoient cenſés le patrimoine des pauvres.)

Il reproche aux gens d'égliſe d'avoir l'ambition de dominer par tout, d'avoir fait des lois pour ſe rendre maîtres de tous les états, de prendre à toutes mains, d'envahir l'univers par des uſurpations ſur les uns, par des cajoleries envers les autres. » Indulgences, pardons, Dieu » & le diable, ils mettent tout en uſage. » A ceux-là ils accordent le paradis par » leurs pardons; ils envoient ceux-ci en » enfer par leurs excommunications. Ils » portent des coups qu'on ne peut pa- » rer; & nul ne ſait ſi bien forger des » tromperies, qu'ils ne le trompent en- » core mieux. «

Il accuſe les dominicains, qui d'abord avoient paru fort détachés du monde, de ne s'entretenir que de la préférence entre les meilleurs vins; d'avoir établi une cour de juſtice (l'Inquiſition,) où

ils condamnent comme Vaudois quiconque s'oppose à leurs entreprises ; & de chercher à savoir les secrets des hommes, pour s'en faire craindre. (Les moyens ne leur manquoient pas pour cet effet.)

Il accuse les hospitaliers de faire consister leur pauvreté à garder leur bien, & à prendre celui des autres ; d'avoir quitté leurs gros draps pour des robes de laine d'Angleterre ; de s'approprier les aumônes destinées aux pauvres ; de se nourrir avec des restaurans, des sauces relevées, des coulis épais & succulens ; de boire des meilleurs vins, de ceux dont les François s'enivrent le plus volontiers ; de porter des robes amples de fine étoffe, des capes d'un beau camelot, des souliers d'un mince cuir de Marseille, & attachés avec art. » Si j'étois mari, je me garderois de » laisser approcher de ma femme ces » gens-là : car ces moines ont des robes

» de même ampleur que celles des fem-
» mes : rien ne s'allume si aisément que
» la graisse avec le feu, &c. «

Il accuse les moines en général de l'emporter sur les gens de guerre, en insolence & méchanceté. » S'ils ont en-
» trepris une fois de demander quelque
» chose, on ne sauroit non plus s'en
» défendre que s'ils étoient vos propres
» cousins ; & puis ils font bâtir des mai-
» sons superbes, où ils sont agréablement
» logés. Les Turcs & les Sarasins n'ont
» rien à craindre de leurs sermons : car
» les moines ont trop peur de la mer &
» de la mort ; & ils aiment bien mieux
» élever de grands édifices que de dé-
» truire les infidelles. (S. Bernard avoit été pourtant le plus zélé prédicateur de la croisade ; les jacobins & les cordeliers l'étoient devenus depuis, contre les Albigeois, à la vérité, plus que contre les Musulmans.) » Il n'y a point
» de crimes dont on ne trouve l'abso-

» lution auprès d'eux; & pour de l'ar-
» gent ils donneront à des renégats, à
» des usuriers, la sépulture qu'ils refu-
» sent aux pauvres qui n'ont pas de quoi
» la payer. Vivre tranquilles, acheter
» de bons poissons, du pain bien blanc,
» des vins exquis, c'est à quoi ils pas-
» sent l'année entière. Plût à Dieu que
» je fusse de cet ordre, si l'on y fait à ce
» prix son salut! «

Voici un portrait encore plus hideux des prêtres avides & corrompus, qu'on voyoit alors profaner le saint ministère.
» Il n'est point de vautour qui évente
» d'aussi loin une charogne, que les gens
» d'église & leurs prédicateurs sentent
» un homme riche. Aussitôt ils en font
» leur ami; & quand il lui survient une
» maladie, ils lui font faire une dona-
» tion qui dépouille ses parens. Les mau-
» vais ecclésiastiques ont réuni tout l'or-
» gueil, toute la cupidité & toute la
» trahison du monde. Ils font prêcher

» que le vol est défendu, après avoir
» tout envahi eux-mêmes. Vous les voyez
» sortir tête levée des mauvais lieux,
» pour aller à l'autel. Rois, empereurs,
» ducs, comtes & chevaliers avoient
» coutume de gouverner les états. Mais
» les clercs ont usurpé sur eux cette au-
» torité, soit à force ouverte, soit par
» leur hypocrisie & leurs prédications.
» Grand Dieu qui nous as racheté, vois
» à quel point ton église s'est corrom-
» pue ! on n'y obtient ni dignité ni pré-
» bende, si on ne l'achete des distribu-
» teurs à force de services, ou si on
» n'est leur fils ou le complice de leurs
» iniquités. On a beau savoir l'écriture;
» on n'a de considération auprès d'eux
» qu'autant qu'on se prête à leur com-
» merce, en perdant tout sentiment
» d'honneur & de justice. «

Ces terribles vérités (car les monumens historiques ne les confirment que trop, quoiqu'il y eût toujours des ex-

ceptions,) expoſoient l'auteur aux accuſations d'athéiſme ou d'héréſie, ſi communes & ſi funeſtes contre tout génie aſſez courageux pour attaquer les excès, les erreurs & les vices de ceux qui corrompoient la religion en abuſant de ſon pouvoir. Auſſi Pierre Cardinal a-t-il ſoin de faire ailleurs ſa profeſſion de foi. Il revient enſuite à la charge, mais avec un ſtyle moins fort que groſſier par intervalles.

» Les gens d'égliſe ſont prompts à » prendre, & lents à bien faire, beaux » de viſage, laids par leurs péchés ; » défendant aux autres ce qu'ils font le » plus volontiers...... Caïphe & Pilate obtiendroient Dieu plutôt qu'eux. » Pour les moines, s'il y a chez vous de » jolies femmes..... (Le poëte entaſſe ici les obſcénités.) » Il en naît des héré» tiques, qui jurent, qui renient, & » jouent aux trois dés. Voilà ce que font » les moines noirs, au lieu des charités

L v

» qu'ils devroient faire. Comment les
» chevaliers ne meurent-ils pas de hon-
» te, de ſe laiſſer fouler aux pieds par
» de telles gens ? Charles Martel ſa-
» voit bien mieux gouverner ſon clergé.
» Mais aujourd'hui les gens d'égliſe, qui
» connoiſſent la foibleſſe & l'imbécillité
» du roi, le mènent comme ils veulent. «
(Il s'agit peut-être de Philippe le Hardi.
Saint Louis, ſon pere, s'étoit livré par
dévotion aux religieux mendians ; mais
quelles preuves ne donna-t-il pas de
vigueur & de ſageſſe, même pour les
affaires eccléſiaſtiques ?)

On ne ſoupçonnera point notre poëte
d'avoir voulu faire ſa cour aux ſeigneurs,
en ſatiriſant les gens d'égliſe avec tant
d'amertume. Voyons comment il traite
les premiers.

Injuſtice, fauſſeté, ivrognerie, irréli-
gion, cupidité inſatiable, c'eſt de quoi
il les accuſe. » Dieu donneroit à un des
» méchans barons tout ce qui ſe trouve

» d'ici en Turquie, ſans pouvoir le ſatiſ-
» faire. Chez eux la méchanceté eſt en
» honneur; le courage & la courtoiſie
» ſont dans le mépris. Ils ne font aucun
» cas de la probité, qu'ils regardent
» comme un vain nom. Ils ſont plus
» avides de proie que des loups; &
» mentent plus impudemment que des
» femmes perdues. Vous les perceriez
» en deux ou trois endroits pour en
» faire ſortir la vérité, qu'il n'en ſorti-
» roit que des menſonges, qui ſe débor-
» deroient comme un torrent. Autrefois
» on chaſſoit & on pendoit les traîtres
» comme les voleurs. On les chérit au-
» jourd'hui: on en fait des baillis & des
» ſénéchaux. Si quelque ſeigneur com-
» met une trahiſon, c'eſt à qui lui
» donnera plus de domaines, plus de
» ſeigneuries, de gouvernemens & de
» places diſtinguées: les traîtres cher-
» chant l'appui d'autres traîtres, pour
» exercer à l'envi leurs fourberies. L'hor-

» rible ſpectacle que ce ſeroit, ſi l'on
» voyoit le fond du cœur des mauvais
» barons ! on en friſſonneroit d'épou-
» vante. Plût à Dieu du moins que leur
» méchanceté fût écrite ſur leur front!
» La force & la volonté ſont la règle
» abſolue de leur conduite; la fauſſeté
» & l'injuſtice ſont les arbitres ſuprêmes
» de leur gouvernement. Si piller, men-
» tir, étaler du faſte & de l'orgueil ſont
» des vertus, une infinité de ſeigneurs
» ſeront bien auprès de Dieu. Lorſqu'un
» grand ſe met en route, la méchanceté
» le précède, l'accompagne & le ſuit;
» la convoitiſe l'eſcorte; l'injuſtice porte
» la bannière; & l'orgueil eſt ſon guide.
» Par-tout où il va, que penſez-vous
» qu'il faſſe? Il fait une querelle à l'un,
» il chaſſe l'autre; il dit du mal de celui-
» ci, il menace ou frappe celui-là; per-
» ſonne ne reçoit de lui ni careſſe ni
» amitié. S'il donne une fête, c'eſt avec
» le produit de ſes extorſions, de ſes

» vols & de ſes rapines : ſes rentes ſont » deſtinées à faire des guerres & des » procès. S'agit-il de lever les aides » qu'on lui doit ? il bat & aſſomme ſes » gens, juſqu'à ce qu'il ne leur ait rien » laiſſé. Grêle, famine, mortalité, rien » n'eſt plus à craindre pour eux. «

Effectivement la ſociété fut long-tems, par l'effet de l'anarchie féodale, un état de guerre & de brigandages continuels, où les petits étoient la proie & le jouet des grands. Le poëte ajoute dans un autre endroit :

» Les barons, pour la plupart, ſont » menteurs, querelleurs, avides de pré- » ſens, oppreſſeurs de leurs vaſſaux, » hautains & pillards. Ils ſe permettent » toute indécence devant le monde, & » ſe cachent pour boire & manger. Ils » ont mis l'orgueil & la trahiſon à la » place des feſtins & de la magnificence ; » les procès & les chicanes, à la place » des vers & des chanſons ; la méchan-

» ceté & le ravage, à la place de l'amour
» & de l'honnêteté..... Que les terres
» ſont mal entre les mains de ces mau-
» vais nobles ! Si quelqu'un de leurs
» proches avoit une affaire fâcheuſe, ils
» ne l'aſſiſteroient pas d'une *maille pu-*
» *geoiſe.* » (Monnoie du tems.)

Il ſeroit curieux d'examiner les cauſes, qui faiſoient perdre aux ſeigneurs leur goût d'hoſpitalité & de magnificence. Autrefois les injuſtices, les brigandages, par leſquels ils ſe ſignaloient déjà, ſervoient du moins d'aliment à une ſorte de générosité prodigue. Mais leurs propres richeſſes en étoient la principale ſource ; & ces richeſſes diminuoient ſenſiblement. Les croiſades en avoient abſorbé une partie conſidérable. Les rois d'un côté, l'égliſe de l'autre, & enfin la bourgeoiſie, que la liberté rendoit induſtrieuſe, avoient profité des beſoins de cette nobleſſe, livrée à de téméraires entrepriſes. Le commerce, faiſant quel-

que progrès, rendoit la consommation plus dispendieuse. La fatale guerre des Albigeois avoit ruiné en particulier les provinces où florissoient les troubadours. Faut-il s'étonner de les entendre si souvent taxer les barons d'une économie, ou d'une avarice, contraire aux anciennes mœurs? Ajoutons que plus les mœurs se corrompent, comme elles faisoient alors, moins les hommes sont généreux. Tel dépensera des sommes immenses pour un vain caprice, qui craindroit la plus légère dépense pour faire du bien.

Un seigneur nommé Estève de Belmont essuya, en particulier, tout ce que la satire de Pierre Cardinal avoit d'amer & de foudroyant. Il le méritoit, à en juger par ce trait que le poëte raconte. Estève ayant été invité à dîner par son parrain, y alla d'un air de joie & d'amitié, avec des oiseaux, des chiens & des chasseurs. Mais au moment qu'on

devoit servir, il se jeta sur son hôte; le tua, lui, un jeune enfant qu'il avoit à ses côtés, & plusieurs domestiques; fit ensuite mettre en prison les complices de son assassinat; & pilla leurs blés & leurs bestiaux. » Quand vous irez à » confesse, lui dit Cardinal, si vous ou» bliez les circonstances de votre crime, » vous les trouverez dans un ou deux » de mes sirventes. «

Le fiel le plus noir semble couler de sa plume, lorsqu'il trace le portrait du même seigneur.

» Estève de Belmont est un franc » traître. Jamais il ne fit mal ni injure » à ceux qui lui en ont fait. (Reproche de lâcheté.) » Il n'est redoutable qu'à » ses hôtes, ses serviteurs, & ses cochons; » car il prend plaisir à les égorger. Je » veux tâcher de faire un onguent, pour » frotter les traîtres qui ne rougissent de » rien. Mais il faut me dépecer le plus » fieffé traître du monde, afin d'en avoir

» la graiffe. Il n'en eft point, Eftève,
» de plus infigne & de plus infâme que
» toi ; & c'eft de toi que je ferai l'on-
» guent pour frotter les autres. Eftève
» ment plus vilainement qu'une fenti-
» nelle qui garde un paffage. Il a la tête
» groffe & le ventre rond. Jamais on ne
» vit plus vilaine bête...... Puiffe-t il
» être pendu, & fa charogne être la proie
» des vautours! Ses parens ne le pleure-
» ront point. Qui ne le punit pas, doit
» être maudit de ne pas nous rendre ce
» fervice. «

Si dans un fiècle de politeffe raffinée, Horace s'eft permis quelquefois des perfonnalités groffières, ce ton n'eft pas étonnant dans un poëte du treizième fiècle, excité furtout par un fujet fi odieux.

Les gens de juftice ont auffi leur part à la cenfure. Il les accufe d'anéantir toute juftice, de faire triompher les caufes les plus mauvaifes, de donner

pour un vil intérêt de fausses interprétations aux lois connues. Les femmes ne sont guère mieux traitées. » Toutes celles à qui l'on reproche d'avoir des amans, ont leur excuse; l'une parce qu'elle est jeune, & qu'elle a un mari vieux; l'autre parce qu'elle est d'un âge mûr, & que son mari est un enfant; celle-ci, parce que son mari l'entretient mal d'habillemens & de parure; celle-là, parce qu'elle a l'humeur joviale...... Autrefois la galanterie étoit un long & rigoureux martyre: aujourd'hui, pourvu qu'on apporte de l'argent, on est favorisé sans attendre. «

Enfin, le poëte invective contre la dépravation des mœurs en général. Plus il voit les hommes, dit-il, moins il fait cas d'eux; plus il les examine, plus il les hait; plus il les entend, moins il les croit. A la vue de leur méchanceté, il a plus de peine qu'un porteur de chai-

ſe. » Depuis le levant juſqu'au cou-
» chant, je fais cette propoſition à tout
» le monde : je promets un beſan (mon-
» noie d'or) à tout homme loyal, pour-
» vu que chaque homme déloyal me
» donne un clou ; un marc d'or au cour-
» tois, ſi le diſcourtois me donne un
» denier ; un monceau d'or à chaque
» homme vrai, ſi chaque menteur veut
» me donner ſeulement un œuf. J'écri-
» rois ſur un parchemin, large comme
» la moitié du pouce de mon gant,
» toutes les vertus qui ſont dans la plu-
» part des hommes ; d'un petit gâteau,
» je nourrirois tout ce qu'il y a d'hon-
» nêtes gens : mais ſi je voulois donner
» à manger aux méchans, j'irois ſans
» regarder, criant par-tout : *Meſſieurs,*
» *venez manger chez moi*..... Les hom-
» mes regardent la trahiſon & le men-
» ſonge comme des moyens ſûrs d'a-
» vancement. Ils renverſent toute vé-
» rité, & ſont cauſe que quiconque oſe

» la dire eſt dans l'oppreſſion. Heureux » le ſiècle paſſé, où le ſerment étoit in» connu, où la parole étoit le gage le » plus ſacré de la parole! « (Cela eſt certainement faux; & prouve combien les ſatiriques, les plus ſévères pour leurs contemporains, le ſont peu pour les ſiècles précédens.)

» Je vois tant de cupidité dans le » monde, que le pere & les enfans ne » peuvent ſe fier les uns aux autres.... » La folie eſt ſi grande, qu'on ſacrifie » tout au déſir d'amaſſer; qu'on donne » aux ſeuls riches le mérite de la ſageſſe; » qu'on traite d'inſenſés les pauvres, » quoiqu'il y ait communément parmi » eux plus de gens de bon eſprit & de » bon conſeil que parmi les riches.... » Dieu a tendu ſon arc: ſes traits frap» peront où il voudra, & il ne voudra » que ce qui eſt juſte. J'annonce ſes plus » terribles vengeances aux prêtres, ſi, » avant que d'aller à l'autel, ils ne ſe

» purifient de leurs crimes; aux seigneurs
» puissans, s'ils continuent de faire des
» guerres & des procès pour satisfaire
» leur cupidité aux dépens de la justice;
» aux gouverneurs & aux magistrats,
» qui font de leurs obligations & de
» leurs droits le trafic le plus simonia-
» que ; aux prélats, dont l'ambition
» empiète sur l'autorité & les priviléges
» des seigneurs : les excommunications
» qu'ils lancent sur les autres, retombe-
» ront sur eux-mêmes ; aux médecins
» qui jugent par les veines, s'ils ne
» donnent pas toute l'attention qu'ils
» doivent à leurs malades; aux apothi-
» caires, qui distribuent de mauvais
» remèdes; aux moines, qui ne songent
» qu'à manger, dormir & s'engraisser;
» aux marchands, qui vendent à faux
» poids & fausse mesure; aux médisans,
» s'ils ne censurent pas les autres dans
» le dessein de les corriger; aux buveurs,
» qui se couchent ivres & sont la fable

» des ſpectateurs ; aux gourmands, qui » font leur dieu de leur ventre ; aux » voleurs, aux adultères, aux uſuriers ; » aux officiers des monnoies, qui altè- » rent les eſpèces ; aux laboureurs, qui » refuſent de reconnoître ceux dont ils » tiennent leurs terres, & qui s'en appro- » prient des portions ; aux gens de jour- » née, qui ſe louent pour travailler & » ne font rien ; à ceux qui lèvent des » tailles exorbitantes ſur leurs ſujets & » vaſſaux. «

Il eſt facile, dans la ſatire des mœurs, d'attaquer tous les états, parce que la vertu & la probité ſont rares par-tout ; il eſt facile de ſe livrer à la miſantrhopie, quand on ne juge des hommes que par les vices dominans. Mais la nature conſerve toujours ſes droits ; toujours même il y eut du bien mêlé avec le mal. Que les moraliſtes tonnent donc contre les déſordres, & forcent les vicieux à rougir ; ſans porter atteinte aux

précieux ſentimens d'humanité, ſi néceſſaires dans la vie ſociale. L'art de vivre avec les hommes, malgré leurs vices & leurs défauts, auxquels on participe plus ou moins, eſt préférable, ſans doute, à la triſte ſatisfaction de ne les conſidérer que ſous un aſpect haïſſable. Autant il importe de les connoître, & de ſe tenir ſur ſes gardes, pour n'être pas dupe de la fourberie, ou victime de la méchanceté; autant eſt-il néceſſaire de leur accorder une indulgence, dont on a ſoi-même beſoin, de confondre les vicieux par l'exemple, encore plutôt que par des invectives; enfin, d'être ſociable avec prudence, honnête avec bonté, & ſage avec modération.

C'étoit beaucoup que Pierre Cardinal, ménageant ſi peu & le clergé & la nobleſſe, n'eſſuyât pas de ces perſécutions qui expoſoient aux plus grands malheurs. Il eut cependant ſes ennemis

& ſes chagrins. On tâcha de le décrier, & vraiſemblablement de le perdre. La fable ſuivante fut, ſans doute, compoſée à ce ſujet.

» Il y eut un jour je ne ſais quelle » ville, ſur laquelle tomba une pluie qui » rendit fous tous ceux qui en furent » mouillés. Et tous le furent, à l'excep- » tion d'un ſeul qui dormoit dans ſa » maiſon. A ſon réveil, la pluie étoit » ceſſée. Il ſortit, alla chez ſes conci- » toyens, les trouva faiſant toutes ſortes » d'extravagances. L'un étoit habillé; » l'autre nu; l'un crachoit en l'air, » l'autre jetoit des pierres; l'un déchi- » roit ſes habits, l'autre étoit paré » comme un roi, & ſe regardoit comme » tel. Celui qui étoit dans ſon bon ſens, » fut étonné de voir qu'ils avoient tous » perdu la raiſon. Il chercha de tous » côtés un ſeul homme qui l'eût en- » core, & chercha en vain. Autant il » fut étonné de leur folie, autant le

» furent-ils

» ſurent-ils de voir un maintien raiſon-
» nable. Ils ne doutèrent pas qu'il n'eût
» perdu l'eſprit, parce qu'ils ne lui
» voyoient rien faire de ce qu'ils fai-
» ſoient. Ce fut donc à qui lui donne-
» roit le plus de coups. On le pouſſe,
» on le tiraille, on le ſecoue, on l'acca-
» ble. Tantôt culbuté, tantôt relevé, il
» ſe ſauve en courant chez lui, cou-
» vert de boue & demi-mort; bien
» heureux encore de s'être tiré de leurs
» mains à ſi bon marché. Cette fable eſt
» l'image du monde & de ceux qui le
» compoſent. Le monde eſt la ville rem-
» plie d'un peuple furieux: la convoi-
» tiſe eſt la pluie dont on eſt inondé:
» il s'y eſt joint un orgueil & une mé-
» chanceté qui ont enveloppé tous les
» hommes: ſi quelqu'un en a été pré-
» ſervé par l'aſſiſtance de Dieu, on le
» regarde comme un fou, on le tour-
» mente, on le perſécute, parce qu'il
» ne penſe pas comme les autres. «

Dans les sirventes de Pierre Cardinal, nous remarquons des traits curieux sur la guerre des Albigeois.

Il peint la triste situation des moines de Saint-Gilles, dont on avoit saccagé le monastère après la déroute de Maussac. « Au lieu d'aller en procession, ils » seront donc obligés désormais d'aller » armés & serrant les rangs; & de son- » ner la trompette guerrière, au lieu de » chanter au lutrin! au lieu du manteau » & de la robe noire, il faudra qu'ils » prennent des cuirasses! au lieu de dire » des épitres, ils jetteront des pierres à » remparts! au lieu de pseautier, ils auront » des piques & des massues! Ce sera le » tems où il n'y aura plus de règle dans » le monde; où les clercs iront aux tour- » nois, les femmes feront le sermon; & » où l'on n'aura pas de quoi vivre, si » l'on est honnête homme. »

Il dit ailleurs: « Comte de Toulouse, » duc de Narbonne, marquis de Pro-

» vence, votre courage fait honneur
» au monde. Tout le pays depuis la mer
» de Narbonne jusqu'à Valence est plein
» de méchans & de perfides; mais vous
» les méprisez autant que ces ivrognes
» de François, qui ne vous font pas
» plus de peur que la perdrix à l'au-
» tour. «

Soit confiance en la valeur du comte, ou en la justice de sa cause, il n'hésite point à lui prédire la victoire sur le redoutable Montfort, soutenu par la France & par le clergé. Prédiction que les faits démentirent cruellement.

» L'archevêque de Narbonne, & le
» roi (de France) ne sont point assez
» habiles pour faire un homme d'hon-
» neur d'un méchant homme. Ils peu-
» vent bien lui donner de l'or, de l'ar-
» gent & des habits; mais de la bonté,
» il n'y a que Dieu qui en donne....
» Savez-vous quel sera son partage dans
» toute cette guerre? Les cris, l'effroi,

» le ſpectacle terrible qu'il aura vu, les » pertes & les maux qu'il aura ſoufferts : » ce ſera, je l'aſſure, l'équipage avec » lequel il retournera du tournoi. » (Montfort périt, il eſt vrai, dans une action ; mais ce ne fut qu'après avoir joui des dépouilles ſanglantes du comte de Toulouſe.)

Rien ne paroît plus ſingulier dans le recueil de Pierre Cardinal, qu'un ſirvente fait pour être préſenté à Dieu au jour du jugement, en cas qu'il veuille le damner. C'eſt un plaidoyer qu'il ſe propoſe de débiter, au grand étonnement du paradis, pour obtenir miſéricorde, eu égard aux invectives qu'il a faites toute ſa vie contre les méchans. Il dira donc à Dieu, que *Dieu a grand tort* de perdre ce qu'il peut gagner, & de ne pas remplir ſon paradis autant qu'il le pourroit ; à S. Pierre, qui en eſt le portier, que la porte d'une cour doit être ouverte à tout le monde ; que lui-

même a tort de ne pas dépouiller autant qu'il peut le diable ſon ennemi : d'autant plus qu'il eſt le maître de ſe donner l'abſolution d'un tel vol, dont tout le monde ſeroit content. » Enfin, je ferois » à Dieu, ajoute-t-il, une propoſition » fort honnête : *Renvoyez moi au lieu* » *d'où vous m'avez tiré. Vous me damnez* » *pour des péchés que je n'euſſe pas commis* » *ſi je n'avois pas été au monde ; & pour* » *un plaiſir que je me ſuis donné, vous me* » *faites ſouffrir mille maux.* « En finiſſant, il prie la ſainte Vierge d'obtenir qu'il ne ſoit pas obligé d'en venir là avec ſon fils.

Cette prière ne permet pas de ſoupçonner que le troubadour fût un incrédule, quoique ſes idées reſſemblent fort à celles des déiſtes modernes. Peut-être s'imaginoit-il que de pareilles raiſons pouvoient fléchir la juſtice divine ; comme une infinité de dévots ſimples ont cru la fléchir, ou par de vaines formu-

les, ou par des pratiques extravagantes. En fait de religion, pour peu que l'imagination franchisse les bornes de la vérité, on raisonne, on parle, on agit souvent de très-bonne foi, d'une manière propre à exciter ou les soupçons ou le ridicule.

Nostradamus, rarement d'accord avec nos manuscrits qu'il n'a point connus, l'est moins que jamais sur le compte de Pierre Cardinal. Il le fait naître de parens pauvres, dans un château nommé Argense près de Beaucaire. (C'est une contrée, & non un château, qui portoit alors ce nom, comme aujourd'hui.) Il rapporte que le troubadour vint habiter Tarascon, où il eut une pension sur les deniers municipaux, pour enseigner les lettres aux jeunes gens; que le prince Robert, fils de Charles II roi de Sicile & comte de Provence, exempta pour dix ans la ville de tailles, à condition de le maintenir dans cet emploi;

qu'en 1302 Charles II le choisit pour accompagner sa fille Béatrix, religieuse à Aix, qu'il faisoit venir à Naples, & qu'il maria ensuite au marquis d'Este; enfin que Pierre Cardinal mourut à Naples en 1306. Tous ces détails paroissent faux, d'autant plus que, dans les pièces nombreuses de notre poëte, on ne trouve pas un mot qui les confirme. Seulement il doit être mort à-peu-près dans le tems indiqué par Nostradamus; puisque l'historien provençal assure qu'il vécut environ cent ans.



CXXX.

GUILLAUME BOYER DE NICE.

Nous ne trouvons que dans Noſtradamus la vie de ce troubadour. GUILLAUME BOYER, ſelon lui, naquit dans la ville de Nice, autrefois nommée *Cap de Proenza*. Amoureux d'une jeune demoiſelle, de la maiſon de Berre, compoſa pour elle beaucoup de chanſons ; & il fit ſon horoſcope, qui eut de la célébrité. L'hiſtorien le ſuppoſe grand mathématicien : apparemment cet horoſcope étoit le fruit de ſa ſcience en aſtrologie. Il fut attaché au ſervice du roi de Sicile Charles II, comte de Provence, & après la mort de Charles, à celui de Robert ſon fils. L'un & l'autre l'établirent podeſta de Nice. Quoique ce fût une atteinte aux privilèges des citoyens,

ils le reçurent en cette qualité ſans aucune peine, tant ils l'eſtimoient ; & même ils le confirmèrent d'année en année dans la charge de podeſta. Il dédia pluſieurs poéſies au roi Robert, & à ſon fils Charles duc de Calabre. Il adreſſa la chanſon ſuivante à Marie de France, épouſe du dernier :

» Il eſt bien juſte que je chante d'a-
» mour, puiſque j'ai paſſé une grande
» partie de ma vie à lui complaire, à le
» ſervir jour & nuit, ſans en avoir tiré
» le moindre avantage. Amour, hélas !
» ſe fait craindre : il bleſſe continuelle-
» ment mon cœur de ſa flèche dorée,
» avec ſon arc qu'à peine il peut tendre,
» parce qu'il n'eſt qu'un jeune enfant. «

Robert avoit chargé Boyer de réduire les rebelles de Vintimille. Mais cette commiſſion étant pénible & odieuſe, il s'en fit décharger par le conſeil d'un troubadour de ſes amis, & continua de chanter l'amour & ſon prince. Sa répu-

tation fut telle, que plusieurs poëtes s'étudièrent à l'imiter, & quelques-uns empruntèrent son nom pour donner de la vogue à leurs ouvrages.

Dans un savant Traité d'histoire naturelle, il donna beaucoup d'éclaircissement sur la nature des métaux; sur les fontaines de Vaucluse, de Sorp, de Moustier; sur les treize sources du Val, sur d'autres fontaines salées & minérales; sur les bains d'Aix & de Digne; sur les simples qui naissent dans les montagnes de Provence; sur le vermillon dont on fait l'écarlate; sur la manne, l'agaric, la poix, &c. Il dédia ce Traité au roi Robert. Il parvint à une grande vieillesse, & mourut vers l'an 1355.

Pour apprécier le récit & le jugement de Nostradamus, presque toujours suspects, nous aurions besoin de preuves qui n'existent point. Les ouvrages de Boyer sont perdus.

CXXXI.

THIBAUT DE BLINON.

Ce troubadour ne nous eſt connu que par deux pièces françoiſes inintelligibles, qui ne méritent point notre attention, & par cette paſtourelle plus remarquable.

» L'autre jour, me promenant le long » d'un bois, je trouvai en mon chemin » un berger plein de triſteſſe : il chan» toit, & ſa chanſon diſoit : *Amour, je » me plains des médiſans ; car le chagrin » qu'ils cauſent à ma mie, me tourmente » plus que mon propre chagrin.*

» Berger, lui dis-je, les médiſans me » font à moi bien de l'honneur, en répé» tant ſans ceſſe que je jouis de tel » amour, dont ma gloire s'accroît per» pétuellement. C'eſt tout le bien que je » tire de cet amour ; mais ce qu'ils crai-

» gnent tant seroit bientôt vérité, s'il ne » tenoit qu'à moi. «

» Seigneur, répondit le berger, si » vous vous plaisez tant aux faux bruits » que répand leur jalousie, vous n'ai- » mez guère : car leur méchanceté a » désuni plus d'une fois les amans. Ces » traîtres me font perdre ma mie. C'est » erreur & double folie de se fier à » eux. «

» Berger, lui dis-je, je ne suis pas » comme vous. Je voudrois que celle » que j'aime fût de tems en tems battue » par son mari. Cette rigueur me la » livreroit infailliblement. Les femmes » s'indisposent toujours contre les ja- » loux. Autant la courtoisie les gagne, » autant la dureté les révolte. «

Le troubadour ne devoit-il pas rougir de se peindre si brutal à côté d'un berger si galant ?

CXXXII.

RAIMOND VIDAL DE BÉSAUDUN.

AUCUN auteur n'a fait mention de ce troubadour, digne cependant d'être connu. Il fut peut-être fils du fameux Pierre Vidal, qui paroît avoir résidé à Besaudun, petite ville de Provence. Nous avons de lui deux nouvelles ou contes, dont le sujet & le style sont intéressans, quoique en matière de galanterie. Ces pièces pèchent par un excès de longueur. Les voici un peu élaguées.

PREMIERE NOUVELLE.

Au tems heureux où règnoit l'amour sincère, il y avoit en Limousin un courtois chevalier, dont je ne dirai pas le nom, car je l'ignore. Ce n'étoit ni un comte, ni un roi, mais

ſeulement le ſeigneur d'un petit château. Dans le même tems, vivoit en Limouſin une dame auſſi diſtinguée par ſes ſentimens que par ſa naiſſance; femme d'un très-noble & très-puiſſant ſeigneur. Le brave chevalier en étant devenu amoureux, elle, frappée de ſon mérite, ne regarda point s'il étoit riche ou non, & le prit dès le premier jour à ſon ſervice.

La naiſſance & l'état du chevalier n'avoient aucune proportion avec la beauté qu'il aimoit. Il ne ſe tint donc point à l'écart, comme un moine qui ne ſonge qu'à ſa vie & à ſon vêtement: il fit au contraire ſes efforts pour réparer ce défaut; il tâcha de ſe rendre digne d'elle par mille exploits de guerre, au ſervice de ſes voiſins. La dame, afin d'en impoſer aux eſprits mal faits qui cherchent toujours à médire, lui accorda toute ſorte de préférences, ne voulant pas être ſoup-

çonnée d'avoir quelque autre amant, moins capable de lui faire honneur: car il est presque impossible qu'on n'en donne quelqu'un à une belle dame. Elle se mit à couvert de la médisance, en permettant, l'espace de sept années, à ce gentil chevalier de lui demander tout ce qu'il vouloit, en recevant même de sa main anneaux & manches, qu'elle portoit pour l'amour de lui. (C'étoient des livrées de l'amour.)

Un jour le chevalier s'assit auprès d'elle, & eut la témérité de lui faire telle demande dont sa vertu se trouva blessée. » Vous êtes indigne, lui répon-
» dit-elle, de l'amour honnête dont je
» vous ai donné des preuves. Pour vous,
» j'ai refusé une foule de grands sei-
» gneurs: devrois-je m'attendre à votre
» ingratitude? Puisque vous avez la har-
» diesse de demander que je passe la nuit
» avec vous, allez chercher ailleurs des
» femmes qui satisfassent à de pareils

» désirs. N'espérez jamais aucune part
» dans mes bonnes graces, ni d'obtenir
» votre pardon. « La dame se leva, comme pour aller faire les honneurs de sa maison à d'autres chevaliers, laissant le téméraire amant dans la plus profonde douleur, d'avoir, par un instant d'imprudence, perdu le fruit de sept années de service.

Dans la salle où cette triste scène se passa, il y avoit une courtoise demoiselle, nièce du seigneur à qui appartenoit le château, jolie, bien faite, & n'ayant pas quinze ans. Elle s'aperçut de la brouillerie des deux amans, à la précipitation avec laquelle s'étoit retirée la dame, & à la contenance du chevalier. Elle s'approcha de lui comme pour faire conversation; & celui-ci, en homme bien appris, lui fit une belle place, ainsi qu'il convenoit à une demoiselle de haut parage. L'entretien commença par des propos vagues, qu'elle mit en

avant pour venir au point qu'elle souhaitoit. Elle fit si bien que le chevalier lui dit : » Mademoiselle, je n'ai de vous » aucune défiance, tant vous me paroissez bien née. Je sais que votre » pénétration naturelle équivaut à beaucoup d'expérience. Je vous dirai, mais » sous un secret inviolable, ce qui vient » de m'arriver avec votre dame. J'avoue que je n'étois point d'une condition sortable ; mais amour, qui me » força de l'aimer, m'a forcé aussi de » lui déclarer mes sentimens, dont je lui » ai donné des preuves non équivoques » pendant sept ans de service. Au moment que je me flattois de recueillir » les fruits de ma persévérance, il m'est » arrivé de lui déplaire, elle m'a donné » mon congé. «

La demoiselle lui témoigne sa surprise, de ce qu'il dément par de tels discours la noblesse & l'élévation qu'il paroît avoir dans l'ame. » Quoi ! parce

» que votre maîtresse ne vous a point
» accepté au premier mot, vous croyez
» qu'elle ne veut point de vous ? c'est
» vous décourager bien promtement. «
Elle lui promet ses services, en l'avertissant qu'elle ne pourra lui en rendre aucun avant midi ou l'heure de none.
» Mais, continue la demoiselle, ne laissez pas de vous lever de grand matin,
» pour faire de nouvelles tentatives,
» comme tout amant doit faire sans perdre courage. Votre heure n'étoit point
» encore venue ; vous en trouverez
» peut-être une autre plus propice. Prenez donc votre mal en patience, &
» ne perdez pas en une soirée le mérite
» d'une persévérance si longue. «

Ainsi la demoiselle, que Dieu bénisse, le fit rester jusqu'à la nuit. Ayant bien retenu sa leçon, il ne manqua point, quand l'heure du coucher fut venue, d'aborder sa maîtresse & d'entrer en conversation avec elle. Mais la dame,

au lieu de lui répondre, leva la main, & lui porta un tel coup sur la mâchoire, que le sang en sortit. » Vas t'en, lui » dit-elle, maudit fou que tu es. Tais- » toi. Comment oses-tu me parler en- » core de ce que je t'avois défendu ? « La demoiselle ne sut que dire, & demeura confondue de cette incartade.

Les choses en restèrent là jusqu'au matin. Quand tout le monde fut levé, le chevalier revint encore s'asseoir auprès de sa maîtresse. Comme il recommençoit à lui tenir les mêmes propos, elle lui défendit de jamais ouvrir la bouche sur pareille matière. Il voulut répliquer : elle lui défendit de se présenter jamais devant elle.

Dans l'affliction où cette aventure avoit mis la demoiselle & le chevalier, ils eurent plus d'une chose à se dire, quand ils se retrouvèrent depuis ensemble. Le chevalier dit qu'il étoit résolu de se bannir pour toujours d'auprès de

ſa dame. » Vous n'en ferez rien, lui
» répondit la demoiſelle ; je ſuis bien
» fâchée du déſaſtre de vos amours:
» mais il ne faut pas ſe rebuter ; puiſque,
» outre l'honneur de bien ſervir l'amour,
» un bon ſerviteur ne reſte jamais ſans
» dame qui le récompenſe à la fin. Si
» ce n'eſt l'une, ce ſera l'autre. « Ainſi
elle tâchoit par cette ſorte d'eſpérance
de l'attirer à ſon ſervice.

S'apercevant de ſa bonne volonté, le chevalier s'enhardit à la ſupplier humblement de l'agréer pour ſon ſerviteur ; lui jura qu'il vouloit l'être toute ſa vie, & qu'il n'oublieroit jamais dans quelles circonſtances elle avoit daigné l'accueillir. Ils s'unirent donc d'une amitié mutuelle. La demoiſelle promit de lui donner un baiſer *dans un an, lorſqu'elle ſeroit mariée ;* & ils s'engagèrent à porter, en attendant, manches & anneaux l'un de l'autre. Cet engagement fortuné fut bientôt ſuivi de nouveaux exploits, que fit

le chevalier pour ſe rendre encore plus digne de la demoiſelle.

Au bout d'un an, bien m'en ſouvient, elle épouſa un des plus hauts barons de la contrée. Et ſi jamais on vit une bonne dame, ce fut elle, de l'aveu de tous ſes voiſins ; car elle valut encore plus, dame, que demoiſelle. Alors le chevalier entra à ſon ſervice. S'il y eut au commencement quelque débat, ce fut à qui feroit le plus courtois.

Cependant la dame qui avoit rebuté ce vertueux chevalier, changea de ſentimens, frappée des éloges qu'on en faiſoit, & lui manda de la venir trouver. Il étoit trop bien appris pour ne pas s'y rendre. Il obéit, mais ſans témoigner un empreſſement trop vif. La dame lui reproche d'abord ſon retardement, pour entrer en explication. Comme il ſe juſtifioit de ſa longue abſence par le cruel congé qu'il avoit reçu : » Vous avez » pris trop à la lettre, lui dit-elle, ce

» que je ne vous disois que pour éprou-
» ver votre amour. « Il insiste sur ses longs services, qui méritoient du moins qu'on le retînt par quelques douces paroles. Il ajoute, que le désespoir l'a réduit à aimer une autre dame, dont il ne se séparera jamais; qu'elle peut, de son côté, s'adresser à quelque autre amant, qui ne la connoisse pas aussi bien qu'il fait. Tous les reproches qu'il essuya n'ébranlèrent point sa résolution, de demeurer attaché à sa nouvelle maîtresse.

Furieuse de se voir ainsi abandonnée, la dame fait venir celle qui lui a débauché son chevalier. Elle dissimule d'abord son chagrin, & la caresse plus que de coutume. » Ma chere amie, lui dit-elle,
» je sens naître dans mon ame, en vous
» voyant, une joie qui dissipe toutes
» mes peines passées. Je m'applaudis de
» vous avoir élevée; car il n'est pas pos-
» sible que le cœur ne réponde à votre

» charmante physionomie. Si j'en crois » pourtant certains rapports, vous me » faites le plus sensible outrage. « Là-dessus elle entre en matière ; elle se plaint du préjudice fait à sa gloire, n'y ayant pas de plus sûr moyen pour une dame d'acquérir de la considération & de l'honneur, que d'avoir un brave chevalier qui la proclame dans le monde. » J'avois su pendant sept ans, par des » ménagemens adroits, concilier l'inté- » rêt de ma vertu avec l'amour de ce » chevalier. Mais vous, à la première » prière qu'il vous a faite, vous l'avez » pris ; & en le prenant, vous vous êtes » perdue. Jamais demoiselle sans mari » ne commit un crime aussi atroce, que » de corrompre un si loyal amant. Ou- » tre la douleur où vous me plongez, » vous jetez des nuages sur ma réputa- » tion qui fut toujours sans tache : car » on ne sait pas mes raisons. «

Celle à qui ce discours s'adressoit en

étoit troublée, & ne ſut long-tems que répondre. S'étant raſſurée enfin, après avoir témoigné à la dame ſa reconnoiſſance, pour l'éducation qu'elle avoit reçue d'elle, elle fit librement ſon apologie. » Rappelez-vous les ſervices aſſi-
» dus du chevalier pendant ſept ans : il
» vous donnoit des gants, des cordons,
» des anneaux, & autres bonnes choſes
» que vous acceptiez ; & vous l'avez
» laiſſé ſans récompenſe. Or après un ſi
» long terme, & même ſeulement après
» deux ans, une dame ne peut ſans
» mauvaiſe foi ſe diſpenſer de faire plai-
» ſir à ſon chevalier. Permettez-moi de
» vous dire, que votre conduite à ſon
» égard mérite le ſort dont vous vous
» plaignez. Vous ne devez donc pas en
» rejeter ſur moi la faute. Ce que j'en ai
» fait a été pour votre avantage, afin
» que, dans ſon déſeſpoir, il n'allât pas
» ſe répandre contre vous en plaintes &
» en invectives. J'avoue que je n'étois
» point

» point fâchée en même tems de l'hon-
» neur qui me reviendroit, en m'atta-
» chant un si digne chevalier. Ainsi n'es-
» pérez pas que je lui donne jamais de
» congé; mais si vous le voulez, & s'il
» veut de vous, vous pouvez le repren-
» dre. «

La dame insiste sur la restitution de son amant. Sa rivale soutient que par les lois de l'amour, elle n'y est point obligée. Après leurs débats, elles conviennent de s'en rapporter au jugement de Hugues de Mataplana, brave & judicieux baron de la Catalogne. (Voyez son article.)

On étoit au retour des fleurs & de la verdure. Ce seigneur étoit paisiblement dans sa maison, entouré d'un grand nombre de barons riches & nobles, à qui il procuroit toute sorte d'amusemens. Il alloit & venoit dans la salle, faisant de son mieux ses honneurs. La bonne chère n'y étoit pas épargnée. On ne

voyoit que jeux de tables & d'échecs sur des tapis verts, rouges, violets & bleus; & tout autour, des dames remplies de douceur.

J'étois présent à l'arrivée du gentil petit jongleur, qui bien paré, & d'un air décent, aborda le seigneur Hugues en lui chantant beaucoup de jolies chansons, dont tout le monde fut très-satisfait. Ensuite chacun étant retourné aux amusemens qu'on avoit interrompus pour l'entendre, le jongleur adressa la parole au seigneur Hugues. » Daignez, » lui dit-il, écouter les nouvelles que je » viens vous apporter. Votre réputation » s'est tellement étendue dans notre pays, » que deux dames, dont je ne dirai pas » le nom, m'ont envoyé vers vous, & » vous ont pris pour juge de leur diffé» rend. « Le jongleur déduisit exactement le fait, & le pria instamment de prononcer.

Hugues de Mataplana, qui ne voulut

jamais tomber en faute, ni induire personne en erreur, resta quelque tems pensif; non qu'il manquât de pénétration, mais parce qu'il convient à des seigneurs d'avoir un maintien sage & mesuré. Puis s'étant décidé: » J'ai regret, dit-il, de ne pas voir ces deux » dames, par la bonne opinion que j'en » ai conçue. Vous demeurerez ici jusqu'à demain matin; & quand j'aurai » bien pesé tout ce que vous m'avez » rapporté, je dirai ce que j'en pense, » & vous expédierai aussitôt. « De vous dire toutes les caresses qu'on fit au jongleur, tous les divertissemens qu'on lui procura pendant la nuit; si je vous le promettois, je chercherois à vous tromper. Enfin, lorsque le matin fut venu, qu'on eut entendu la messe, & qu'il fit grand jour, le seigneur Hugues se rendit dans une prairie, telle que la simple nature la donne dans un beau printems. Il n'y avoit d'autres siéges que l'herbe

verte ; personne ne l'accompagnoit que le jongleur & moi, qui nous assîmes auprès de lui.

Avec son air affable & courtois, le seigneur Hugues dit au jongleur : » Ami » vous êtes venu ici pour le message » dont on vous a chargé. Mais je suis » bien embarrassé pour prononcer sur » cette matière ; car je ne le puis sans » mécontenter une des parties. Cepen- » dant, comme il convient à un hon- » nête homme de ne pas laisser pareilles » affaires indécises, & de ne pas souffrir » les fautes sans les corriger, je veux » vous rendre la réponse qu'on deman- » de. Vous dites donc qu'un brave, » franc & parfait chevalier, voulant se » distinguer, aima une grande & noble » dame, qui agréa ses services en consi- » dération du mérite qu'elle connut en » lui ; mais que l'amant, ayant voulu » demander la récompense de tout ce » qu'il avoit fait, essuya des refus très

» désobligeans. Vous ajoutez que la de-
» moiselle l'ayant accueilli, il ne voulut
» pas se rendre aux instances que la
» dame lui fit ensuite pour le ramener
» à ses premières amours : sur quoi celle-
» ci le traite de perfide & de volage ; &
» accuse de la plus noire ingratitude la
» nouvelle amie, pour lui avoir enlevé
» son amant, à elle qui l'avoit élevée &
» lui avoit fait tant d'amitiés. « Il discute
les moyens des parties adverses ; con-
damne cette maxime, *Qu'un loyal amant ne doit suivre que sa volonté* ; & dit, que
les amans, en se livrant à l'impétuosité
de leurs désirs, perdent en un jour le
mérite de plusieurs années. » C'est le
» cas, ajoute-t-il, où est tombé le che-
» valier. Je sais que beaucoup de gens
» condamneront l'épreuve indiscrète que
» la première dame a voulu faire de
» son amant ; ils diront qu'elle a poussé
» les choses trop loin. Elle a eu vrai-
» ment quelque tort. Mais la faute n'est

» ni irrémiſſible ni irréparable. J'ordon-
» ne donc que le chevalier pardonnera
» ſincérement à la dame qui l'avoit
» offenſé, puiſqu'elle s'en repent & veut
» lui en faire réparation ; d'autant plus
» qu'elle n'en a point aimé d'autre que
» lui. A l'égard de celle qui le reçut ſi
» honnêtement, ſa conduite dans la cir-
» conſtance ne fut point condamnable :
» mais elle ſe rendroit coupable en con-
» tinuant ; car c'eſt un grand crime à
» une dame d'enlever l'amant d'une au-
» tre. Je prie donc, je conſeille & j'or-
» donne à celle-là de délier ſur l'heure
» le chevalier des engagemens pris avec
» elle. Et s'il differe tant ſoit peu de
» retourner à ſes premiers engagemens,
» je dis qu'elle doit le congédier ; puiſ-
» que, montrant par-là qu'il eſt ſans
» merci, il montre qu'il ne vaut rien en
» amour. Autrement j'aurois fort mau-
» vaiſe opinion d'elle ; dès qu'elle vou-
» droit porter ſon ami à manquer d'une

» façon si indigne à une dame, qui veut
» lui faire satisfaction. «

Ainsi prononça Hugues de Matapla-na. » J'ai oui dire que le jugement fut
» mis à exécution, sans opposition d'au-
» cune des parties : d'où il est arrivé que
» bien des amans ont été plus patiens
» dans leurs amours. «

Ce conte exprime en traits naïfs l'importance qu'on attachoit aux affaires de galanterie, & la gravité avec laquelle on les discutoit comme des affaires de droit public. Il paroît étrange que la proposition criminelle du chevalier à sa première dame soit si légérement oubliée, pour ne pas dire approuvée. Car enfin le code sublime d'amour ne permettoit pas même un désir impur ; & les vœux de l'amant devoient toujours se borner au cœur incorruptible de sa maîtresse.

La narration est entremêlée de citations bien choisies de divers trouba-

dours, parmi lesquels Raimond Vidal se trouve lui-même.

SECONDE NOUVELLE.

LE JALOUX CHÂTIÉ.

» Je veux vous conter une nouvelle
» que j'ai oui dire à un jongleur dans la
» cour du plus sage roi qui ait été, sa-
» voir d'Alphonse roi de Castille, chez
» qui règnoient la bonne chère, la ma-
» gnificence, la loyauté, la valeur, l'a-
» dresse, le maniement des armes & des
» chevaux, &c. Un jour il tenoit assem-
» blée nombreuse de chevaliers & de
» jongleurs. Lorsque sa cour en fut tou-
» te remplie, arriva la reine Eléonore,
» ayant le visage couvert d'un voile,
» & le corps enveloppé d'un manteau
» qui la serroit étroitement. (Alphonse IX, mort en 1214, avoit pour femme Eléonore d'Angleterre fille de Henri II.) » Ce manteau étoit bordé d'ar-

» gent, & avoit pour blason un lion d'or.
» Elle s'inclina devant le roi, & alla
» s'asseoir à quelque distance de lui. En
» ce moment, un jongleur s'approcha
» sans bruit du débonnaire monarque.
» *Roi empereur de la valeur*, lui dit-il,
» *je suis venu pour vous supplier de me*
» *donner audience.* Le roi défendit, sous
» peine d'encourir sa disgrace, d'inter-
» rompre le récit que le jongleur avoit à
» faire. Le jongleur venoit de son pays
» conter une aventure, arrivée à un ba-
» ron d'Aragon qui n'étoit point incon-
» nu au prince : c'étoit Alphonse de Bal-
» bastre.

» Voici, dit-il, le malheur où l'a pré-
» cipité sa jalousie. Il avoit une belle &
» aimable femme, irréprochable dans sa
» conduite, & qui ne voulut jamais prê-
» ter l'oreille aux discours des hommes
» de sa contrée, si ce n'est d'un seul,
» dont on murmuroit, qui étoit de sa
» maison, & tenoit un fief de son mari.

» Ce gentilhomme étoit si éperdûment
» amoureux de la dame Alvira, femme
» d'Alphonse de Balbastre, qu'il ne pou-
» voit s'empêcher quelquefois de la sol-
» liciter d'amour. Elle en étoit bien fâ-
» chée; mais encore aimoit-elle mieux
» l'écouter, que d'en porter plaintes à
» son mari, & de l'exposer à quelque
» inconvénient : car le chevalier étoit
» homme de mérite, n'ayant pas son pa-
» reil dans l'Aragon pour la valeur &
» l'habileté dans les armes; & le mari
» l'estimoit fort. *C'étoit Bascol de Cotenda*,
» dit le roi en l'interrompant. — Oui,
» répondit le jongleur. Mais écoutez
» comme il fut récompensé de la belle
» Alvira.

» Tous les autres chevaliers avertis-
» sant le mari de la trahison de Bascol,
» assez hardi pour prier d'amour la fem-
» me de son seigneur, d'où arriveroit
» infailliblement un plus grand mal, qui
» seroit de le faire *cocu*; il leur répondit,

» qu'ils n'en parloient que par envie, à » cause que Bascol valoit mieux qu'eux » tous; que peu s'en falloit qu'il ne les » fît pendre ou brûler; mais que le pre- » mier qui oseroit ouvrir la bouche sur » le compte de la dame Alvira, il le » feroit pendre par son cou sans rémis- » sion. Menacez tant qu'il vous plaira, » dit l'un d'eux; mais pour vous assurer » si Bascol aime votre femme ou non, » faites semblant que vous voulez aller » au secours du roi de Léon dans une » guerre qu'il a: si vous déterminez le » galant à vous suivre, je vous livre » dès-à-présent ma personne, pour en » ordonner tout ce que vous jugerez à » propos. — Je l'accepte, répondit Bal- » bastre. Et tout de suite un des assistans » alla trouver Bascol, pour l'inviter à » suivre son seigneur à la guerre. — Très- » volontiers, dit-il, je suis tout prêt. » Le messager vint aussitôt rendre sa » réponse, en assurant Balbastre qu'il ne

» tiendroit point sa parole. Celui-ci,
» persuadé du contraire, & fort content,
» résolut de l'aller voir.

» Le malheureux amant étoit dans
» une grande perplexité. Refusera-t-il
» pour la première fois de suivre son
» seigneur, à qui jamais il n'avoit man-
» qué au besoin? c'est s'exposer à per-
» dre la vie; car on verra bien le motif
» de son refus. D'un autre côté, aban-
» donnera-t-il la femme qu'il aime si
» tendrement? il ne peut s'y résoudre.
» Après y avoir bien pensé, il prend le
» parti de feindre une maladie, & de
» dire que son médecin lui a ordonné
» une saignée. Il se fait bander le bras
» & la tête. Lorsque Alphonse de Bal-
» bastre vint frapper à la porte avec
» grand bruit, & qu'on l'eut fait entrer,
» il s'excusa de l'impossibilité où le
» mettoit sa maladie de suivre son sei-
» gneur à la guerre. Je vous recom-
» mande à Dieu, lui dit Alphonse en le

» quittant. — Et vous, je vous recom-
» mande à la sainte Vierge, répondit
» Bascol.

» Le lendemain matin, le seigneur
» part bien fâché; il va dans un autre
» château; & attend la nuit pour retour-
» ner sur ses pas, résolu de se venger s'il
» en trouve sujet.

» Enfin la nuit venue, il approche à
» petit bruit de son château; & laissant
» son cheval à la garde du palefrenier,
» il frappe doucement de la main à la
» porte de sa femme. Aussitôt elle fait
» lever sa demoiselle pour voir ce que
» c'étoit. Je n'attends personne, dit-elle;
» mais il me semble que c'est mon mari
» qui vient pour surprendre Bascol. On
» frappe à coups redoublés. Elle crie
» qu'elle ira ouvrir elle-même, si sa
» demoiselle n'y va au plus vîte. La
» demoiselle ayant enfin ouvert, le mari,
» introduit dans la chambre, fait sem-
» blant d'être l'amant; se plaint de la

» lenteur à ouvrir ; se jette à genoux ;
» fait valoir la hardiesse qu'il a eue de
» ne pas suivre son seigneur, & l'amour
» violent qui l'a retenu & dont il espère
» la récompense.

» A tous ces propos, la dame recon-
» noissant bien son mari (comment se
flattoit-il qu'elle ne le reconnoîtroit
pas ?) » se jette hors du lit, criant à la
» trahison. Elle menace de le faire pen-
» dre comme un infâme suborneur, qui
» vient souiller la couche de son maître ;
» elle le prend à deux mains par les
» cheveux, & le tire de toute sa force.
» Mais la force d'une femme est peu de
» chose : elle se lasse bientôt de faire du
» mal, & d'une grande massue donne de
» foibles coups. Après l'avoir assez inju-
» rié & battu, elle sort de sa chambre
» en tirant la porte ; elle laisse son mari
» enfermé, & l'homme du monde le plus
» content ; car la preuve non équivoque
» qu'il venoit d'avoir de la fidélité de

» sa femme, lui faisoit oublier tous ses
» maux.

» La dame, bien assurée de sa per-
» sonne, va trouver le chevalier Bascol;
» & lui ayant conté de point en point
» toute l'histoire : Laissons, dit elle, le
» bouc dans le puits, jusqu'à ce qu'il fasse
» jour. (Allusion à la fable du bouc &
» du renard.) Le tems fut mis à profit,
» comme entre deux amans qui se trou-
» vent en toute liberté.

» Dès que le jour parut, la dame alla
» crier par-tout contre le perfide qui
» l'avoit voulu séduire. Tout le peuple
» en furie jure de la venger, de faire
» mourir ce traître. On court aux ar-
» mes; on arrive avec des torches & des
» falots. Alphonse, effrayé des clameurs
» & du tumulte, barricade les portes,
» & crie : Calmez-vous; ce Bascol que
» vous croyez tenir, c'est moi votre sei-
» gneur. Mais rien ne les peut arrêter.
» Ils brisent portes & serrures, renver-

» ſent les barricades. Il fut obligé de ſe
» ſauver dans le beffroi, par une échelle
» qu'il jeta dehors.

» Le peuple courut au lit, croyant y
» trouver Baſcol; & c'étoit à qui don-
» neroit le plus de coups. Mais recon-
» noiſſant qu'il n'y étoit pas, ils furent
» bien fâchés. Ils viſitèrent tous les coins
» de l'appartement pour le découvrir.
» L'échelle que le mari avoit jetée fit
» qu'à la fin la dame reconnut où il étoit.
» Auſſitôt de crier : Le voilà le traître,
» prenez l'échelle, montez là-haut,
» mettez-le en pièces. — Hé quoi, s'é-
» cria Barbaſtre tout éperdu, quoi vous
» ne connoiſſez pas votre bon maître ?
» c'eſt moi, ſauvez-moi la vie.

» Ne pouvant plus le méconnoître,
» lorſqu'elle le voit deſcendre, la dame
» pouſſe un profond ſoupir, pleure, ſe
» déſeſpère de ſa mépriſe, lui en de-
» mande pardon, & gémit ſur le danger
» auquel il s'eſt expoſé par ſon impru-

» dence. Ce n'est point vous, lui dit le » mari confus, c'est moi qui dois de- » mander pardon, après l'offense que je » vous ai faite de soupçonner une vertu » si pure. Non, jamais je ne croirai la » médisance. Je vous en prie, vivons » désormais comme deux cœurs que » rien ne pourra diviser. La dame y » consent, pourvu qu'il envoie un messa- » ger à Bascol, lui rendre compte de » ce qui s'est passé. Encore exige-t-elle » qu'il aille en personne lui faire répa- » ration.

» Le mari, trop heureux d'en être » quitte pour cela, suit de près son » messager, se rend chez Bascol, & » s'approchant du lit, où il étoit bien » tranquille dans une grande obscurité; » car il avoit pris ses précautions: Hé » bien, comment vous va? lui dit Al- » phonse. Le prétendu malade feint » d'être surpris d'un si prompt retour. » Alphonse, prenant prétexte de la ma-

» ladie d'un vaſſal dont il ne peut ſe
» paſſer, dit qu'il n'ira point à la guerre
» juſqu'à ce qu'il le voie en état de ſui-
» vre. Je guérirai, s'il plaît à Dieu, &
» je ſerai à vos ordres, répond le che-
» valier. Alphonſe s'en retourna chez
» lui, fort content de connoître ſi évi-
» demment la fauſſeté de tous ſes ſoup-
» çons.

» Je vous ſupplie donc, roi & reine,
» en qui honneur & beauté réſident,
» ajouta le jongleur, de défendre dans
» toute l'étendue de vos états à tous les
» maris d'être jaloux; car les femmes
» ſont ſi habiles, qu'à leur gré la vérité
» paroît menſonge, & le menſonge vé-
» rité.

» Le roi dit: Jongleur, je trouve tes
» nouvelles fort plaiſantes & gentilles, &
» tu en feras bien récompenſé. Mais
» pour te faire mieux voir combien el-
» les m'ont plu, je veux qu'à jamais on
» les appelle ici: *Le jaloux châtié*.

» Quand le roi eut fini de parler, il » n'y eut dans toute sa cour baron, » chevalier, damoiseau, demoiselle, ni » celui-ci, ni celle-là, qui ne parût en-» chanté de ces nouvelles, & qui, les » louant hautement, n'eût envie d'ap-» prendre par cœur *le Jaloux châtié*. «

Si les troubadours & les jongleurs avoient eu souvent à débiter des contes semblables, il faudroit moins s'étonner de leur prodigieux succès dans les cours. On y étoit oisif, on y cherchoit les amusemens de l'esprit, comme ceux du corps; on n'y connoissoit presque aucun ouvrage de goût, puisque ceux de l'antiquité étoient peu connus, même de ce qu'on appeloit les savans : un joli conte devoit donc y plaire infiniment. Ce genre fut & sera toujours goûté, parce qu'il amuse : mais les difficultés en augmenteront toujours, parce que les plus grands modèles semblent l'avoir épuisé. C'est une idée d'autant plus heureuse de

l'appliquer à la morale, qu'en le rendant moins frivole, on peut y intéresser les esprits solides & les ames vertueuses. Bocace, imitateur des troubadours, imité par tant d'autres, ne cherchoit malheureusement qu'à plaire, & les applaudissemens du libertinage ne lui paroissoient pas indignes de sa plume.



CXXXIII.

HUGUES DE PENNA.

HUGUES DE PENNA, né à Meſſac dans l'Agénois, étoit le fils d'un marchand. Une belle voix & le goût du chant le décidèrent au métier de jongleur. D'abord, il chantoit les chanſons des autres; il en compoſa enſuite lui-même. Il ſavoit fort bien les généalogies des grands ſeigneurs du pays: c'étoit un mérite dans les cours. Il eut la paſſion du jeu & des cabarets. Enfin, il ſe maria à l'Iſle dans le comtat Venaiſſin. Nous n'avons de lui que trois chanſons de galanterie, qui n'offrent rien de remarquable.

Quoiqu'il importe peu d'obſerver combien Noſtradamus differe de nos manuſcrits, au ſujet de ce troubadour, dont il fait un gentilhomme de Mouſtiers

en Provence ; nous indiquerons des particularités singulières qu'il rapporte. Selon lui, Hugues de Penna fut réduit par des malheurs, dans sa jeunesse, à une extrême pauvreté ; mais ses talens le rendirent très-riche. Un astrologue lui prédit qu'il parviendroit à la fortune. En effet, Charles I, comte de Provence & roi de Sicile, le fit secrétaire du conseil de Provence, à la sollicitation de la reine Béatrix sa femme, & lui confia l'administration de ses affaires. Cette reine le regardoit comme le premier troubadour de son siècle. Elle lui fit l'honneur de le couronner poëte. Par reconnoissance il dit dans un quatrain :

» Je veux célébrer en tant de lieux la » mémoire de tes perfections, qu'au récit » de tes hauts faits, s'élevera une admi» ration universelle. «

Nostradamus ajoute que Hugues de Penna épousa Mabille de Simiane, & mourut quelque tems après, en 1280.

CXXXIV.

PONS DE LA GARDA.

Aucun de ceux qui ont écrit ſur la poéſie provençale ne parle de ce troubadour. Ses pièces nous font juger qu'il avoit fréquenté les dames de Toulouſe & de Nîmes, & qu'il floriſſoit à la fin du douzième ſiècle. Il fait mention de la comteſſe de Burlats vivante alors.

Nous ne parlerons point ici de onze chanſons de galanterie, où il répete les fades lieux communs qu'on voit par tout. Un ſirvente ſatirique eſt ſa ſeule pièce remarquable.

Il y déclame contre la fauſſeté qui regne dans le monde. Il accuſe les gens d'égliſe de vendre des indulgences, de ſe livrer à l'injuſtice & au pillage, qu'ils défendent aux autres. Il cenſure l'iniquité des gens de juſtice, des gens de

tout métier qui mentent sans cesse en vendant & en achetant. Il les menace des jugemens de Dieu ; & il croit que la fin du monde approche, à cause d'une pluie de sang qu'il a vue.

Depuis plusieurs siècles, on annonçoit ainsi la fin du monde, parce qu'on voyoit des calamités & des vices, & parce qu'on étoit superstitieusement crédule. Les pluies de sang, d'autres semblables prodiges, inconnus aujourd'hui, quoique nos mœurs méritent bien autant les punitions divines ; en un mot, tout ce que l'on voyoit ou ce qu'on imaginoit d'extraordinaire, réveilloit ces fausses terreurs. La physique nous en garantit ; & la raison, & encore plus la religion, nous avertissent que, si le Juge suprême ne fait pas éclater ses jugemens, on ne peut y échapper dans une autre vie, où se manifesteront les secrets de la providence.

CXXXV.

RAMBAUD.

Nous n'avons de ce troubadour que deux tenſons, relatives aux idées de la chevalerie & aux mœurs du tems.

Première Tenson.

Rambaud propoſe à Perdigon & à Azémars, de choiſir entre trois barons, dont l'un donne généreuſement ſon bien; l'autre traite magnifiquement chez ſoi tous ceux qui s'y préſentent ; le dernier ſe borne à être brave jouteur de lances, fourni de belles armes.

Azémars, qualifié de monſeigneur, & par conſéquent chevalier, ſe déclare pour le dernier baron ; Perdigon pour le premier ; Rambaud pour l'autre. Azémars dit à Rambaud : » Celui que » vous ſoutenez jette ſa dépenſe au vent; » & Perdigon a choiſi en jongleur avide

» qui ne respire que l'argent. « Perdigon reproche à monseigneur Azémars de préférer, par pure avarice, la bravoure à tout le reste. » Quant à Ram-
» baud, il défend les cours plénières,
» ou les personnes magnifiques, dont
» tous les soins se bornent à tenir une
» grande table; mais si le marquis ***
» avoit été de ce goût, Rambaud seroit
» encore simple jongleur. « On ne peut guère douter qu'il ne s'agisse de Rambaud de Vaqueiras, enrichi & créé chevalier par le marquis de Montferrat. (Voyez son article.)

SECONDE TENSON.

Deux chevaliers de mérite égal aiment deux dames également belles; l'un est amant heureux, l'autre aspire seulement à le devenir: Lequel des deux doit être plus amoureux & plus magnifique?

Albertet, à qui cette question est proposée, répond: L'un & l'autre doit être

libéral & magnifique, mais celui qui aſpire doit mieux aimer & plus dépenſer, pour être aimé de ſa dame & l'obtenir. Rambaud ſoutient le contraire, parce que les véritables amans, loin de ſe relâcher à l'égard de leurs dames, augmentent d'amour & de magnificence à proportion des faveurs dont on les comble. L'eſpérance, réplique Albertet, excite l'émulation; au lieu qu'on a vu beaucoup d'amans qui, comme le dauphin d'Auvergne, diminuoient de l'ardeur de leur flamme, lorſque l'amour avoit été ſatisfait. Rambaud dit qu'il aura pour lui tous les honnêtes gens; & que l'opinion d'Albertet, ſi elle étoit fondée, détermineroit les dames à ne jamais rendre leurs amans heureux.



CXXXVI.

GERVERI DE GIRONE.

Il n'est connu que par ses pièces, où l'on voit qu'il a vécu sous Jacques I & sous Pierre III, rois d'Aragon. Ses chansons galantes sont adressées, la plupart, à la vicomtesse de Cardone, dont il fut sans doute amoureux. Il parle de Jacques I, comme d'un prince qui, pour l'avancement de la foi, aime à porter la guerre dans les pays éloignés. C'est apparemment une allusion aux conquêtes de l'île de Majorque & du royaume de Valence, que ce roi fit sur les Maures : la politique y avoit certainement plus de part que le zèle de la foi. Les grandes qualités de Pierre III sont célébrées dans plusieurs pièces. Enfin l'auteur fait mention du comte de Rhodez, dont il a reçu un beau présent ; & du marquis

de Canillac, dont il vante les jolies chansons. Dans le même endroit, il reproche aux seigneurs Catalans de ne savoir faire ni de bonnes paroles ni de bonnes rimes : il ne leur accorde que le talent de faire de bons *dictiers*, (sorte de discours.) A en juger par ses ouvrages, pleins de vers monosyllabes, & de rimes extrêmement difficiles, ce qui les rend fort obscurs, ses jugemens en matière de goût ne pouvoient être de grand poids.

Nous avons de lui plusieurs pièces toutes morales. Voici quelques-unes de ses maximes.

» Les sermens ne valent rien, où » manque la loyauté ; la poésie subtile, » avec gens qui ne sont point capables » de l'entendre ; les menaces & la vigi- » lance des sots maris, avec les femmes » qui veulent se conduire mal.

» On a peine à connoître la route des » vaisseaux qui fendent la mer ; & quel- » que unie que soit sa surface, on a

» peine à la meſurer : il eſt encore plus
» difficile de connoître tout le mal que
» renferme une méchante femme. On
» ne voit ni chemin ni ſentier, tracé ſur
» la roche où ſe coule le ſerpent : il faut
» encore plus de ſoupleſſe pour ſe déro-
» ber aux piéges d'une méchante femme.
» Il ſeroit plus aiſé d'obſcurcir le ſoleil,
» de faire décroître la lune en ſon croiſ-
» ſant, d'enchaîner les quatre vents, de
» mettre un frein à un lion furieux, que
» de réprimer une femme impudique.

» Tout homme doit faire comme le
» vieux cerf, qui mange le ſerpent veni-
» meux, & va enſuite boire à une fon-
» taine; après quoi il court tant çà & là
» que le venin mêlé avec l'eau le renou-
» velle, le fait changer d'ongles, de
» peau, de cornes : il redevient ſain,
» jeune & léger. « (De cette fauſſe ſup-
poſition, il prend texte pour exhorter
les hommes qui ont le venin du péché
dans le cœur, à s'abreuver des eaux de

la pénitence, & à se renouveler comme le cerf.)

» La noblesse & les titres ne valent » rien sans le mérite & l'honneur. L'hon- » neur a décidé, suivant le droit & l'usa- » ge, que plus un homme est distingué » par son état & sa naissance, plus il se » rend méprisable quand il fait mal.

» L'amour a dégénéré. Il étoit autre- » fois le germe de toute gloire : il est » maintenant esclave de la richesse. On » fait peu de cas de ces sentimens purs, » tendres, vifs, discrets & respectueux, » qui sont le partage des loyaux amans, » & qui ne se trouvent jamais chez les » riches..... Aimer seulement par des » vues d'intérêt, est une chose abomina- » ble ; si tant est que l'on aime ainsi. «

Ailleurs le troubadour donne de sages conseils aux chevaliers & aux serviteurs, aux maîtres & aux sujets ; aux baillis, juges, & conseillers des grands seigneurs.

Dans une pièce sur les quatre saisons de l'année, il dit que le printems, à bien compter, dure 94 jours, 23 heures, 10 minutes : (les dix minutes sont exprimées par le *quart d'une heure moins le tiers ;*) qu'il commence vers la fin de mars, dont il prend 10 jours, & dure jusqu'au 23 de juin, où commence l'été. Selon notre calendrier, le printems ne dure jamais 93 jours ; il commence du 20 au 21 mars, & finit du 20 au 21 juin.



CXXXVII.

NATIBORS, ou MADAME TIBERGE.

NATIBORS, disent nos manuscrits, fut une dame de Provence, du château de Seranon, (dans la viguerie de Grasse;) *courtoise, bien apprise, avenante, fort habile*, & faisant bien les vers: elle eut des amans qui furent heureux avec elle: tous les barons du pays l'estimèrent beaucoup; & les grandes dames, qui la redoutoient fort, avoient pour elle bien des égards. Ces dames craignoient apparemment qu'elle ne fît usage contre elles de son esprit.

On ne peut juger de son talent que par un couplet naïf & plein de tendresse:

» Beau doux ami, non je n'ai pas été
» un moment sans vous désirer, depuis

» que je vous ai reconnu pour amant
» ſincère. Tous mes ſouhaits ont été de
» vous voir ſouvent. Jamais je ne me
» ſuis repentie de mon choix. Lorſqu'il
» vous a fallu me quitter, il m'a été im-
» poſſible de goûter aucun plaiſir, que
» vous ne fuſſiez revenu. «



CXXXVIII.

RAIMOND DE SALAS.

UNE note manuſcrite porte que ce troubadour étoit bourgeois de Marſeille, auteur de différentes pièces, mais peu connu & peu eſtimé. Deux chanſons galantes de lui ſemblent prouver qu'il aima une dame de la maiſon de Baux, nommée Rambaude. Un dialogue avec ſa maîtreſſe mérite ſeul de nous arrêter quelques momens.

RAIMOND.

» Vous qui ſavez ſi bien tout ce qu'il » convient de faire ; aidez-moi de vos » conſeils dans l'embarras où je ſuis. Je » couve un amour ſi noble & ſi haut, » que je n'oſe découvrir ma peine à celle » qui la cauſe. «

LA DAME.

» J'en ſais aſſez, Raimond, pour

» vous dire que, si vous voulez bien
» aimer, il ne faut pas être trop timide.
» Si celle dont vous recherchez l'amour
» est bonne & sage, elle n'aura point
» d'égard à la disproportion entre vous
» & elle, quand il n'y aura que la naiss-
» sance à redire en vous. «

RAIMOND.

» Madame, il me prend souvent en-
» vie de lui crier humblement merci.
» Mais considérant l'excès de sa beauté
» & de son mérite, je reste comme un
» homme éperdu, je tremble d'être plus
» maltraité, si je la requiers une fois d'a-
» mour. «

LA DAME.

» Raimond, il faut du courage & de
» la hardiesse dans les commencemens
» d'une passion. Ainsi, je vous le con-
» seille, avancez-vous sans délai vers
» celle que vous aimez : car si la crainte
» vous arrête, vous aurez peine à en faire
» la conquête. «

RAIMOND.

» Je voulois passer ma vie à lui ca-
» cher ma peine; mais, puisque vous
» êtes d'un autre avis, je n'hésiterai plus
» à lui donner mon cœur. »

LA DAME.

» Raimond, je vous déclare de par
» amour que c'est le plus sûr parti. «

On reconnoît là un amant timide, déjà encouragé par sa maîtresse, ou qui s'efforce de lui suggérer les sentimens qu'il désire.



CXXXIX.

PONS DE MONTLAUR.

DEUX familles de Montlaur, également nobles & anciennes, ont existé dans le Toulousain & dans le Vivarais. Un Pons de Montlaur du Vivarais fit ses soumissions, après la bataille de Muret, au fameux Simon de Montfort. C'est peut-être notre troubadour. Nous ne le connoissons d'ailleurs que par cette tenson avec Esperdut.

ESPERDUT.

» Seigneur Pons de Montlaur, je
» veux savoir de vous, lequel de deux
» objets à aimer vous estimez davan-
» tage, d'une jeune personne courtoise,
» gracieuse, belle, bonne, & qui peut
» encore devenir meilleure; ou d'une
» dame d'un mérite accompli, qui a déjà
» connu la galanterie? «

MONTLAUR.

» Esperdut, c'est connoître bien peu » l'amour, que de balancer entre les » deux. Pour moi, j'aime mieux posséder qu'attendre. Avec la dame je suis » certain de ce que j'ai : avec la jeune » personne, je ne vois qu'incertitude & » occasion de troubles de toute es» pèce. «

ESPERDUT.

» Seigneur Pons, pour moi, j'aime » mieux avoir un bien actuel, joint à » l'espérance d'un plus grand bien à » venir. Je puis gagner de jour en jour » avec la jeune personne ; au lieu » qu'avec la dame je n'espère pas de » rien acquérir de nouveau : je dois » craindre, au contraire, de déchoir » d'un jour à l'autre ; car j'ai vu des che» vaux de mille sous revenir ensuite à » trente. «

MONTLAUR.

» Celui-là, Esperdut, a le meilleur

» lot, qui possede une dame du plus
» haut mérite : elle sait mieux faire fête
» à son ami qu'une plus jeune, dont la
» poursuite est toujours mêlée de crain-
» te, & qui va tout conter à son mari. «

Le mari avoit donc véritablement à craindre de ce commerce de galanterie, enveloppé de si belles apparences.



CXL.

GIRAUD RIQUIER.

GIRAUD RIQUIER ne nous eſt connu que par ſes pièces, dont le recueil eſt conſidérable. La copie, ſelon nos manuſcrits, en a été faite ſur l'original de ſa main. On y voit qu'il étoit de la ville de Narbonne, fort attaché au vicomte Amauri, & qu'Alphonſe X, roi de Caſtille, fut ſon bienfaiteur. Différens traits de ſes ouvrages ſemblent prouver qu'il étoit gentilhomme ; en particulier, quand il parle d'une croiſade où il doit accompagner le roi d'Aragon, pourvu que ce prince lui donne un courſier, un rouſſin, un cheval de bât, & le reſte de l'équipage, tel qu'il convient à un homme de *ſa ſorte*. Ses pièces ſont datées, la première de 1254, & la dernière de 1294. Il y en a pluſieurs de galantes,

& plusieurs sur divers sujets. Bornons-nous à ce qu'elles renferment d'intéressant.

Il déclame dans une chanson contre la décadence de l'amour, qu'il appelle *l'impératrice du monde ;* (car *amour* est féminin chez les troubadours.) Il attribue le désordre à l'impatience des faux amans, qui n'ont en vue que la jouissance ; quoique, sans le mérite, ce ne soit qu'un arbre sans fruit & sans racine. Il recommande aux amans de faire leurs efforts pour *valoir*, s'ils veulent goûter le vrai plaisir d'amour.

Le nom poétique de sa dame est *Bel-déport*. Il la célèbre dans plusieurs chansons, mais en se plaignant de sa rigueur. A l'entendre, c'est la meilleure dame qui soit ; elle lui inspire l'horreur de toute action malhonnête; elle lui procure l'estime des honnêtes gens; elle le met dans le cas de composer pour elle de bons vers, sans rien dire de faux.

L'amour eſt donc, ſelon lui, le vrai moyen d'acquérir de la gloire ; mais l'amour reſpectueux, timide, ennemi de toute indécence ; qui plaît également à Dieu & au monde ; *fruit, fleur & graine de vrai mérite, & ſans lequel nul homme ne peut valoir.*

Cependant il dit ailleurs qu'il ne veut plus ſe fier à ſes déſirs, puiſqu'ils n'ont donné lieu qu'à de fauſſes eſpérances, que tous ſes efforts n'ont pu le faire agréer de ſa dame, ni lui, ni ſes chanſons ; qu'il a gémi vingt ans, dans l'eſpoir de fléchir un jour cette fière beauté ; & que ſa diſcrétion, ſa patience n'ont ſervi à rien. En même tems il ſe plaint d'avoir déſiré les bonnes graces & les libéralités des ſeigneurs, & d'avoir ſuivi leurs cours, pour les obtenir ; car il y a été trompé. Il voudroit un ſeigneur qui sût rendre juſtice à l'eſprit & au ſavoir ; il le ſerviroit toute ſa vie ; il ſeroit auſſi bon & utile à ſon ſervice,

qu'à celui d'une dame qui lui feroit bon accueil.

Une chanson de l'an 1282 le peint encore amoureux. Il avoit été guéri cinq ans de sa passion, de manière à ne plus craindre de rechute ; mais il est retombé deux fois plus malade que jamais. En faisant l'éloge de sa nouvelle maîtresse, il peint les effets bizarres de cet amour, par lequel il est constant & changeant, il pleure & il chante, il a de l'esprit & le perd, il désire sans espoir. *L'envoi* est au bon roi, Pierre III d'Aragon, dont il sera fidelle serviteur, si ce prince daigne le protéger.

Dans cette chanson, l'air & les paroles sont enchaînés avec un art particulier. Le premier, le troisième & le cinquième couplets sont sur le même air ; le second, le quatrième & le sixième, sur un autre ; & les airs de différens couplets se reprennent, la moitié du second sur la moitié du premier, & ainsi alternativement.

Quatre paſtourelles de Riquier ſemblent avoir été faites pour convaincre *Bel-déport*, que malgré ſon penchant au plaiſir, il n'avoit beſoin que de penſer à elle pour vaincre l'occaſion. Le dialogue eſt vif & d'une naïveté piquante. Mais comme ces pièces ſont trop reſſemblantes par le ſujet & par la forme, nous croyons devoir en ſupprimer deux.

PREMIÈRE PASTOURELLE.

1260.

» L'autre jour, j'allois le long d'une » rivière, me divertiſſant tout ſeul. L'a- » mour m'invitoit à faire une chanſon, » lorſque je vis une jeune bergère, belle » & plaiſante, qui gardoit ſes moutons. » Je tournai mes pas vers elle. Fort hon- » nête au premier abord, elle reçut avec » grâce mon compliment.

» Avez-vous été aimée, bergère, lui » dis-je, & ſavez-vous aimer? Elle me » répondit ſans détour : Oui vraiment,

» & j'ai donné mon cœur. — Je me ré-
» jouis de vous avoir trouvée, si je puis
» vous plaire. — Ne me sollicitez pas:
» je ne suis point sotte, pour me rendre
» à vos désirs. — Non, bergère, vous
» ne l'êtes pas. — Aussi n'hésité-je point
» à vous refuser.

» Douce bergère, si vous vouliez mon
» amour, j'ai grande envie du vôtre. —
» Cela ne se peut, seigneur, vous avez
» une amie, & moi un ami. — Et qu'im-
» porte, bergère? je ne laisse pas de
» vous aimer. — Seigneur, prenez autre
» chemin, où vous ferez mieux vos affai-
» res. — Je n'en veux pas de meilleur. —
» Vous êtes fou. — Non vraiment, je
» ne le suis pas; vous m'avez tant plu,
» qu'amour me donne à vous, & vous à
» moi.

» Seigneur, je perds patience. Finis-
» sons ce discours. — Bergère, vous êtes
» trop cruelle: je me meurs, je vous
» demande en grace..... — Je ne suis

» pas si dupe, seigneur. Vous vous mo-
» queriez de moi, si je vous croyois si
» légérement. — Bergère, amour m'y
» engage & m'y force. — Seigneur,
» qu'allez-vous faire ?

» Bergère, ne craignez rien; je ne suis
» pas homme à user de violence. — En
» ce cas, je suis votre amie, puisque
» vous avez la sagesse de vous arrêter. —
» J'allois commettre une grande faute;
» mais pour me retenir, j'ai pensé à mon
» Bel-déport. — Seigneur, je vous sais
» gré de votre retenue, & je vous en
» aime davantage. — Que dites-vous,
» bergère ? — que je vous aime.

» Dites-moi donc, joyeuse bergère;
» qui vous porte maintenant à me tenir
» de si doux propos ? — Seigneur, quel-
» que part que j'aille, on ne parle que
» des chansons de Giraud Riquier. —
» Ah! je reviens à la prière que je vous
» faisois. — Quoi donc, votre Bel-déport
» ne vous retient plus ? La voilà qui

» vous voit, & qui vous dit d'être hon-
» nête. — Bergère, je ne dis plus mot. —
» Seigneur, je reconnois que vous êtes
» un amant fidelle.

» Bergère, je le serois de reste. Mais
» un certain Bertrand d'Opian m'enlève
» l'amour de ma dame. — Seigneur, il
» n'est pas si heureux que vous pensez.
» Vous irez la voir; & je vous regrette-
» rai. — Bergère, je repasserai souvent
» par ce sentier. «

La seconde pastourelle est datée de 1262, & la troisième de 1264. On y trouve la même naïveté, mais à-peu-près les mêmes idées & les mêmes expressions. La dernière est un peu plus intéressante.

QUATRIÈME PASTOURELLE.

1267.

» Je retrouvai l'autre jour la bergère
» que j'avois autrefois rencontrée. Elle
» étoit assise, gardant ses moutons d'une
» façon gentille. Mais elle me montra
» une

» une humeur bien différente du passé.
» Un petit enfant dormoit sur son giron ;
» elle filoit sa quenouille. Je crus ne lui
» être point étranger, l'ayant déjà vue
» trois fois. Mais à l'air brusque, dont
» elle me dit : *Passez votre chemin*, je
» vis qu'elle ne me reconnoissoit pas.

» Bergère, lui dis-je, votre jolie
» compagnie me plaît tant, que j'ai
» besoin de votre assistance. — Pour qui
» me prenez-vous, seigneur ? Je ne suis
» pas aussi sotte que vous l'imaginez.
» J'ai mis ailleurs mon amour. — C'est
» mal fait à vous, bergère, après le
» tems qu'il y a que je vous aime si sin-
» cérement. — Je ne sache pas, seigneur,
» vous avoir jamais vu. — Vous avez
» bien peu de mémoire. — Je n'en man-
» que pas.

» Il n'y a que vous, bergère, qui
» puissiez me guérir du mal que j'éprou-
» ve ; si fort vous me plaisez. — Giraud
» Riquier m'en disoit autant avec trans-

» port ; mais je n'en ai pas été la
» dupe. — Bergère, ce Giraud Riquier
» ne vous oublie point ; mais vous m'a-
» vez oublié. — Seigneur, il me plaît
» plus que vous, & j'aime mieux le
» voir. — Vous lui avez été pourtant
» bien cruelle. — S'il revient, je crois
» que je me donnerai à lui.

» Vous me rendez la vie. Car je suis
» ce Riquier, qui vous a célébré dans
» ses chansons. — Je n'en croirai jamais
» rien, seigneur. Vous n'avez nullement
» de son air. — Bergère, Bel-déport
» qui vous a trois fois sauvée de mes
» mains, est garante de ce que j'assu-
» re. — Vous avez beau dire ; je ne vous
» crois pas : c'est trop vous glorifier. —
» Bergère, vous me reconnoissez, sure-
» ment. — Fort peu.

» Je vous ai vantée & célébrée, ber-
» gère ; mais je m'en repens bien. Ne
» craignez pas que je vous sollicite da-
» vantage. — Seigneur, je suis contente.

» Me voilà bien vengée de la dernière » fois que je vous vis. — De qui est cet » enfant, bergère ? n'est-ce point l'ou- » vrage de quelque galant ? — Je l'ai » fait avec celui qui m'a épousée en face » d'église, & de qui j'espère en avoir » encore d'autres. — Et comment vous » laisse-t-il ainsi au bord de cette riviè- » re. — C'est mon train de vie.

» Bergère aimable, nous pourrions » faire la paix ensemble, & je n'en di- » rois mot. — Je ne veux d'autre ami- » tié de vous, seigneur, que celle que » nous eûmes la première fois. — Je » vous ai bien mise à l'épreuve, & je » vous trouve bien sage. — Si je ne » l'avois pas été, vous m'auriez accom- » modée joliment ! — Bergère, je con- » tinue ma journée. — Poursuivez votre » chemin, seigneur. «

Parmi les pièces de Giraud Riquier, se trouvent quelques *retrouanges*. Ce sont des pièces en couplets, avec un

refrain. Celle-ci donne une idée bien avantageuse de la Catalogne.

» Mon étoile ne permettant pas que » j'aie aucun bien de ma dame ; rien » de ce qui me plaît ne pouvant lui » plaire ; & moi, ne pouvant me déta- » cher d'elle ; il faut que je me confirme » dans la voie du véritable amour : je » ne saurois en prendre de meilleure » leçon que dans la joyeuse Catalogne, » *Parmi les braves Catalans & les braves* » *Catalanes.*

» Galanterie, mérite & valeur, en- » jouement, grace, courtoisie, esprit, » savoir, honneur, beau parler & bon- » ne compagnie, générosité & amour, » prudence & sociabilité, trouvent se- » cours à choisir dans la Catalogne, » *Parmi les braves Catalans & les braves* » *Catalanes.*

» Je suis donc résolu de me former à » leurs manières, &c. «

Les *aubades* & les *sérénades*, dont ce

poëte fournit aussi quelques exemples, sont des pièces de même forme, où il exprime dans un refrain l'impatience de voir arriver ou l'aube du jour, ou le soir, pour jouir de la présence de l'objet qu'il aime.

Ses *vers* ou poëmes roulent sur différens objets. Il y donne de grands éloges au roi de Castille, Alphonse X, surtout à cause de sa bienfaisance envers le mérite & les talens. Ses panégyristes, dit-il, travaillent plus pour leur propre gloire que pour la sienne. Cependant il déplore en 1276 l'avilissement où est tombé ce prince, qui deux ans auparavant jouissoit de la plus haute considération; malheur qu'il auroit évité, s'il avoit aimé autant la guerre, qu'il aimoit à faire des largesses. Alphonse venoit d'abandonner ses prétentions à la couronne impériale, dont Rodolphe de Habsbourg étoit en possession. Le poëte paroît l'en blâmer; mais un reproche que lui fait l'histoire

avec plus de fondement, c'est d'avoir foulé ses sujets pour soutenir le vain titre d'empereur, qu'une faction impuissante lui avoit conféré en 1256.

Giraud Riquier, dans un autre poëme, taxe de folie les gens timides qui suivent les cours, » où les plus effrénés & » les plus importans solliciteurs, les plus » sots, les plus vains, les plus ignorans » emportent toutes les graces, toutes » les faveurs & tous les dons des sei» gneurs, qui par-là se déshonorent eux» mêmes. « Timides ou non, les gens honnêtes fuiront sans doute des cours, où les graces seroient ainsi prostituées.

La mort d'Alphonse X, & celle du vicomte de Narbonne, autre protecteur de Giraud Riquier; le peu d'avantages qu'il paroît d'ailleurs avoir obtenu des grands; la vieillesse enfin, si propre à changer les goûts & les mœurs, lui inspirèrent, tantôt des invectives contre la corruption du siècle, contre le mauvais

gouvernement des princes & des prê-tres, tantôt des vers de piété, où il implore la miséricorde de Dieu & la protection de la Vierge. Le monde lui paroît tellement déchu, qu'il faut être fou pour s'attacher aux choses qui donnoient jadis le plus de considération.

On peut soupçonner ce troubadour d'avoir pris de l'humeur, parce qu'on ne le payoit point assez. Car il se montre fort amoureux de l'argent. Dans une de ses tensons, il propose le choix entre plaire dans les cours sans s'y enrichir, & s'y enrichir sans y plaire. Il se déclare pour le dernier, & dit à l'interlocuteur : » Embrassez tant qu'il vous plaira la jon-» glerie dans la vue de plaire : je la » prends, moi, dans le dessein de m'en-» richir. « De-là ses plaintes fréquentes contre le petit nombre de seigneurs qui donnent.

Nous avons de lui plusieurs lettres & plusieurs discours, genre d'ouvrages peu

connu alors. L'extrait en seroit beaucoup moins utile qu'ennuyeux, si l'on n'en mettoit une grande partie à l'écart.

Une lettre écrite en 1267 est adressée : *Au louable, vaillant, gracieux, savant, &c, le seigneur Sicart de Pui-Laurents. Salut de la part de Giraud Riquier, obéissance, honneur, amour, & désir infini de le voir dans l'honorable cour de France, dont il voudroit gagner les bonnes graces.*

Il prie la noblesse & la probité de ce seigneur, d'écouter ce qu'il doit lui dire en peu de mots *très-subtils.* » Vous savez de quelle estime est dans le monde » un homme qui a de la raison & de la » science, lorsqu'il ne s'écarte point de » ce que la raison lui suggère : car, s'il » s'en écarte, il perd toute cette estime ; » & sa science n'est comptée pour rien, » quand elle ne sert pas à le porter au » bien & à lui faire éviter le mal. «

Suit une digression obscure sur la manière dont la science vient à l'homme par le moyen des sens. On sait qu'avant Locke, la philosophie d'Aristote rapportoit aux sens l'origine de nos idées, & que sur ce point les théologiens étoient d'accord avec la philosophie.

Ensuite il exhorte Pui-Laurents à servir Dieu & le roi de France (S. Louis,) qui est le meilleur des rois, & celui qui récompense le mieux ses serviteurs; à bien servir la reine (Marguerite de Provence,) » si bonne envers Dieu & envers les hommes, que je la prie, dit-il, » de me permettre de parler d'elle; car » tout homme pour sa propre gloire » doit en parler. Que je la verrois volontiers, si je savois que cela lui fît plaisir! «

Il ajoute à la fin: » Vous avez la » commodité de me mettre dans les » bonnes graces de madame la reine & » de tous ses enfans. Si mes services leur

» ſont agréables, rendez-leur témoigna-
» ge de mes ſentimens, lorſque l'occa-
» ſion s'en préſentera. «

C'eſt-à-dire, qu'il cherchoit un établiſſement à la cour de France; quoique deux années auparavant, il eût prié par une autre lettre, Amauri, vicomte de Narbonne, (fils d'Amauri IV, de la maiſon de Lara en Eſpagne,) de le recommander au roi de Caſtille, à la cour duquel il ſe propoſoit d'aller.

Il montre dans un diſcours, combien la réflexion eſt utile pour adoucir les peines de l'eſprit; & combien la modération eſt néceſſaire en toutes choſes, pour ne rien faire qu'à propos. Il inſiſte particuliérement ſur les donneurs de belles paroles, qui promettent plus qu'ils ne penſent, & ſe rendent mépriſables à leurs amis par la légèreté de leurs promeſſes. Il veut qu'on ne promette point avant de pouvoir tenir; autrement l'attente inquiète d'un bien promis le

ſait acheter ſi cher, que le bienfaiteur en perd tout le mérite. Rien n'eſt plus vrai, ſurtout à l'égard des hommes puiſſans pour qui *promettre & tenir* devroient être la même chose. Sa pièce eſt datée de 1268.

Dans un autre diſcours, de l'an 1272, après un long préambule ſur l'habitude commune de reprendre en autrui les défauts qu'on flatte en ſoi-même, il va dire la vérité à ſon brave ſeigneur (Amauri) qui le lui permet.

» Puiſque vous aimez à bien faire toujours, ne parlez pas trop de vos deſſeins ni de vos ſuccès. De pareilles vanteries ſeroient plus ſupportables dans un homme qui vaut peu, que dans celui qui vaut beaucoup. Songez qu'il eſt infâme de croupir dans l'oiſiveté & la molleſſe, lorſqu'il y a de grandes entrepriſes à tenter, & ſurtout de ſe livrer au vin, à la bonne chère & aux débauches. Soyez plein de modération

» & de retenue. Réfléchiſſez long-tems
» avant d'entreprendre. Faites-vous ai-
» mer de tout le monde, ſurtout de vos
» gens. Diſtinguez ceux qui vous ſervent
» le mieux ; & proportionnez les em-
» plois & les récompenſes aux degrés
» de talens & de ſervices. Fermez vos
» oreilles aux flatteurs & aux médiſans,
» dont le métier eſt de tromper tout le
» monde, en faiſant retomber ſur autrui
» leurs propres fautes..... Loin de vous
» cette race perfide. Donnez votre con-
» fiance aux honnêtes gens ; & prenez
» en bonne part ce que j'oſe vous repré-
» ſenter, non que je prétende vous cor-
» riger, mais dans la vue de vous mar-
» quer mon zèle pour votre gloire. «

Un diſcours de l'année ſuivante ren-
ferme une peinture générale des vices.
» On peut bien dire du monde, *Au-
» jourd'hui mal, & demain pis.* Je brûle
» d'envie de voir les hommes ſe réfor-
» mer, en même tems que je n'en ai

» aucune espérance. Je ne fais donc que » me charger inutilement du chagrin » que me donnent leurs fautes. Mais ce » chagrin naît de l'amour que j'ai pour » eux, de mon zèle pour leur bonheur » & pour leur gloire...... Chacun s'assortit avec son semblable, les foux » avec les foux, les sages avec les sages. » Aussi les cours ne sont-elles remplies » que de gens conformes au goût du » maître. S'il s'en trouve d'autres, ils n'y » restent pas long-tems. Les seigneurs » ne peuvent avoir de bons sujets qu'en » leur donnant de bons exemples. Au- » trement tout va en décadence chez » eux; & leur sort est incomparablement » plus triste, que s'ils avoient été dépouil- » lés par des revers de fortune. «

Il paroît que le troubadour aimoit à dire la vérité; qu'il en fut mal récompensé par les grands; qu'en désirant leurs bienfaits, il n'avoit pas cette importunité qui les arrache, ni cette bas-

feſſe qui dévore humblement les refus; enfin qu'il n'étoit point d'un caractère à réuſſir dans les cours, où cependant l'amour de la fortune l'entraînoit. Dans un diſcours propre à le caractériſer ſur ces différens objets, il eſpère que le roi de Caſtille le dédommagera de toutes les peines, que lui ont cauſées les ſots & les ignorans, les gens d'eſprit & les ſavans. C'eſt une preuve qu'il ne joignoit pas à ſon mérite l'art de plaire, ni même, peut être, l'art de bien vivre avec les hommes.

Son ouvrage le plus inſtructif & le plus intéreſſant, mais d'une exceſſive longueur a pour objet de delivrer les véritables talens, du mépris où les expoſent tant d'hommes vils, qui en jouent le rôle & qui le dégradent. C'eſt une *Supplication au roi de Caſtille, au nom des jongleurs*. On y verra des traits remarquables relativement aux mœurs & aux coutumes. Je retrancherai quelques ſu-

perfluités. J'abrégerois davantage, si je ne craignois de mutiler un monument unique dans son espèce, & dont on peut tirer des lumières.

L'auteur débute par l'éloge de la science, qui a répandu son nom au loin, & qui, si elle ne lui a pas procuré les biens de la fortune, lui a valu des honneurs, entre autres celui d'être mis au nombre des serviteurs du roi de Castille. Ayant donc la liberté de parler à ce noble roi Alphonse, il lui présente une requête qu'il voudroit que tous les troubadours lui eussent adressée.

» Vous savez, lui dit-il, que les hom-
» mes sont distribués en diverses classes
» ou conditions. Ils sont tous hommes :
» voilà leur genre. Mais il y a parmi
» eux des clercs, des chevaliers, des
» bourgeois, des marchands, des gens
» de métier, des paysans : voilà leurs
» espèces.

» Les paysans, placés à la dernière

» classe, sont cependant ceux qui, en
» cultivant les terres, donnent à tous les
» autres la nourriture du corps, comme
» les clercs sont institués de Dieu pour
» donner aux hommes la nourriture de
» l'ame.

» Les clercs se subdivisent en plu-
» sieurs ordres, selon la nature de leurs
» fonctions, dignités ou prélatures. Ils
» ont tous quelque titre qui les distin-
» gue. On joint communément à leur
» nom une épithète honorable, la qua-
» lité de *maître*, de *messire*. Les moines
» ont leur office de claustrier, célerier,
» sacristain, &c, avec la dénomination
» de *frere*, qui leur est commune à tous.
» Les autres ecclésiastiques sont diacres,
» prêtres, aumôniers, archiprêtres,
» prévôts, prieurs, abbés, évêques,
» archevêques, cardinaux; & par-dessus
» tous est le pape, qui n'a au-dessus de
» lui que Dieu.

» A l'égard des chevaliers, on les

» nomme par les divers degrés qu'ils
» ont, quoique le nom de chevalier
» leur appartiennent à tous. Il y a les
» barons, vicomtes, marquis, ducs,
» comtes & empereurs. Ils sont tous che-
» valiers, ou ils ont la faculté de le
» devenir quand ils veulent. Cependant
» on ne les appelle de ce nom que dans
» certains cas particuliers, où l'on parle
» de quelque belle action. Alors on di-
» roit d'un roi, pour le louer, *ce noble*
» *chevalier*. Autrement, il faut les dési-
» gner par leurs titres de comte, duc,
» roi ,, &c.

» Quant aux bourgeois, ils peuvent
» avoir plus de bien les uns que les au-
» tres, mais non des rangs qui les distin-
» guent. Les uns s'adonnent aux armes,
» les autres à la chasse. Ils doivent se
» faire considérer par de beaux faits, se
» livrer à la galanterie, vivre de leurs
» rentes, sans exercer aucun métier ni
» commerce. Mais quoi qu'ils puissent

» faire, dire & savoir, ils ne peuvent
» acquérir aucune prééminence sur leurs
» pareils, qui les fasse appeler autrement
» que *bourgeois*. Leur naissance ne leur
» en donne point. Il y en a qui sont
» issus de bon lieu; mais les professions
» viles par lesquelles ils subsistent faute
» de bien, les réduit au simple nom de
» bourgeois; & s'ils deviennent riches,
» tout nobles qu'ils sont par leur ori-
» gine, on ne les qualifie encore que
» bourgeois.

» Pour ce qui est des marchands, on
» nomme ainsi tous ceux qui n'ont d'au-
» tre état que d'acheter & de vendre.
» Mais il y a des espèces de marchands
» plus honorables que d'autres, comme
» les drapiers qui vendent de beaux &
» riches draps, ceux qui font le voyage
» d'outre-mer pour gagner sur ce qu'ils
» achetent & revendent. Il y a aussi les
» changeurs, les maîtres tenant fabri-
» ques & boutiques, &c. Tous sont

» appelés marchands ; mais on doit ajou-
» ter à leur nom l'espèce de marchan-
» dise qu'ils vendent pour l'ordinaire. «
(Il semble que le marchand n'avoit alors rien de commun avec le bourgeois. C'étoit néanmoins par le commerce que la bourgeoisie devenoit considérable dans plusieurs villes, en Italie surtout & en Allemagne.)

» Passons aux gens de métier ou arti-
» sans. C'est leur nom commun ; mais ils
» sont distingués en particulier par celui
» des choses qu'ils fabriquent. Il y auroit
» une sorte de malhonnêteté à les nom-
» mer artisans : ce nom les offenseroit ;
» & ils veulent qu'en leur parlant, on
» leur donne après leur nom de bap-
» tême celui du métier qu'ils font.

» Les paysans, l'ordre le plus abject,
» sont aussi nommés différemment, selon
» leur espèce de culture & de travail,
» laboureurs, fossoyeurs, jardiniers, pâ-
» tres, &c. Ainsi outre le nom généri-

» que de chaque état, il y a des noms
» spécifiques pour toutes les différences
» qui s'y rencontrent. «

On n'auroit pas imaginé ce long détour pour en venir au sujet. L'auteur y est enfin arrivé. Il continue :

» La même pratique devroit avoir
» lieu à l'égard des jongleurs. Il est in-
» juste de les comprendre tous sous une
» seule dénomination, tandis qu'il y a
» entre eux des différences si marquées.
» Les bons jongleurs ont droit de se
» plaindre de voir leur nom prodigué à
» des ignorans, qui s'en iront par les
» rues jouant d'un instrument bien ou
» mal ; ou qui chanteront grossièrement
» dans les places, au milieu de la plus
» vile canaille, mendiant leur pain sans
» pudeur ; ou qui, n'osant se montrer
» dans aucune noble cour, iront dans
» les tavernes pour y gagner quelque
» argent. Convient-il de nommer jon-
» gleurs des gens dont l'unique métier

» eſt de faire des tours, de faire jouer » des ſinges & autres bêtes ? La jongle- » rie a été inſtituée par des hommes » d'eſprit & de ſavoir, pour mettre les » bons dans le chemin de la joie & de » l'honneur, moyennant le plaiſir que » fait un inſtrument touché par des » mains habiles. Auſſi les nobles hom- » mes voulurent-ils avoir d'abord de » ces jongleurs, comme les plus grands » ſeigneurs en ont encore.

» Enſuite vinrent les troubadours, » pour chanter les hiſtoires des tems » paſſés, & pour exciter le courage des » braves en célébrant la bravoure des » anciens.

» Telle fut la jonglerie dans ſon ori- » gine; & chacun menoit une vie agréa- » ble parmi les grands. Mais depuis » long-tems les choſes ſont bien chan- » gées. Il s'eſt élevé une race de gens » qui, ſans talent & ſans eſprit, pren- » nent l'état de chanteur, de joueur

» d'inſtrument, & de troubadour, afin
» de dérober le ſalaire aux gens de mé-
» rite, qu'ils s'efforcent de décrier. C'eſt
» une infamie, que de pareilles eſpèces
» l'emportent ſur les bons jongleurs ;
» & la jonglerie tombe ainſi dans l'avi-
» liſſement.

» Je ſuis fâché que les habiles trou-
» badours n'aient pas élevé la voix con-
» tre cet abus, & m'aient réduit à la
» néceſſité de dire ce qu'ils auroient
» tous dit beaucoup mieux. Je voudrois
» que, portant la même plainte, ils euſ-
» ſent demandé que chaque eſpèce de
» jongleur eût un nom particulier qui la
» diſtinguât, & qu'ils ne fuſſent pas con-
» fondus comme les bourgeois ſous la
» même dénomination.....

» Mais vous, ſeigneur, brave & puiſ-
» ſant roi, qui avez toute l'autorité,
» tout le ſavoir & le diſcernement pour
» corriger un déſordre ſi pernicieux ;
» vous à qui il appartient plus qu'à tout

» autre d'agir en grand monarque; vous
» qui régnez ſur là Caſtille, où la jon-
» glerie & la ſcience ont trouvé, dans
» tous les tems, plus de protection
» qu'en aucune cour; vous qui vous fai-
» tes tant eſtimer en ce point comme
» en tout le reſte, & qui êtes ſi bien ſur-
» nommé (Alphonſe le Sage,) pour le
» grand ouvrage que je vous propoſe;
» entreprenez cette réforme : ce que
» vous ordonnerez ſera généralement
» ſuivi. Empêchez que ceux qui ont la
» ſcience de *trouver*, de bien compoſer
» des vers, des chanſons, & d'autres
» poéſies également ingénieuſes & utiles,
» ne ſoient confondus avec les méné-
» triers & autres de même trempe.
» Donnez leur un nom particulier, tel
» qu'il vous paroîtra convenir. Car vous
» ſavez, noble roi de Caſtille, combien
» ils ſont au-deſſus des farceurs, des
» ſimples joueurs d'inſtrument. Ceux-ci,
» tout au plus, donnent un plaiſir frivole

» aux yeux & aux oreilles. Mais les ſa-
» vans troubadours laiſſent dans les eſ-
» prits une impreſſion forte & durable,
» de tout ce qu'ils diſent de bien ; ils
» portent les auditeurs à y conformer
» leur conduite ; même après leur mort,
» le ſouvenir de belles maximes reſte &
» opère les fruits de l'inſtruction.

» Quel tort ne leur fait-on pas, de
» les mettre dans la même claſſe que les
» plus vils jongleurs, ces hommes que
» Dieu a doués d'un ſi grand ſavoir, &
» par qui il a voulu que la ſcience, le
» plus précieux des biens, ſe répandît
» dans le monde, comme d'une ſource
» abondante? Quels honneurs ne doit-on
» pas rendre à ces troubadours faits
» pour éclairer l'univers; ſurtout lorſ-
» qu'ils ſe rendent auſſi eſtimables par
» leur conduite que par leur ſavoir? car
» il faut avouer qu'il y en a de très-
» habiles qui ſe comportent très-mal.
» Mais ſi quelques-autres, avec un eſprit
» &

» & une ſcience médiocres, ſe font ché-
» rir par leur bon maintien; quelle eſti-
» me ne devroit-on pas avoir pour ceux
» qui réuniſſent la ſcience, l'eſprit, la
» ſageſſe & la probité? Telle eſt cepen-
» dant l'injuſtice des hommes, que le
» troubadour le plus impudent ſera bien
» traité dans les cours, tandis qu'on ne
» jettera pas les yeux ſur celui qui ſe
» préſente d'un air modeſte & timide.

» Choiſiſſez donc un nom, pour diſ-
» tinguer les troubadours qui ſe diſtin-
» guent eux-mêmes par leurs talens, &
» par leur ſageſſe. Tous ne méritent pas
» le même honneur. Publier des médi-
» ſances, faire des couplets ſatiriques;
» des ſirventes & des danſes inſipides;
» quelques-uns bornent là l'uſage de leur
» ſavoir. Ne me ſoupçonnez pas, glo-
» rieux monarque, de parler en leur fa-
» veur. Ma requête vous eſt adreſſée
» uniquement pour ceux qui font des
» chanſons & des vers, où la raiſon,

» d'accord avec la rime, donne des
» leçons utiles; pour ceux qui honorent
» la ſcience par des compoſitions *enri-*
» *chies de beaux paſſages & de citations*
» *ſavantes.*

» Si ma requête vous paroît trop lon-
» gue, je vous prie de me pardonner
» en conſidération de mon motif. Si j'ai
» le bonheur de réuſſir dans ma deman-
» de, je regarderai cette grace comme
» la plus ſignalée qu'un troubadour ait
» jamais reçue d'aucun ſeigneur. «

Après des vœux pour Alphonſe, Giraud Riquier proteſte qu'en cas que ſa demande ſoit rejetée, il quittera le métier de jongleur, & s'occupera de toute autre choſe.

Malgré le ſérieux de cette requête, on ne peut guère penſer que l'auteur en ait demandé ſérieuſement l'objet. Il devoit bien voir que ſes propres raiſons étoient une preuve contre lui. Les titres par leſquels on diſtinguoit les clercs,

ſans parler des autres, ſe donnoient-ils toujours au mérite? empêchoient-ils qu'une foule de mauvais ſujets ne déshonoraſſent la cléricature? Ce n'eſt point d'ailleurs aux princes à réformer l'abus des mots; & le mot ne fait pas ici grand'choſe. Dans l'opinion des perſonnes judicieuſes & équitables, le mépris dû à un nombre de jongleurs & de troubadours, ne retomboit point ſur ceux qui avoient tant de mérite. Pour l'opinion des ſots & des méchans, la réforme propoſée ne l'auroit certainement pas changée à leur égard.

Quoi qu'il en ſoit, la pièce eſt ſuivie de cette *Déclaration du roi Alphonſe de Caſtille ſur la requête de Giraud Riquier, au nom des jongleurs.* On devine que le ſuppliant fait parler le prince.

» Au nom de Dieu le Pere, & du » Fils & du Saint-Eſprit, l'an courant » de la nativité 1275, le mois de juin » finiſſant, ouie la requête ci-deſſus,

» par la grace & au plaisir de Dieu,
» nous, Alphonse roi de Castille, sou-
» verain de Tolède, de Léon, de Ga-
» lice, du bon royaume de Séville,
» de Cordoue, de Murcie, &c. Faisant
» droit sur l'humble remontrance que
» Giraud Riquier nous fit l'autre jour
» au nom des jongleurs, exposant par
» beaucoup de raisons les inconvéniens
» qui résultent de ce qu'il n'y a point
» de mots particuliers pour désigner les
» différentes espèces du même genre;
» sans égard aux plaintes de ceux qui
» ne veulent point de distinction entre
» les bons & les mauvais, les savans &
» les ignorans, laquelle tourne à leur pré-
» judice; n'écoutant que l'esprit d'équité
» qui nous anime, voulons faire le pré-
» sent réglement.

» Giraud Riquier nous a très-judi-
» cieusement observé & démontré, qu'y
» ayant dans toute la chrétienté six clas-
» ses ou conditions qui partagent les

» hommes ; ſavoir, les eccléſiaſtiques,
» les chevaliers, les bourgeois, les mar-
» chands, les artiſans & les payſans ;
» leſquelles claſſes, outre le nom géné-
» ral & commun, ſont diſtinguées par
» un ſurnom particulier à chaque eſpèce ;
» il n'eſt pas moins à propos de diſtin-
» guer les jongleurs par des noms par-
» ticuliers : puiſque, parmi eux, il y a
» encore un plus grand nombre d'eſpè-
» ces différentes, dont quelques-uns,
» profanant le nom de jongleur par
» l'infamie de leur conduite, feroient
» indignes de le porter ; & d'autres,
» n'étant pas aſſez décorés par ce nom,
» en mériteroient de particuliers, de ſorte
» qu'on aſſignât à chacun d'eux les rangs
» à proportion de leur mérite.

» Nous trouvons que, ſuivant la pro-
» pre ſignification du latin, d'*inventores*
» & *joculatores* ſont venus les noms de
» *jongleur* & de *troubadour*. Le mot de
» jongleur déſigne la profeſſion de ceux

» qui vont courant le monde, & visi-
» tant les cours ; & l'on est mal-à propos
» dans l'usage de les appeler tous de
» même. En Espagne, on a des noms
» particuliers pour les différentes espèces
» de jongleurs, depuis la plus abjecte
» jusqu'à la plus relevée. Il n'en est pas
» de même en Provence, où le même
» nom désigne l'espèce & le genre. C'est
» un grand défaut dans la langue du
» pays, où l'on fait plus de cas qu'en
» aucun autre lieu du monde des com-
» positions des troubadours...... (La
Provence est ici toute la France méri-
dionale.)

» C'est pourquoi nous sommes d'avis
» que le nom de jongleur ne doit être
» donné à aucun de ceux qui s'adon-
» nent à des métiers bas & à des jeux
» frivoles ; qui font sauter des singes,
» des boucs ou des chiens, qui contre-
» font les oiseaux, qui jouent des instru-
» mens & chantent parmi le bas peuple,

» pour gagner de l'argent. On ne doit
» pas moins refuser le nom de jongleur
» à ces fous qui suivent les cours, qui
» ne rougissent jamais quelque avanie
» qu'ils reçoivent ; qui ne savent rien
» faire de bon & d'agréable, & qu'on
» appelle *bouffons* en Lombardie.

» Mais ces hommes courtois, remplis
» d'un savoir aimable, qui figurent par-
» mi les nobles hommes, jouant des
» instrumens, racontant les nouvelles,
» chantant les chansons & les vers que
» d'autres auront composés, ou faisant
» tout autre métier louable qui les fait
» écouter avec plaisir, chacun d'eux tous
» est en droit de jouir du nom de jon-
» gleur : ils doivent avoir entrée dans
» les cours, ils doivent y être bien trai-
» tés ; car les talens sont très nécessaires
» pour que la joie & les plaisirs y
» règnent.

» A l'égard de ceux qui savent com-
» poser des airs & des paroles, la raison

» toute seule apprend le nom qu'on
» doit leur donner. Car qui sait bien &
» agréablement composer des danses,
» couplets, ballades, aubades & sirven-
» tes, le bon sens veut qu'on le nomme
» *troubadour*, & qu'on le mette au-dessus
» des jongleurs; puisque ceux-ci n'ont
» d'autre mérite que de réciter les pro-
» ductions des autres. Il faut encore,
» entre les troubadours, donner la préé-
» minence à ceux qui composent les
» meilleures pièces. En effet, celui qui
» fait des chansons, des vers senten-
» tieux, des nouvelles ou contes assai-
» sonnés d'une plaisanterie agréable, &
» relevés par des leçons utiles pour les
» mœurs; celui-là, dis-je, mérite de
» grandes distinctions, si sa conduite est
» assortie à sa science, donnant tout à la
» fois des leçons & des exemples pour
» se bien gouverner dans le monde, y
» plaire, & marcher dans les voies de
» l'honneur. Telles gens ne sauroient

» avoir des qualifications & des traitemens trop honorables. Et ceux qui » s'élèvent encore au-dessus d'eux par » les enseignemens qu'ils donnent en » vers, chansons & autres pièces, sur la » manière de tenir les cours & les rendre célèbres par de beaux faits ; tous » ceux-là doivent être qualifiés de *docteurs en l'art de trouver*. Et ne méritent-ils pas ce nom de *docteurs*, puisqu'ils » communiquent aux autres leur doctrine ? On ne doit point douter qu'il ne » leur soit accordé par tous ceux qui » ont eux mêmes du savoir, qui aiment » les compositions des troubadours, ne » fût-ce que pour l'agrément de leur » langage, plus propre que tout autre à » la poésie ?

» Ainsi seront distingués par divers » surnoms ceux que l'on comprenoit indistinctement sous le nom de jongleurs. Ceux d'une conduite basse & » décriée, qui vont effrontément par-

» tout jouant des inſtrumens, chantant
» dans les rues & les places publiques,
» & y faiſant tout ce qui eſt de leur
» métier; vivant le jour & la nuit dans
» la débauche, ne cherchant qu'un ſor-
» dide ſalaire; gens ſans grâces & ſans
» eſprit en quoi que ce ſoit, hors la tur-
» pitude de leur métier; qu'ils ſoient
» nommés *bouffons*.

» Que tous ceux qui ſavent plaire ou
» par le ſon de leurs inſtrumens, ou par
» celui de leur voix, gens bien élevés,
» courtois, & de miſe parmi les hon-
« nêtes gens, & ſuivant les cours; qu'ils
» ſoient nommés *jongleurs*, pour les diſ-
» tinguer de ceux que nous appellerons
» *troubadours*; c'eſt-à-dire, ceux qui ſa-
» vent compoſer des danſes, des cou-
» plets, de bons ſirventes, des aubades,
» des jeux-partis, des airs & des paroles;
» & qui ne ſont occupés dans les cours
» qu'à communiquer leur ſcience aux
» gens de mérite.

» Mais il faut encore un autre nom
» pour qualifier ceux qui se distinguent
» entre ces derniers. Ce nom sera *doc-*
» *teur en l'art de trouver.* On le donnera
» à ceux qui, avec autant d'esprit que
» de savoir & de sagesse, feront des vers,
» des chansons, & autres pièces utiles
» & agréables, contenant de grands prin-
» cipes de conduite qu'ils mettront en
» pratique les premiers.

» Nous n'en dirons pas davantage;
» car nous avons d'autres affaires aux-
» quelles il faut vaquer, & d'ailleurs il
» suffit de tout ce que nous avons dit.
» Nous n'établissons ni peine ni récom-
» pense pour ceux qui contreviendront
» à ce réglement, ou qui s'y confor-
» meront. La récompense s'offre d'elle-
» même, par le plaisir de parler avec
» politesse & bienséance. Que Dieu,
» qui fait tout changer ou rectifier,
» mette dans nos discours comme dans
» nos personnes la réforme dont nous

» avons besoin, pour notre profit & pour
» sa gloire. «

Cette pièce prouve qu'il en étoit alors de l'art poétique, comme aujourd'hui de la philosophie. Le vrai troubadour devoit être un homme utile & respectable, par l'usage de ses talens : il avoit sujet de s'indigner d'être confondu aux yeux du vulgaire avec une foule d'hommes vils & odieux. Le vrai philosophe dissipe les erreurs, inspire les bons principes, donne l'exemple de la sagesse : il doit s'indigner que la méchanceté ou l'ignorance prostitue le nom de philosophe à des corrupteurs du genre humain. Mais il se garderoit bien de recourir à l'autorité royale pour se garantir d'un préjugé outrageant. Il mépriseroit les discours des sots, il s'en tiendroit au jugement des sages, & se consoleroit des injustices du vulgaire par la supériorité même de sa raison.

Un discours de Giraud Riquier, de

l'an 1278, tend à juſtifier la ſcience & la poéſie des reproches de leurs ennemis. Les gens d'égliſe déclamoient contre les troubadours; qui ſouvent ne les épargnoient guere, & qui ſans doute les offenſoient plus par leurs ſatires, que par leur galanterie. Riquier paſſe condamnation ſur les ſatiriques : il ſouhaite qu'on les chaſſe des cours, & de la ſociété des honnêtes gens. A l'égard des poéſies galantes, elles ne peuvent corrompre, ſelon lui, que ceux qui veulent être corrompus.

Nous avons encore de lui un long commentaire, fait par ordre de Henri comte de Rhodez, ſur une pièce fort obſcure de Giraud de Calenſon. On diſtinguoit en ces tems-là trois ſortes d'amour; le céleſte, qui ſe rapportoit à Dieu & au ſalut; le naturel, qui avoit pour objet la gloire & la fortune; & le charnel, fondé ſur les plaiſirs des ſens, que Giraud de Calenſon nomme le

moindre *tiers d'amour*. Riquier discute un si frivole sujet avec beaucoup de sagacité. Sa requête au roi de Castille a déjà fait voir qu'il étoit volontiers dissertateur.



CXLI.

ARNAUD DE TINTIGNAC.

CRESCIMBÉNI présume avec beaucoup de vraisemblance, que ce troubadour est l'Arnaud de Cotignac, dont la vie se trouve dans Nostradamus. Nous la tirerons de cet historien, faute de meilleurs mémoires.

ARNAUD fut un gentilhomme de Provence, dépourvu de fortune, mais qui, par son talent poétique, se concilia les bonnes graces de tous les grands du pays. Il devint leur ami, leur confident, leur conseil; tant ils lui trouvèrent de jugement. Louis roi de Sicile & comte de Provence, & la reine Jeanne son épouse, le nommèrent commissaire avec Guigues Flotte, pour soumettre les rebelles du col de Tende, & le récompenserent du succès de la commission,

en lui donnant le fief de Cotignac dans le diocèse de Fréjus.

Selon le même Nostradamus, il aima une dame de la maison d'Agoult, nommée Isnarde, fille du seigneur d'Antravenes. Il fit des chansons pour elle; mais ne pouvant gagner son cœur, il alla courir le monde. Un magicien qu'il trouva dans le Levant, lui prédit que ses descendans seroient illustres & invincibles, qu'un d'eux brilleroit par toute la Provence, &c.

L'histoire fait mention, sous le règne de Jeanne première & de Louis de Tarente son mari, en 1351, d'une dispute fort vive élevée dans le comté de Tende au sujet d'un nouvel impôt. Guigues Flotte fut réellement employé pour cette affaire, & réussit à l'accommoder. Mais les historiens de Provence ne disent mot du troubadour.

Nous n'en dirons nous mêmes rien de plus; trois chansons qu'il a laissées n'en valent pas la peine.

CXLII.

JEAN ESTÈVE DE BÉSIERS.

Ce troubadour, que Crescimbéni suppose de Narbonne, est nommé indifféremment Jean Estève ou Olivier de Bésiers. Du reste, sa vie nous est inconnue, & nous ne pouvons le connoître que par ses ouvrages.

Presque toutes ses pièces, au nombre de douze, sont adressées à Guillaume de Lodève, seigneur, dit l'historien du Languedoc, (*tome 3. p. 460.*) qui possédoit de grands domaines dans les diocèses de Lodève & d'Agde. Ce seigneur commandoit la flotte de France en 1285, lorsque Philippe le Hardi porta malheureusement la guerre en Espagne. On ne sait quelle trahison il essuya, par laquelle il fut fait prisonnier ; mais ce fut pour notre troubadour une occa-

sion de signaler son attachement & son zèle.

Il adressa en 1286 un sirvente au *franc roi des François* (Philippe le Bel,) » dont les Angevins, les Picards, les » Normands, les Bretons, les Lyon» nois, les Champenois, & tant d'autres » que je ne puis dire, sont sujets ; pour » le prier de venger & délivrer son ami, » le preux Guillaume de Lodève, qui » avoit toujours été fidelle au roi, & » qui étoit prisonnier par une trahison » pire que celle de Juda. « La mort du même seigneur est célébrée par une complainte de 1289 ; car le troubadour datoit ses pièces, ainsi que Giraud Riquier, son contemporain. Nous ne trouvons pas d'autre exemple de cette pratique : elle eût été utile en tout tems à plusieurs égards.

Le talent de Jean Estève se fait surtout remarquer dans deux *pastourelles*, qui méritent d'être connues. On y trou-

ve les graces naïves de la véritable Eglogue.

PREMIÈRE PASTOURELLE.

» L'autre jour, au joyeux tems d'été, » entendant le ramage des oiseaux, & » conduit par la joie que m'inspiroit la » verdure, j'allai me promener tout seul » dans une petite prairie. Je rencontrai » une jolie bergère aimable & décente, » qui, sans compagnon, cueilloit des » fleurs à la suite de son troupeau. En » cueillant des fleurs, elle disoit que de » ses jours elle n'eut envie de faire un » ami : car aussitôt on en murmure, & » le déshonneur suit de près.

» Je la saluai, & je ne crois pas qu'on » vît jamais bergère plus gentille garder » moutons. Elle me rendit le salut, fort » effrayée de moi. Elle m'avoit entendu » parler, avant de m'apercevoir. Je ne » trouve pas bon, seigneur, que vous » soyez venu ici : vous avez perdu l'es-

» prit ; vous n'êtes point honnête. Ainsi
» Dieu me soit en aide. Que venez-
» vous chercher ? On diroit que vous
» êtes l'espion de quelques méchantes
» gens, ou que vous poursuivez un faux
» plaisir qu'amour donne.

» Bergère, lui répondis-je, on ne
» peut guère juger sur les apparences
» sans risque de se tromper ; car on
» tient pour faux maint homme de bien,
» & l'on fait cas de maint homme mé-
» chant. Je vous prie donc que désor-
» mais vous veuilliez écouter avant de
» parler. Je ne suis point capable de
» faire chose qui vous déplaisent ; mais
» si vous l'agréez, je vous donne mon
» amour.

» Il vous faudroit, seigneur, une
» personne plus importante que moi.
» Votre amour ne m'agrée pas. Pour-
» suivez votre chemin, & allez chercher
» fortune ailleurs.

» Bergère, avant de m'en aller, que

» je vous fasse les douces caresses d'un » amant à son amie. Je ne veux point » vous déshonorer ; mais votre beauté » me plaît si fort, que je ne vous quitte» rai pas autrement.

» Qui peut me tenir pareils propos, » ignore qui je suis, seigneur, & com» ment l'autre jour je me fâchai contre » un fou & un coquin. Je ne déshono» rerai point ma famille.

» Gentille bergère, tel que vous me » voyez, je vous ferai plus de profit » qu'un autre plus beau que moi : j'ai » du bien suffisamment, & suis assez ri» che pour vous en faire part. Acceptez » mon amour, je vous prie, bergère » aimable. Que je vous embrasse là sous » ce pin ; & à jamais vous serez par moi » bien à votre aise.

» Je ne me soucie nullement de vo» tre bien, seigneur. Si vous aviez bon» ne intention, vous auriez passé votre » chemin.

» Madame la bergère, si vous saviez
» combien je me comporte honnête-
» ment en amour, je crois que vous
» m'auriez bientôt fait un chapeau des
» fleurs que vous portez. Allons tout
» maintenant sous les arbres, & diver-
» tissons-nous.

» Elle en fut réjouie, & ne s'en dé-
» fendit point. Seigneur, dit-elle, je suis
» bien aise de m'être rendue à votre
» amour. Vous me paroissez charmant.
» Alors nous fîmes la paix. «

Cette pièce peint les artifices du libertinage pour séduire l'innocence. Flatteries d'abord, belles promesses ensuite, voilà ce qui le rend si dangereux lorsqu'il présente les amorces du plaisir.

SECONDE PASTOURELLE.

» Au tems où les fleurs se mêlent,
» sur les branches, avec la verdure,
» j'allois tout seul me délectant dans
» les douces pensées d'amour, qui me

» venoient à l'esprit ; lorsque jetant les » yeux sur un endroit écarté, je vis avec » un berger une gaie pastourelle, belle » & charmante. Beau étoit aussi le pastoureau.

» Près d'eux je me mis en lieu secret, » pour n'être vu de l'un ni de l'autre. » La pastourelle, comme gaie & bonne, » parla la première. En vérité, Gui, » dit-elle, mon pere veut me donner un » mari vieux & podagre, mais riche. » Ce sera un mauvais parti, dame Flor, » répondit Gui, s'il vous marie de la » sorte, & si vous oubliez celui que » vous choisîtes pour époux. — Gui, » mon cœur a changé à votre égard, » depuis que je vous vois dans la pauvreté. — Ah, dame Flor, pauvre qui » est jeune, est bien riche quand il vit » joyeux ; & plus riche est-il sans doute » que le vieux riche, qui passe toute » l'année dans la tristesse : l'or & l'argent ne peuvent lui donner de la

» joie. — Malgré ce que je viens de » vous dire, Gui, je vous porte un véri» table amour. Ne vous chagrinez point, » ami : mon cœur eſt fidelle & ſincère.

» Du lieu d'où je les avois écoutés, » je vins vers eux au petit pas & ſans » bruit. Je les trouvai s'embraſſant, com» me navrés d'amour & remplis d'une » mutuelle joie. Je les ſaluai ; mais ſa» chez qu'on ne me rendit pas mon ſa» lut. La paſtourelle, de mauvaiſe hu» meur, me dit : *Seigneur, que Dieu* » *confonde quiconque trouble les paſſe*» *tems joyeux du beau blondin !* — Pour» quoi, dame Flor, vous fâchez-vous » plus que Gui contre moi, de me voir » ici ? — Eh ! comment ſavez-vous ſi » bien nos noms, ſeigneur ? — Je ne les » ſais bien, dame Flor, que parce que » j'étois ici près : je les ai entendus, de » même que votre diſpute. — Seigneur, » nous n'avons fait ni trahiſon ni folie. » Bergère qui prend garde à ſoi, s'en » trouve

» trouve toujours bien. La converſation
» finie de la ſorte, je me retirai, ſans
» troubler davantage leur bonne intelli-
» gence. «

Dans une tenſon de Jean Eſtève avec Jutgé, il s'agit de ſavoir lequel mérite la préférence, de deux amans, dont l'un eſt puiſſant & riche, l'autre eſt pauvre & endetté. Jutgé ſe déclare pour le ſecond, parce qu'il n'a point d'affaires dans la tête, qui l'empêchent de ſe livrer à l'amour ; qu'il eſt toujours gaillard, tandis que le riche eſt toujours occupé de ſon argent. Un homme pauvre & endetté toujours gaillard, ſans affaires dans la tête! La queſtion ſe traite contradictoirement, à l'ordinaire, & finit par le choix des juges.



TROUBADOURS INCONNUS,

Ou dont les articles ſont peu importans.

NOUS avons inſéré dans le corps de cet ouvrage des articles de troubadours inconnus, mais dont il nous reſte quelque pièce curieuſe pour l'hiſtoire, ou intéreſſante par la ſingularité. La plupart de ceux-ci n'ont rien laiſſé même de médiocre, qui ſoit parvenu juſques à nous.

AIMAR JORDANS. Nous avons de lui deux pièces fort obſcures, dont le texte eſt corrompu & tronqué.

AIMAR DE LA ROCAFICHA. Trois pièces galantes, où il n'y a rien de remarquable.

AIMERI. Une apologie de l'amour. Une tenson avec Albert sur le *rien*. Autre tenson avec Bergedon, pour décider lequel vaut le mieux, d'aimer sans être aimé, ou d'être aimé sans aimer. Autre tenson encore moins judicieuse avec Pierre Dupui, sur le *oui* & le *non*.

ALBERT CAILLA. Ce fut un jongleur de l'Albigeois, homme de peu de talent, disent nos manuscrits; mais qui se fit aimer de ses voisins & des dames.

Il est facile de connoître son peu de talent, par la seule pièce que nous ayons de ce poëte. C'est une invective contre les femmes, en termes les plus grossiers & les plus obscènes. Il déplore la folie de ceux qui s'attachent à elles, comme il a fait autrefois. Mais il semble n'en vouloir qu'aux jeunes, & conseille d'aimer les vieilles.

ALEGRET. Trois chanſons où il déclame contre la corruption du ſiècle.

ALEXANDRI. Une mauvaiſe tenſon avec Blacaſſet.

ALMENS DE CASTELNAU. Cette dame aimoit Gui de Tournon, qui ſe rendit coupable envers elle, ſans lui demander pardon de ſa faute. Madame Iſſaut de Capnion lui adreſſa des vers, pour la prier de pardonner à ſon chevalier. Elle répondit par ce couplet :

» Si je ſavois que Gui de Tournon
» ſe repentît de l'inſigne tromperie qu'il
» m'a faite, il ſeroit juſtè de lui faire
» grace. Mais il me ſiéroit mal d'avoir
» pour lui des égards, puiſqu'il perſé-
» vère dans ſes torts. Si vous le portez
» à s'en repentir, je ſuis prête à me laiſ-
» ſer fléchir en ſa faveur par vos priè-
» res. «

ARMAND ou NARMAND. Tenson avec Bernard de la Bartal, sur le choix à faire entre une femme belle de visage, mais qui ne seroit pas bien faite, & une autre parfaitement bien faite, mais dont la figure ne seroit pas jolie.

ARNAUD D'AGANGE. Chanson où il se plaint des rigueurs de sa maîtresse.

ARNAUD DE BRANCALEO. Il demande pardon de ses péchés au *doux agneau* par qui le monde fut délivré de l'enfer.

ARNAUD D'ENTREVENAS. Il fut contemporain de Blacas. Après avoir fait l'éloge d'un air composé par celui-ci, il ajoute que la chanson de Blacas, sur cet air nouveau, eût été meilleure, s'il y avoit parlé des mon-

gnes, des prés, des fleurs, des vergers, des feuilles, des longs jours du mois de mai, de l'herbe de la Saint-Jean, de la Pâque-fleurie, de l'Espagne, de l'Allemagne, de la France, de la Lombardie, & de plusieurs héros de romans, dont le critique fait l'énumération. C'est la seule pièce que nous ayons d'Arnaud d'Entrevénas. Il est facile de se consoler de la perte des autres.

ARNAUD PLAGUES. Deux chansons triviales, attribuées même à différens auteurs.

ARNAUD SABOTA. Chanson d'amour.

AURET FIGENE. Il ne reste de lui qu'une seule pièce, mais où l'on voit la grossiéreté & l'indécence qui caractérisoient souvent les poetes. C'est une dispute de troubadours.

Bertrand d'Auret reproche à Péguilain la grande fortune qu'il a faite par des bassesses. Péguilain reproche à d'Auret son cœur faux, traître, plein de tromperie; de méchanceté, de débauche & de folie. Lambert, à qui on reproche le putanisme, s'en félicite comme du don le plus précieux, & dit en termes obscènes qu'il a quitté l'habit ecclésiastique pour jouir plus à son aise de cet avantage.

AUSTAU DE SEGRET. Sirvente pour déplorer les maux des croisades, & pour inviter Edouard I, roi d'Angleterre, à réparer les pertes que Henri III, son prédécesseur, a faites en France.



L'évêque de BAZAS. Chanson où il se dit amoureux d'une dame, de taille gentille; aux yeux de faucon tiré de la

mue ; bouche riante, toujours prête à bien dire ; & peau plus douce à sentir que rasoir sur chair nue. Il ajoute qu'il ne l'aime point *par amour*, & qu'il sera content si elle daigne seulement l'écouter.

BÉRENGER DE PUIVERT.

Il y a un château de Puivert dans le diocèse de Toulouse. Bérenger en porta le nom, sans doute, comme du lieu de sa naissance. Nous avons de lui deux pièces, remarquables seulement par une platte groffiéreté.

» Que Dieu me redresse mes mains, » qui ont perdu cent sous. Que j'en sais » mauvais gré aux dés ! J'ai eu beau » jouer tantôt subtilement, tantôt uni- » ment, sans qu'ils m'aient fait gagner » de quoi m'acheter une chemise, pour » couvrir mes coudes rongés de galle. » Puisque je ne suis pas heureux au jeu, » je devrois l'être en amour. «

Dans l'autre pièce, il apostrophe une

vieille trompeuse putain (c'est l'expression de notre troubadour) qui le poursuit; il l'avertit de ne pas croire qu'il la récompensera de ses rides : non, il ne payera point pour une vieille aux cheveux blancs, comme si c'étoit une jeune personne. Quel abus de la poésie !

BERNARD. Tenson pour & contre l'amour. Autre tenson avec Elias sur cette question : » Lequel de deux amans » aime le plus sa maîtresse ; celui qui en » parle sans cesse à tout le monde, ou » celui qui y pense toujours sans en par- » ler. « Elias est pour le premier, parce qu'on ne sauroit se taire sur un objet dont on est plein ; Bernard pour le second, dont le silence est une discrétion inspirée par l'amour.

BERNARD ALAHAN DE NARBONNE. Sirvente pour inviter les chrétiens à la croisade.

BERNARD DE LA SOLA. Aubade, où il avertit les galans de se retirer, parce que les maris arrivent.

BERNARD SICART DE MARJEVOLS. Sirvente, où il déplore les ravages que les François ont faits dans le Languedoc pendant la guerre des Albigeois. » En quel état, » dit-il, vous ai-je vues, pauvres villes? » Et qu'est-ce de vous maintenant? «

BERNARD DE TOTLOMON. De trois pièces que nous avons de lui, les deux premières ne sont bonnes qu'à prouver son existence dans le douzième siècle : la dernière est une invective contre les grands seigneurs, terminée par un couplet où il se félicite en termes obscènes des faveurs de sa maîtresse.

BERNARD TORTIS. Chan-

V.

son contre les faux amans & les fausses maîtresses.

BERTRAND. Tenson avec Gausbert, où Bertrand soutient qu'il y a plus de profit à aimer les vieilles que les jeunes, parce que des vieilles on en fait ce qu'on veut, & elles payent; au lieu que les jeunes sont coquettes, capricieuses, perfides, & se font payer. Gausbert est pour les jeunes, parce qu'il y a plus d'honneur & de plaisir avec elles. Trois autres pièces sans intérêt.

BERTRAND DU PUJET. Il fut, disent nos manuscrits, un noble châtelain de Provence, brave chevalier, généreux & bon guerrier, qui fit de bonnes chansons & de bons sirventes. La maison du Pujet étoit en effet de la plus ancienne noblesse de Provence. Quant aux pièces du troubadour, elles se rédui-

sent à deux chansons & un sirvente ; fort au-dessous de l'idée qu'en donne l'historien, puisque nous n'en pouvons rien tirer de supportable.

BISTORTS DE ROUSSILLON. Couplet où il remercie son ami Montans de l'avoir repris de ses fautes. Autre couplet contre la fausseté & la luxure du clergé. » Si c'est-là, dit-il, le » chemin du paradis, je tiens pour fou » S. Laurent de s'être fait rôtir. «



CERTAN. Tenson avec Hugues. » J'aime de tout mon cœur une dame, » dit Certan ; mais l'excès de mon amour » & de ma discrétion me porte à faire le » galant auprès d'une autre ; ce que la » dame que j'aime uniquement ne veut » pas permettre : croyez-vous que ce » soit bonne ou mauvaise volonté de sa » part ? «

Hugues répond : » Cette beauté ne » vous aime point, puisqu'elle ne veut » ni vous accorder ses faveurs, ni per- » mettre que vous recherchiez celles » d'une autre. « Certan soutient que c'est par bonne volonté qu'elle s'oppose à ce qu'il change d'amour. Ils prennent pour juger le roi d'Aragon.

COMTE DE***. Tenson avec Guillaume sur cette question : » Si une » dame également aimée par deux che- » valiers de mérite, doit préférer le plus » riche au plus pauvre ? « Guillaume prétend qu'il y a plus d'honneur & de sureté à élever le pauvre ; le comte, que le riche étant en état de faire de plus grandes actions, il y a plus de gloire à le choisir.

Le COMTE DE RHODEZ. Voyez HUGUES DE SAINT-CYR.



DIODE DE CARLUS ou CAYLUS. Couplet à un jongleur, à qui il reproche d'avoir moins l'air d'un jongleur que d'un marchand. Celui-ci répond qu'il eſt venu pour lui vendre de l'honneur & du mérite.

DURAND DE CARPENTRAS. Sirvente contre le vieux prince de Tor, qu'il choiſit parmi les mauvais barons comme le pire : il ſe reproche de l'avoir loué autrefois : il eſt bien aiſe de lui dire en face qu'il rétracte ſes louanges. (Le Tor eſt une petite ville entre Avignon & Carpentras.)

L'ECUYER DE L'ISLE. Pièce où il ſe plaint d'une maîtreſſe infidelle, qu'il eſt réſolu de quitter.

ELIAS FONSALADA. Selon nos manuſcrits, il fut de Bergerac

dans le diocèse de Périgueux, homme de belle figure, fils d'un bon bourgeois qui s'étoit fait jongleur : il ne fut pas bon troubadour, mais bon auteur de nouvelles : il étoit homme de bonne compagnie.

Il ne reste de lui que deux chansons d'amour très-médiocres, adressées au roi d'Aragon.

ESPERDUT. Chanson triviale. Sirvente contre les lâches & mauvais seigneurs.

ESQUILHA. Tenson avec Jozie, sur un sujet de galanterie dont il conviendroit peu de parler.



FABRE. Tenson avec Falconet, où ils jouent, en mettant chacun au jeu quelque méchant baron, dont ils pesent la valeur. C'est une occasion de décrier

beaucoup de ſeigneurs, entre autres, Gui de Cavaillon, Guillaume de Sabran, le ſeigneur de Courteſon, & ſon oncle le ſeigneur de Meaillon, le ſeigneur de Berre, &c.

FABRE D'UZÈS. C'eſt le troubadour, ſelon Creſcimbéni, qui acheta les ouvrages d'Albert de Siſteron, qui voulut s'en faire honneur, & qui fut puni de ce plagiat par le fouet, comme le raconte Noſtradamus. Nous avons de lui une mauvaiſe chanſon galante, & un poëme de morale où il n'y a que de fades lieux communs.

FAIDIT DE BELESTAR.

FOUMIT DE PERRIGNAN.

FORTUNIEY. Nous n'avons qu'une mauvaiſe pièce de chacun de ces trois troubadours.

Le FRERE MINEUR ou LE MOINE DE FOISSAR. Prière à la Vierge, pour obtenir le pardon de ses péchés.



GARIN LE BRUN. C'étoit un noble châtelain du diocèse du Pui-Sainte-Marie ; bon troubadour, selon nos manuscrits, mais qui ne composa que des tensons : il reprit les dames avec beaucoup de vigueur, en leur remontrant la manière dont elles devoient se conduire. Nous n'avons point ses ouvrages.

GAUCELM ESTUCA. Chanson triviale.

GIRAUD D'ESPAGNA DE TOULOUSE. Trois chansons d'amour. Il y est parlé de Charles, comte d'Anjou & de Provence.

GIRAUD DU LUC. Deux sirventes inintelligibles.

GIRAUD DE SALAGNAC. Trois chansons triviales. Nos manuscrits nous apprennent qu'il fut du château de Salagnac en Querci; qu'il composa de bonnes & jolies chansons, des descorts & des sirventes. Don Vaissette le place au commencement du treizième siècle. Peu importe assurément de constater son époque.

GIRAUD DE TINTIGNAC. Quelques vers de lui, cités dans le *Breviari d'amor.*

GUI FOLQUEIS. Il devint évêque, après avoir composé une pièce dévote contenant les sept alégresses de la Vierge; savoir, 1°. la salutation de l'ange Gabriel, 2°. l'adoration des Bergers, 3°. l'adoration des Mages, 4°. la

résurrection de Jésus-Christ, 5°. son ascension, 6°. la descente du Saint-Esprit, 7°. l'assomption de la Vierge. Le titre porte : *Cette Alegresse a été dictée par monseigneur Gui Folqueis, & il accorda cent jours d'indulgence, quand il fut évêque, à ceux qui la réciteroient.*

Les indulgences s'attachoient déjà à de petites pratiques : celle-ci devoit être du goût de l'auteur.

Il ne sera pas inutile d'observer que dans ces livres de prières faits pour nourrir la dévotion du peuple, on trouve des alégresses de la Vierge différentes pour le fond de celles-ci, mais toujours au nombre de sept.

GUIGO DE CABANAS & ESQUILETA. Deux couplets alternatifs, sur la générosité des seigneurs, de Roger en particulier.

GUILLAUME. Tenson, sur

cette question intéressante : Lequel vaut le mieux, de la science ou de la richesse ? Il se déclare pour la science, qui est un bien plus solide & plus stable. L'autre interlocuteur, anonyme, préfere la richesse, parce qu'avec elle on jouit de tout, & on a les savans même à sa disposition. (Ces savans là étoient sans doute des âmes vénales ou des parasites.)

On choisit pour juge le seigneur Romieu, peut-être Romieu de Villeneuve, dont nous avons tant parlé dans l'article du COMTE DE PROVENCE, où nous renvoyons le lecteur.

GUILLAUME AMÊLIER DE TOULOUSE. Ses pièces prouvent qu'il vivoit vers la fin du douzième siècle; puisqu'il parle du jeune roi d'Angleterre Henri, & du preux comte Richard son frere. Ce jeune roi étoit le fils aîné de Henri II, couronné du vivant de son pere : il mourut en 1183.

Les ouvrages d'Amélier sont quatre sirventes, qui ne contiennent que de vagues déclamations contre la tyrannie, l'avarice & la fausseté des seigneurs ; contre le clergé, les moines & les François ; contre la méchanceté du siècle, la décadence de la noblesse & de la jonglerie. Il les adresse au comte d'Astanac, dont il fait l'éloge, ainsi que de sa femme.

GUILLAUME DE BRIARS. Chanson d'amour.

GUILLAUME FABRE, *bourgeois de Narbonne.* Deux pièces peu intéressantes, l'une contre la dépravation du siècle ; l'autre contre les divisions des princes qui empêchent le succès de la croisade.

GUILLAUME GASMAR. Crescimbéni conjecture que ce trouba-

dour est le même que Guillaume Adhémar. Nous ne le connoissons que par une tenson avec Ebles de Seignas, sur un sujet tout nouveau : » Lequel a plus » de souci & de chagrin, ou le débiteur » qui, ayant une grosse somme à payer, » n'a ni or, ni argent, ni espérance d'en » avoir ; ou l'amant qui chérit tendre- » ment une maîtresse sans en pouvoir » rien obtenir ? «

Ebles répond : » Jamais homme n'a » été plus maltraité de l'amour, ni plus » obéré de dettes que moi. Ainsi je puis » parler, comme ayant expérimenté l'un » & l'autre. Le tourment des créanciers » est incomparablement plus cruel que » tous les maux de l'amour ; & il n'y a » rien de pire que de s'entendre dire de » tous côtés, *Vîte qu'on me paye.* « Guillaume soutient le contraire, parce qu'on peut, selon lui, appaiser par de belles paroles un créancier, mais qu'il n'y a point de remède contre les maux de

l'amour. Il étoit sans doute dans l'ivresse de cette passion.

GUILLAUME GODI.

GUILLAUME HUE D'ALBI. Chanson galante de chacun de ces deux troubadours.

GUILLAUME D'IEIRAS. Pièce dévote pour demander la rémission de ses péchés.

GUILLAUME DE LIMOGES. Sirvente contre la dépravation du siècle.

GUILLAUME RÉMOND. Tenson avec Poncet, où il s'agit de décider, Lequel est le plus aimé de sa maîtresse, de l'amant à qui elle donne, ou de celui de qui elle reçoit. Quelques autres pièces aussi peu intéressantes.

GUILLAUME DE SALONIE. Chanſon triviale.

GUILLEM D'ANDUSE. Pièce où l'auteur, combattu par la raiſon qui lui dit de ne plus aimer, & par la folie qui le preſſe de continuer ſes amours, s'abandonne à la dernière, malgré les rigueurs de ſa maîtreſſe.

GUILLEM D'AVEPOLH. Deux pièces, dont l'une eſt une longue oraiſon en forme de litanies, adreſſée à la Vierge pour obtenir le pardon de ſes péchés ; l'autre eſt une paſtourelle, dont voici le ſujet.

Le troubadour rencontre une bergère, vêtue d'un *ſurcot* noir, avec une cape griſe ſans fourrure, occupée à faire un chapeau de fleurs. Il la prie d'amour, ſur ce qu'il l'a entendue ſe plaindre que ſes beaux jours s'écoulaſſent ſans amant. Il lui offre de vendre ſon rouſſin pour lui

lui acheter des gants, une ceinture, une cornette, & un habit de brunette. A cette condition, elle accepte l'amant, qu'elle nomme jongleur; mais elle ne lui veut rien accorder, pour ne pas donner des cornes à son mari, & parce qu'elle est retenue par les prédications de frere Jean. Ainsi ils se séparent.

GUILLEM DE BÉSIERS. Il nous reste de ce moine troubadour une chanson galante, avec une complainte sur la mort du brave Raimond Trancavel, vicomte de Bésiers, assassiné en 1167, dont nous avons raconté ailleurs la fin tragique. (Voyez OGIER.) Le poëte parle comme témoin oculaire de ce meurtre, & dit que Trancavel a été tué inhumainement par des *renégats, de la race de Pilate.*

GUIRAUT. Pièce adressée à Hugues de Saint-Cyr, où l'on voit qu'il

avoit donné des conseils à ce jongleur, dont celui-ci s'étoit bien trouvé.



HAMENS ou AMEDÉE DE LA BROQUEINE. Deux chansons galantes.

HENRI. Tenson avec Arrer, à qui l'on fait cette demande, » Lequel une » dame doit choisir pour amant, de » deux chevaliers égaux en courage & » en sentimens, dont l'un est simple, » peu aimé & considéré, & l'autre, al- » tier, semble avoir gagné & subjugué » tout le monde. « Arres décide pour le second, parce qu'il est en estime & en honneur ; Henri pour le premier, parce qu'une dame se rend plus recommandable, quand elle réforme & fait valoir un homme de peu d'esprit.

HENRI, *comte de Rhodez.* Voyez Giraud Riquier.

HUGUES. Tenſon avec Bertrand de Saint-Félix. Hugues lui demande, » Lequel il aimeroit le mieux, qu'une » dame de mérite, pleine de beauté & » de courtoiſie, qui n'aima jamais, qui » ne fut jamais fauſſe ni trompeuſe, le » priât d'amour, ou qu'il fût obligé de » l'en prier. « Bertrand préfere d'être prié. Hugues veut qu'une dame ſe faſſe prier.

Autre tenſon avec Bertrand ſur ce ſujet : Un chevalier avoit une maîtreſſe, avec laquelle il vivoit en parfaite intelligence. Il a fait une abſence ſi longue, qu'il n'oſe plus ſe préſenter devant elle : il eſt sûr qu'en la voyant il perdra ſes bonnes grâces. Doit-il ſe tenir toujours éloigné, plutôt que d'aller perdre entièrement ſon amitié pour le plaiſir de la voir ? » J'irois la voir, dit » Bertrand. Je la trouverois animée de » la plus violente colère ; mais il y au- » roit bien du malheur, ſi je ne l'appai-

» *fois à la fin.* « Hugues ſoutient que c'eſt-là *une* préſomption indigne d'un *véritable* amant.

HUGUES, (ſans ſurnom, comme le précédent.) Tenſon avec Beauſſon. Il s'agit de décider, Laquelle de ces quatre amitiés vaut le mieux; celle d'une dame & d'un amant rempli de mérite, qui s'aiment ſans réſerve & vivent enſemble avec toute la politeſſe de gens d'honneur; ou celle d'un noble & brave chevalier, qui aime une jeune demoiſelle, belle, gracieuſe, qui ne lui refuſe rien; ou celle d'une noble dame que l'amour a forcé d'aimer un beau & brave jeune homme, de la plus grande eſpérance; ou enfin celle d'une jeune fille parfaitement belle, pour un jeune garçon parfaitement beau, tous deux dans la ſaiſon d'aimer, invités par l'amour même à s'embrâſer de ſes premiers feux, comblés par lui de tous les biens

qu'il peut répandre ſur deux jeunes cœurs. Beauſſon dit là-deſſus : » Il ſied » bien à un brave chevalier de faire la » conquête d'une dame de grande con- » ſidération ; & c'eſt l'amour de la gloi- » re qui forme leur liaiſon, & l'amour » n'y entre que par emprunt. A l'égard » du galant chevalier qui careſſe ſi bien » la jeune fille, cette union n'a rien de » délicieux : car il a déjà eu quantité » d'autres aventures ; & il n'y trouve » point la ſource abondante de plaiſirs » qui ne vient que du tendre amour. » Pour la noble dame qui aime un jeune » homme, cet amour ſemble forcé, & » ne peut durer long-tems : la dame eſt » ſur le retour, & le jeune homme ne » fait que d'arriver. Mais, lorſque les » cœurs de l'aimable jeuneſſe ſont réu- » nis par les mains de l'amour, c'eſt » alors que l'on goûte une joie pure, » ſans mélange d'artifice. « Hugues con- ſent à cette déciſion.

HUGUES DE LA BACALARIA. Nos manuſcrits diſent que Hugues de la Bacalaria fut du même lieu que Gaucelm Faidit, c'eſt à-dire du bourg d'Uzerche dans le Limouſin ; qu'il fut médiocre jongleur, fréquentant peu les cours, & par conſéquent peu connu ; homme courtois d'ailleurs, bien fait & bien appris ; qu'il compoſa de bonnes chanſons, de bonnes tenſons & un bon deſcorts. Creſcimbéni ajoute, ſur la foi d'un *manuſcrit du Vatican*, qu'il fleurit du tems de Gaucelm Faidit & de Savari de Mauléon. Dans la vie de ce dernier, nous avons rapporté une tenſon qui a pour interlocuteurs ces trois poëtes. On ne trouve que deux pièces de Hugues de la Bacalaria, dont une verſifiée avec un mélange régulier de rimes maſculines & féminines.

HUGUES CATOLA. Tenſon avec Marcabran, pour & contre l'amour.

Dialogue entre un amant & une maîtresse, qui se reprochent leur infidélité.

HUGUES DE MUREL. Fragment d'une pièce contre les seigneurs qui n'aiment point à donner, qui promettent beaucoup & qui tiennent peu.

JEAN D'AGUILEN. Chanson, dont l'envoi est au comte de Toulouse, à qui il proteste que, s'il a dit du mal de lui en chantant, & menti en le blâmant, il dira la vérité en le louant, pourvu que ce comte cesse de lui vouloir mal.

JEAN LAG. Tenson avec Ebles, aussi obscure que peu intéressante.

JORDAN BONELL ou

BORNEIL. Quatre chanſons triviales, attribuées à différens auteurs. Nos manuſcrits diſent néanmoins que Jordan compoſa beaucoup de bonnes chanſons, pour madame Natibors de Montpellier, qui avoit épouſé en premières noces le comte d'Angoulême, & qui fut mariée enſuite au ſeigneur de Montauſier, de Barbéſieu & de Chalais. Creſcimbéni en parle comme nos manuſcrits. Jordan Bonell étoit de Saintonge, de la marche de Poitou.

JOSBERT ou GOUSBERT. Tenſon avec Pierre Bermond, ſur ce ſujet. Une dame a deux amans; elle ne fait que d'amoureux ſemblans à l'un; à l'autre, elle donne en cachette un baiſer. Lequel vaut le mieux?

JOYAT DE TOULOUSE. Paſtourelle triviale.



MAÎTRE ISSAUT DE CAPRION. Couplet pour prier madame de Castelnau de pardonner à Gui de Tournon, dont elle certifie le repentir. Autre couplet, où elle dit qu'une dame fait une grande folie de se livrer à un grand seigneur, plutôt qu'à un simple gentilhomme.

IZARN DE REZOLS.

IZARN MARQUIS. Chanson triviale de chacun d'eux.



LAMBERTI DE BANAZET. Six chansons galantes.

LANTELIN. Tenson avec Rémond, dont voici le sujet. Une femme a un galant; le mari jaloux, se doutant qu'ils se veulent du bien, les empêche de s'en donner des témoignages lors-

qu'ils font ensemble : lequel des trois souffre davantage ? Rémond dit que c'est l'amant & sa maîtresse, qui meurent de langueur, voyant, comme Tantale, ce qu'ils désirent avec avidité, sans pouvoir en jouir. Lantelin prétend que c'est le mari, par l'envie qu'il porte au bonheur de l'amant, & par le désespoir qu'il a de l'infidélité de sa femme.

LEMOZI. Dialogue avec Bernard de Ventadour, sur les amours de ce dernier.



MAÎTRE ERMENGAUD DE BÉSIERS. On a de lui un gros *in-folio* manuscrit, intitulé *Breviari d'amor*, d'où il n'y auroit guère à tirer que des remarques d'érudition.

MARCOUT. Deux sirventes inintelligibles.

MARQUIS. Tenſon avec Giraud Riquier, nullement intéreſſante.

MONTAN. Défi dans les termes les plus obſcènes, fait à ce troubadour par une femme qui avoit entendu vanter des proueſſes, & à qui il répond ſur le même ton.

MONTANT. Sirvente au comte de Toulouſe, pour l'exciter à délivrer ſes états du ravage des François.



NABIERRIS DE ROMAN. Elle loue une autre dame dans une pièce, où elle ſemble parler au nom d'un amoureux qui fait ſa déclaration d'amour.

NAZEMUR LE NOIR. Chateil-Viel d'Albi fut la patrie de ce troubadour, homme courtois & beau parleur, que les nobles & grands hom-

mes considérèrent beaucoup, principalement Pierre II roi d'Aragon, & Raimond VI comte de Toulouse. Ce dernier lui donna des maisons & des terres. Il fit des chansons médiocres. C'est à quoi se réduit son histoire.

Ses pièces, au nombre de cinq, prouvent la médiocrité de son talent. L'amour y est désigné par le nom de *roi-dieu*. Dans la dernière, l'auteur souhaite de vivre autant qu'il a vécu, pour réparer par de bonnes œuvres le mal qu'il a fait. Il témoigne un grand repentir, & se confie en la miséricorde divine. Ce sont des lieux communs de dévotion; comme le reste, des lieux communs de galanterie.

NICOLET DE TURIN. Couplets avec Hugues de Saint-Cyr sur une aventure galante. Voyez FOLQUET DE ROMANS.



OLIVIER DE LA MOR. Fragment où il désire d'avoir quelque neveu de mérite, n'ayant point d'enfant qui lui ressemble.

OLIVIER LE TEMPLIER. Sirvente, où après avoir déploré la mort du bon roi S. Louis devant Tunis, il invite tous les vaillans chevaliers, & particulièrement le roi d'Aragon, à faire les plus grands & les plus prompts efforts pour réparer ce désastre. C'est peut-être ici le même troubadour qu'on a vu nommé ailleurs *le Chevalier du Temple*.

L'OSTE. Chanson commune.

OZILS DE CADARTS. Pièce qui renferme des avis aux galans.



PALAIS. Sirvente contre les mauvais seigneurs. Autre sirvente contre la

témérité d'une foule de gens ſans talens ; qui ſe mêlent de faire des vers.

PAUL LANFRANCHI DE PISTOYE. Il eſt à préſumer, ſuivant l'obſervation de Salvini citée par Creſcimbéni, que le copiſte a mis *Piſtoye* au lieu de *Piſe*, l'illuſtre famille des Lanfranchi étant de cette dernière ville. Du reſte, on ne connoît ce troubadour que par quelques fragmens de pièces, où il ſe montre ennemi des François. Il ſouhaite tous les maux imaginables à la maiſon d'Anjou, nouvellement établie à Naples, & toutes ſortes de malheurs aux François, qui oppriment la nation italienne. Les Provençaux ſe diſoient opprimés par eux comme les Italiens ; mais la cour & l'armée du roi de Naples n'étoient-elles pas compoſées de Provençaux ?

PIERRE-BUSE. Une pièce fort

obſcure, qui ſemble avoir été faite à l'occaſion de quelque loi contre le luxe des habits. L'auteur déclame contre les cordeliers & les jacobins, apparemment promoteurs de cette loi; il prie le pape, ainſi que le roi d'Aragon, de la révoquer.

PIERRE DE BERGERAC. On a ſeulement de lui une pièce fort obſcure, où il ſe déclare pour le roi d'Aragon, contre Guillaume de Montpellier, & parle avec joie des guerres que leur différend doit allumer. Ce Guillaume étoit fils du ſecond lit de Guillaume VIII, ſeigneur de Montpellier, dont la fille aînée avoit épouſé Pierre II roi d'Aragon. En vertu de ce mariage, Montpellier devoit paſſer aux enfans de Pierre. Mais pour mortifier ſa femme Marie, dont il étoit dégoûté, il céda la ſeigneurie à Guillaume ſon beau-frere. Marie en appela au pape, car les papes

jugeoient de tout ; & alla même à Rome où elle obtint un jugement favorable. Elle y mourut quelque tems après. Jacques I, fils de Pierre II, voulut reprendre Montpellier ſur Guillaume, & y réuſſit, quoique ce dernier ſe fût mis ſous la protection du roi de France Philippe-Auguſte.

PIERRE DE CARAVANA. Un ſirvente, dont chaque couplet finit par ce refrain, *Gardez-vous bien, Lombards*. Il y exhorte les Lombards à ſe bien défendre contre l'empereur (Frédéric II), qui raſſemble de grandes forces pour les aſſujettir. » Reſſouvenez-» vous des braves barons de la Pouille, » à qui il n'eſt reſté que les murailles de » leurs maiſons ; & ſongez qu'il vous en » arrivera tout autant. Je ne puis me » réſoudre à aimer les Allemands. Le » cœur me ſoulève, lorſque j'entends » quelqu'un prononcer leur jargon. Il

» me semble entendre un aboiement de
» chiens enragés. «

Si Frédéric II n'avoit pas eu contre lui les papes; les Italiens, selon toute apparence, auroient appris à se plier sous la domination allemande, comme ils ont fait depuis malgré la supériorité de leur langage.

PIERRE CAMOR ou CAMO. Chanson triviale. Crescimbéni prétend que ce troubadour est le même que Pierre Camo, marchand de Toulouse en 1320, l'un des sept présidens de l'académie du *Gai-saber*, aujourd'hui des Jeux Floraux.

PIERRE DE COLS D'ARLES. Chanson des plus communes.

PIERRE DE DURBAN & PIERRE DE GAVARET. On trouve en 1226 un Pierre de Dur-

ban, parmi les chevaliers qui assistèrent comme témoins à un traité d'alliance entre les comtes de Toulouse & de Foix. (*Hist. du Languedoc*, *t.* 3.) C'est peut-être un de nos deux troubadours. Les seigneurs de Durban & de Gavaret étoient gentilshommes du Toulousain. Nous n'avons rien à dire de plus dans cet article; car la décence ne permet pas d'y parler d'une pièce très licencieuse en mots couverts, où Durban & Gavaret s'entretiennent sur une aventure de galanterie.

PIERRE DEL VILLAR. Sirvente au sujet de la guerre de Richard I roi d'Angleterre, contre Philippe-Auguste.

PIERRE ERMENGAUD. C'étoit le frere de maître Ermengaud de Bésiers, qui parle de lui dans le *Breviari d'amor*.

PIERRE ESPAGNOL. Deux plattes chanſons d'amour.

PIERRE GUILLEM. Selon nos manuſcrits, ce troubadour étoit de Toulouſe, homme courtois, tenant bien ſon rang entre les nobles; il fit beaucoup de couplets, mais trop; il compoſa des ſirventes ſatiriques contre les barons, & finit par entrer dans l'ordre de l'Epée, où il mourut. On le voit dans une vignette avec l'habit de cet ordre; une longue barbe, un bonnet vert, une robe incarnat, & une chappe blanche; ſur le côté droit, une longue épée, dont le fourreau eſt rouge, la poignée en haut, & la pointe en bas.

Nous avons de lui une prière à la Vierge, & une chanſon où il plaiſante Sordel ſur le peu de ſuccès de ſes pourſuites amoureuſes à l'égard d'une comteſſe. Rien de remarquable en ces pièces.

PIERRE GUILLEM DE LUZERNU. Deux chanſons à la louange d'une dame.

PIERRE IMBERT. Chanſon triviale.

PIERRE MILON. Six chanſons d'amour.

PIERRE PÉLISSIER. Voyez LE DAUPHIN D'AUVERGNE.

PIERRE TORAT. Tenſon avec Giraud Riquier, qui n'a rien d'intéreſſant.

PIERRE DE VALIERES. Nos vies manuſcrites diſent que Pierre de Valieres étoit de Gaſcogne, de la terre d'Arnaud-Guillaume de Marſan; qu'il fut jongleur dans le même tems que Marcabres; qu'il fit des vers tels

qu'on les faisoit alors, c'est-à-dire, de peu de valeur, où il n'étoit question que de la verdure des feuilles, de l'éclat des fleurs & du ramage des oiseaux ; & que ni sa personne ni ses poésies ne furent en grande considération. Ce jugement sur le *peu de valeur des vers qu'on faisoit alors*, me paroît d'autant plus remarquable, qu'il y a peu de vies de troubadours, où leurs *bonnes* chansons, leurs *bons* sirventes, &c, ne soient célébrés.

Selon Nostradamus, Pierre de Valieres fut l'écuyer tranchant de Philippe le Long, comte de Poitiers ; il aima une belle & vertueuse dame de la maison de Saint-Séverin, qui a passé de France à Naples ; & il se plaint dans une de ses chansons d'être né sous une constellation malheureuse. On voit assez que ce récit ne s'accorde point avec la vie manuscrite.

Nous n'avons de ce troubadour que deux chansons triviales.

PISTOLÉTA. Ce poëte avoit pris naiſſance en Provence. Il fut chanteur d'Arnaud de Marveil; puis il devint *trouveur* (troubadour.) Il fit des chanſons dont les airs étoient agréables. Il étoit bien accueilli des honnêtes gens; mais homme peu amuſant, de peu de mérite, & de peu d'uſage du monde. Il ſe maria à Marſeille, & ſe fit marchand: il devint riche, & ceſſa de fréquenter les cours. C'eſt ce que dit l'hiſtorien provençal; d'où il réſulte que Piſtoléta fut homme de bon ſens plutôt que poëte.

Dans cinq chanſons que nous avons de lui, il exprime ſa paſſion pour une dame qui le dédaigne avec fierté. Il parle dans les envois du roi d'Aragon & du comte de Savoie.

Noſtradamus ne débite que des rêveries ſur ſon compte, le fait gentilhomme d'un prétendu comte de Poitou, lui fait adreſſer des chanſons à pluſieurs dames des plus diſtinguées; & dit qu'à la fin de

chaque chanſon, il déſiroit fort d'avoir une colombe comme celle de Mahomet, pour leur porter ſes meſſages.

PONS D'ORTOSIES. Deux mauvaiſes chanſons galantes.

PONS SAUREL DE TOULOUSE. Voyez GUILLAUME DE MONTAGNAGOUT.



RAIMOND. Tenſon facile avec Rodrigas. Il s'agit de décider entre avoir le mérite de la chevalerie, ſans l'amour de ſa dame, & n'en avoir que la réputation, avec l'amour de ſa dame.

RAIMOND D'ARLES. Cinq chanſons à la louange de madame Conſtance d'Eſte.

RAIMOND L'ÉCRIVAIN.

Pièce fort obſcène, où une femme défie ſon mari ou ſon amant.

RAIMOND MENUDET. Complainte ſur la mort du ſeigneur Daudé ou Déodat, dont il fait un grand éloge. Il invite Bouſſagues & ſa banlieue à pleurer cette perte. (Bouſſagues eſt un château du diocèſe de Béſiers.) On trouve en 1247 un Déodat de Bouſſagues. Voyez *Hiſt. du Languedoc, t. 3.*

RAMBAUD DE BEAUJEU. Nous n'avons de lui qu'une pièce, où il déplore les abus qui règnent dans ſon pays. Il veut aller en Lombardie, voir le glorieux & vertueux roi des Allemands, (apparemment Frédéric II.) Il ſe propoſe d'être réſervé dans ſes louanges, juſqu'à ce qu'il ait vu par lui-même celui dont on dit tant de merveilles.

Ce ſentiment eſt d'un homme ſage; car la réputation des princes eſt ſouvent

vent trompeuſe, juſqu'à ce qu'ils aient ſubi le jugement de l'obſervateur déſintéreſſé. Quiconque loue, ſans les bien connoître, ceux que tant de bouches menſongères préconiſent toujours par intérêt, ou par prévention, s'expoſe à être démenti par la vérité. Il n'y a qu'un petit nombre de cas, tel que celui de Frédéric II, où des faits éclatans dépoſent ſur le caractère & ſur les principales qualités d'un ſouverain. Encore faudroit-il le voir de bien près, pour apprécier d'un côté ſon mérite connu & de l'autre ſes défauts ignorés.

RAMBAUD D'HIÈRES. Fragment où il fait l'éloge de madame Sanche, troiſième fille de Raimond-Bérenger V comte de Provence.

RENAUD & GEOFFROI DE PON. C'étoient deux freres, gentilshommes de Saintonge dans la mar-

che de Poitou. Ils ſont interlocuteurs d'une tenſon des plus mauvaiſes.

REFORCAT DE FORCALQUIER. Sirvente contre la méchanceté du jongleur Guillem.

RICHARD DE TARASCON. Ce troubadour étoit un chevalier du château de Taraſcon, que nos manuſcrits louent, ſelon l'uſage, comme bon chevalier d'armes, bon poëte, & bon ſerviteur des dames. Ses pièces, au nombre de trois, prouvent qu'il étoit contemporain de Gui de Cavaillon, & ne ſont d'aucun mérite.

RIGAUD. Pièce voluptueuſe où il exprime ſes déſirs en amour.

ROFIN. Tenſon avec ſa maîtreſſe, dont le ſujet n'eſt rien moins que décent.

ROSTAN DE MARQUÈS.

Mauvaiſe chanſon d'amour.



SAÏL DE SCOLA. Il étoit fils d'un marchand de Barjac, bourg du Périgord. Il ſe dégoûta du commerce, ſe fit jongleur, & devint enſuite troubadour. Ermengarde * de Narbonne, protectrice des talens, goûta ſes chanſons & lui accorda ſes bontés. Après la mort de cette princeſſe en 1198, il abandonna la cour & les muſes pour ſe retirer à Bergerac. Deux chanſons galantes qu'on a de lui ne méritent aucune attention. Il eſt un de ceux dont le moine de Montaudon parle dans la ſatire des troubadours.

SIFFRE ou SIFFREN. Ten-

* Nos manuſcrits diſent *Eintermunda*. Faute de copiſte.

son fort licencieuse avec Messer Bertrand.



TAUREL. Tenson avec Falconet, pleine d'injures, qu'ils se disent mutuellement.

LE SEIGNEUR THOMAS. Tenson avec le jongleur Barnabo, injurieuse de part & d'autre.

TORCAFOLS. Deux sirventes, presque inintelligibles & fort peu intéressans.



LE TROUBADOUR DE VILLE-ARNOUX. Un sirvente historique de ce troubadour a rapport aux démêlés de Guigues XII, dauphin de Viennois, au milieu du treizième siècle. Nous avons dit dans le cours de cet ouvrage,

que le Gapençois & l'Embrunois avoient été démembrés du comté de Forcalquier en faveur d'un dauphin, qui avoit épousé la seconde petite-fille du dernier comte de Forcalquier. Charles d'Anjou, héritier par sa femme du dernier Bérenger, comte de Provence, voulut reprendre ces pays, dont on fut ensuite obligé de lui faire hommage.

Le poëte dit au sujet de la querelle entre lui & Guigues : ....

» Je veux faire sur un air léger un » nouveau sirvente à chanter. J'en ai » bon cœur & bonne envie, & un très-» bon sujet. Nombre de gens disent que » le dauphin perd le Gapençois par sa » folie. Ce sera bien fait, s'il lui arrive » du mal : car le mérite ne lui plaît » point, & il a le cœur aux talons.... » Si le comte de Provence vient com-» battre, il peut sans masse ni bâton, & » sans rien risquer, recouvrer ce qu'on a » depuis long-tems enlevé à ses amis. «

Le troubadour fait allusion à une autre guerre du dauphin avec des seigneurs particuliers. Mais ni la chose en elle-même, ni la manière dont il en parle, ne méritent qu'on s'y arrête. Ces minces détails se trouvent dans les histoires des provinces, où l'on est même peu curieux de les voir.

VINCENT. Tenson obscure sur le mérite & les inconvéniens de l'amour.



PIÈCES ANONYMES.

Nous avons près de vingt pièces anonymes des troubadours. La plupart ne renferment rien de remarquable, & par conséquent doivent rester dans l'oubli. Contentons-nous d'indiquer les autres.

1°. De deux dames, l'une a un mari impuissant, l'autre un mari extrêmement jaloux : laquelle donne le plus d'espérance à un amant ? C'est le sujet d'une tenson, dont les interlocuteurs se nomment réciproquement *mon ami, mon chen*. L'un se déclare pour la seconde dame, parce qu'une femme d'honneur ne peut souffrir long-tems un mari jaloux, & lui fausse infailliblement compagnie ; l'autre pour la première, & ses raisons se devinent aisément.

2°. Éloge complet de Jeanne d'Este, qui fait valoir le pays d'Este, de Trévise,

de Lombardie, de Toscane, & qui réside au château d'Occasion.

3°. *Balade*, du même genre que les pastourelles dont on a vu plusieurs exemples. Le poëte rencontre une bergère, qui se plaint de ce que ses amis l'ont laissée seule. Il lui offre son amour. La bergère s'en défend par honnêteté; & il la quitte par respect pour sa vertu.

4°. Autre balade. C'est une chanson dont les deux premiers vers se répètent comme un refrain dans tous les couplets. En voici la traduction, non que la pièce soit bien faite, mais pour donner l'idée de ce genre de refrain.

» *Mort m'ont donné les beaux semblans*
» *de ma mie, ainsi que ses beaux yeux*
» *amoureux & gais.* Je n'y trouve point
» de remède, à moins qu'il ne vienne
» d'elle. *Mort m'ont donné, &c.*

» Je viendrai donc devant elle les
» mains jointes. *Mort, &c.* La priant

» humblement, quand je pourrai le » faire, qu'elle m'assiste d'un doux bai- » ser. *Mort*, *&c.*

» Son joli corps est blanc comme la » neige sur la glace, *Mort*, *&c.* Sa cou- » leur, fraîche comme rose de mai. » *Mort*, *&c.* Ses cheveux, blonds com- » me l'or. Elle est douce & plaisante plus » que je ne puis dire. *Mort*, *&c.*

» Dieu n'en fit jamais une aussi belle. » *Mort*, *&c.* Et elle ne veut pas me » donner sujet de l'aimer. *Mort*, *&c.* De » bon cœur pour toujours, tant que je » vivrai & après la mort, si j'en ai le » pouvoir. *Mort*, *&c.* Ma belle amie est » en comparaison des autres, comme un » verre obscur auprès d'un riche rubis » balai. *Mort*, *&c.* «

5°. Autre balade dans le même goût; dont le refrain est, *D'amour je me trouverai bel & bien.*

6°. Autre balade avec ce refrain; *Quand le jaloux sera dehors.*

7°. Pièce galante, où l'auteur dit à sa maîtresse, qu'elle a cinq cents façons polies, dont il ne céderoit pas la moindre pour avoir le Mans ni Tours, ni pour être comte d'Anjou.

Bastéro, dans son livre intitulé *Crusca Provenzale*, se fonde, d'après Crescimbéni, sur ce passage pour attribuer la pièce au comte d'Anjou. Conjecture hasardée, comme tant d'autres, sans apparence de raison. Bastéro, d'ailleurs, fait une lourde méprise, en traduisant *la Mant ni Tors* (le Mans ni Tours) par ces mots *la main & le cœur*.

8°. Dialogue du poëte avec une hirondelle qui lui fait un message de la part de sa maîtresse. La pièce est tronquée.

9°. Pièce intitulée *Conjé*. Ce n'est, à ce qu'il semble, qu'un centon, ou un tissu de morceaux tirés de différens troubadours; mais le style en est si naturel & si coulant, malgré les fadeurs de la

galanterie, que nous placerons ici la pièce presque entière. L'auteur y adresse la parole à sa maîtresse.

» Je prends congé de vous, & je » n'eus jamais plus de regret de vous » quitter. Je vous recommande à Dieu, » ma mie, vous pour qui mon cœur » fond & languit; vous qui me plutes » & que j'aimai plus que toute chose » du monde, dès le premier instant que » je vous vis & vous parlai; vous à qui » je suis plus qu'à moi-même : car la » nuit, quand je dors, mon esprit s'en- » vole vers vous; & j'y trouve tant de » plaisir, que lorsque je m'éveille & m'en » ressouviens, je suis tenté de crever » mes yeux, de ce qu'ils s'avisent de veil- » ler.....

» Vous êtes ma mort & ma vie. Mais » j'aime mieux recevoir la mort de vous, » que de tenir la vie d'un autre. Cepen- » dant vous feriez mal d'aimer mieux » me voir mort que vivant.

» C'eſt grande folie à moi d'aſpirer à
» vous. C'en feroit une plus grande de
» ne pas ſe plaindre de ſon mal, au
» médecin qui peut y apporter remède.
» Il faut donc vous faire ſavoir, dame
» de qui je tiens en fief tout ce que je
» poſſède, que je vas & viens ſans avoir
» de cœur, tandis que vous en avez
» deux, le vôtre & le mien. Oui, je
» vous déclarerai qu'au moment où vous
» prîtes mon petit anneau d'or, vous
» m'arrachâtes le cœur du fond de ma
» poitrine, que depuis je n'en fus jamais
» le maître, & qu'il eſt toujours reſté
» dans votre priſon..... Auriez-vous
» l'inhumanité de faire mourir votre pri-
» ſonnier ? En ce cas, ce qui me con-
» ſoleroit, c'eſt que je ne ſaurois mourir
» d'une plus belle mort.....

» Je me rends donc à vous ſans ré-
» ſerve, ſoit pour la vie, ſoit pour la
» mort. Dans tous les lieux qu'éclaire
» le ſoleil, on ne vit rien de ſemblable

» à vous. Tout ce qu'on y voit me sem-
» ble laid, quand je considère la blan-
» cheur de votre visage & de votre
» gorge, votre menton bien tourné,
» cette bouche vermeille à qui Dieu ne
» *fut jamais rien faire d'égal* pour bai-
» ser & rire joliment, & pour inspirer de
» l'amour. J'en suis alors tellement em-
» brâsé, que je ne sais ce que je dis, ni
» ce que je fais. Quand je vois vos bel-
» les dents plus blanches que l'argent le
» plus pur, votre coloris naturel tel que
» Dieu le fit, sans rien de plus; je suis
» tellement transporté d'amour, que je
» ne réponds rien à ceux qui me par-
» lent. Quand je vois votre nez char-
» mant, vos sourcils parfaits, vos yeux
» riants, votre beau front si blanc, vos
» jolis & blonds cheveux plus reluisans
» que l'or, je suis tout éperdu & rêveur,
» au point de ne savoir si je suis mort
» ou en vie.

» Je n'oserois, madame, vous expli-

» quer mes ſentimens ; mais ſi vous vou-
» lez me regarder, mon viſage vous dira
» que vous êtes celle qui me fait mou-
» rir. Si vous venez à comparer votre
» beauté & votre mérite avec le peu
» que je vaux, je dois me préparer à
» des tourmens éternels.

» Cependant votre nobleſſe & celle
» de votre lignage ne doivent pas me
» porter préjudice ; car, en amour, on
» ne doit point avoir égard à la haute
» naiſſance ni au rang diſtingué. Entre
» amans loyaux, l'amour rend tout égal.
» En amour, dit Salomon, merci vaut
» mieux que raiſon. Je dois donc la
» trouver en vous cette merci, puiſqu'il
» n'y a rien au monde que j'aime autant
» que vous.

» Hélas ! que n'avez-vous la moitié,
» le tiers ou le quart du mal que j'en-
» dure ! Vous ſauriez alors en quel état
» je ſuis. Mais non, vous ne ſentez rien
» de la peine qu'amour me cauſe......

» L'apologue de la fable du renard » est bien vrai : tel croit se chauffer, » qui se brûle. Au premier abord, je » n'hésitai pas de m'approcher de vous; » & vous, d'une façon gracieuse, me » tendîtes un filet, dont je ne m'aperçus » que quand j'y fus pris. Vous vous » jetâtes à mon cou, en me disant que » j'étois votre premier ami, & que je » serois le dernier. Je voudrois même » avoir donné un œil pour que cela fût » ainsi.

» Je sais, madame, qu'il y a trop » de vanité à l'exiger..... Mais si vous » me tenez toujours dans la perpléxité » où je languis, je serai comme André » de France, qui mourut pour sa mie : » elle s'en repentit, mais trop tard. » J'éprouverai le même sort, madame, » si vous n'avez pitié de moi; & si vous » ne me soulagez au plus vîte, vous me » trouverez mort.

» C'est une vérité incontestable, nous

» la trouvons dans l'écriture, qu'*une dame*
» *qui tue son ami à son escient, ne verra*
» *jamais Dieu.* »

C'est ainsi qu'on abusoit de tout.

Fin du troisiéme & dernier Volume.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES
PRINCIPAUX TROUBADOURS.



A

B

C

H

J

L

M

N

O

P

R

S

T

V

Fin de la Table alphabétique des Troubadours.

ERRATA du premier Volume.

Disc. prélimin. p. xxxvij *lig.* 15. fécondèrent; *lisez* fécondèrent
p. 36 *lig.* 18 eut, *lis.* ait
p. 171 *lig.* 2. paroissoit, *lis.* paroissent
p. 346 *lig.* 12 les, *lis.* le.

ERRATA du second Volume.

p. 41 *lig.* 9 voulut, *lis.* voulu
p. 323 *lig.* 3 quelque roman, *lis.* un roman connu
p. 350 *lig.* 3 de supprime, *lis.* de ce que je supprime
p. 383 *lig.* 7 ce, *lis.* &
p. 427 *lig.* 1 bourg du Périgord, *ajoutez* aujourd'hui ville épiscopale
p. 485 *lig.* 2 *behones*, lis. *behours.*

ERRATA du troisième Volume.

p. 101 *lig.* 7 pour, *lis.* par
p. 141 *lig.* 18 excessivement bien, *effacez* bien
p. 205 *lig.* 21 esprit, *lis.* mon esprit
p. 342 *lig.* 8 importans; *lis.* importuns
p. 431 *lig.* 9 facile, *lis.* futile.

FIN.

